LE DEVOIR
le plaisir des
Livres

Le Café Cherrier
3635 rue Saint-Denis;
angle Cherrier
843-4308



Lire, c'est si bon

Mon rapport à la lecture me paraît tout à fait normal . J'étais encore petit lorsque mon père, un jour, me mena chez un dentiste prospère qui, en un tournemain, me délesta d'une paire de molaires et d'une bonne tasse de sang. Tout de suite après, papa m'offrit deux albums de Tintin tout neufs: *Le Lotus bleu* et *Le trésor de Rackam le Rouge*. J'avais déjà vieilli un peu quand une jeune compagne de classe m'aborda le long de la bande, à la patinoire de Maria, pour m'apostropher en ces termes: Qu'est-ce que t'attends Hamelin? Lâche tes livres et va t'inscrire, toi aussi! Elle voulait parler de l'équipe locale de hockey pee wee, bien entendu.

Rapport tout à fait normal, disais-je....Entre la récompense et l'impuissance.

Je n'ai jamais su si je devais ma myopie à des habitudes de lecture précoces ou aux séquelles d'une naissance mouvementée, comme le laissa entendre un certain optométriste, jadis, d'un air mystérieux. Ce qui est sûr, toutefois, c'est que de se voir placarder la figure, à la polyvalente, au moyen d'énormes bésicles carrées à montures d'argent massif, c'est un coup à vous coller une réputation de rat de bibliothèque qui, dans mon cas, était loin d'être totalement méritée. Évidemment, le fait de lever le nez sur une carrière dans le hockey rural des années 70, vous octroyait aussi de nombreuses heures de loisir tout au long de cet hiver dont le foyer social se trouvait au Chalet de la Patinoire, là où ça draguait en habit de motoneige.

Mes premières expériences de lecture ne furent pourtant ni très constantes, ni trop dirigées. J'y suis allé au hasard, à travers les aléas d'une bonne petite culture québécoise pour familles de trois à 10 enfants. C'est dire que le *Sélection du Reader's Digest* y régnait sur le secteur général, aux côtés de l'encyclopédie *Tout connaître* à laquelle je dois des plaisirs d'imagination inépuisables, pris sous la tutelle des dinosaures et des planètes. J'ai appris le rang de Neptune, parmi les orbites du système solaire, bien avant de savoir si Balzac venait après Flaubert ou non. J'ai fréquenté tricératops et trachodons avant de mettre mon nez dans les grands auteurs.

Une figure réconciliait justement ces deux centres d'intérêt: Bob Morane, incontournable pour ma génération. Avec lui, sur les traces de la Patrouille du temps et de l'Ombre Jaune, on croisait, au détour d'étoiles inconnues, plus de tyrannosaures et d'anacondas géants que n'en connurent sans doute le Crétacé et l'Amazonie. Lorsque je contemple la pauvre pâture pleine de retenue qu'on sert maintenant à des pré-adolescents bien ciblés au préalable, il me vient le regret de notre ami Bob et de son fidèle Bill Ballantine, si peu pédagogique avec sa manie de siffler les verres de whisky et de casser des chaises sur les gens.

Mais bon...Bob Morane menait à tout, à condition d'en sortir. Et Henri Vernes, on a beau dire, côté langue, ce n'était pas exactement le pied. Avec Jules, par contre, on faisait un pas de plus vers la vraie littérature. Malgré une «prolificité» presque aussi impressionnante que celle de son moins respectable homonyme, Jules Verne n'était pas le genre de bonhomme qu'on pouvait prendre en défaut à la faveur d'un participe passé. Il était le géant d'une époque où la planète restait à conquérir, à dominer; une époque, bref, qui ressemble trop à l'enfance pour ne pas en fasciner les ressortissants. Il savait compenser un esprit fastidieusement technique par la démesure de son invention. Ce vieux Jules reste un soleil au-dessus de mes étendues secrètes; à sa lumière, j'ai voyagé sur une comète et sous la mer, sur la lune, les îles et un bout de banquise qui fondait.

Entre cet auteur, instructif et divertissant, et la littérature dite sérieuse, je découvre un hiatus que je n'essaierai pas de combler, en trichant avec les lectures imposées de l'école secondaire: Roch Carrier, Godbout, André Langevin avec *Poussière sur la ville* (nous étions tous amoureux de la femme du docteur). Je me souviens pourtant, avec un effort, de Aaron, par le plus étranger des auteurs québécois, Yves Thériault, capable de provoquer le dépaysement à l'intérieur même de Montréal. Je me souviens aussi de ses *Oeuvres de chair*, mais pour des motifs moins avouables.

Au cégep, je ne sais trop pourquoi, la littérature me dégoûtait. Il serait plus juste d'ajouter que j'englobais alors la littérature dans un dégoût plus général dont Mme Marie-Claire Blais, par exemple, n'était nullement responsable. Pas plus que Gustave Flaubert, d'ailleurs, dont je serais inapte, encore quelques années, à savourer la précision. Je ne sais si j'ai découvert les auteurs américains avant les Français, ou vice-versa. Au tournant de la décennie, si mes souvenirs sont bons, ça se bousculait pêle-mêle au portillon: Camus, Sartre, Steinbeck et Hemingway. Les poids lourds avaient la priorité.

Pour une raison qui m'échappe toujours, à 19 ou 20 ans, nous prétendions faire de la lecture de *La nausée* un impératif absolu. Le titre nous émoustillait intellectuellement. Il y avait alors tant de splendeurs qui dormaient dans notre ignorance! Mais ce quatuor bicontinental, je ne le renie point. Je trouvais bien Camus et Sartre un peu secs (même si, sur un bateau en cabotage le long de la Côte-Nord, printemps 1980, j'aurais volontiers multiplié par 10 le contenu du seul livre à bord, *Le mur*, vite traversé), et Hemingway plutôt laborieux, sauf quand le torrent d'un vrai bon sujet prenait possession de lui, et alors ça donnait *Le vieil homme et la mer*. Steinbeck, c'était autre chose: du meilleur et du pire, soulignait-on avec justesse. Mais ce gaillard au ton canaille nous parlait au plus près, voilà tout. On ne se remet jamais complètement de l'impression de plénitude inquiète que procure *À l'est d'Éden* lu à la lueur d'une lampe de poche sous la tente dans les Cantons de l'Est. Et avec les dignes voyous de *Tortilla Flat*, j'estime qu'on tombe en amour pour la vie.

Notre existentialisme à nous, c'est Kerouac qui nous l'apporta dans son sac à dos, débarrassé des scories de la philosophie. Nous ignorions encore que le pauvre diable avait dévissé son billard 10 ans plus tôt. Une fois dopés jusqu'aux yeux, nous étions prêts à planer jusqu'au désert en compagnie de Carlos Castaneda, ce grand mystique qui, m'a-t-on affirmé depuis, se refait Karma en cuisant des hot dogs dans un autobus, comme Galarneau. Il doit préparer un coup fumant.

Ma première vraie blonde (non pas qu'il y en eût de fausses mais...) me fit découvrir Michel Tournier, qui apporta un contrepoids bienvenu aux influences instinctives, organiques et territoriales des Américains. La république des lettres dans toute sa souveraineté, c'est Tournier qui m'y a introduit. Les folies masturbatoires de son Robinson, chez un jeune homme à grand-peine sorti de l'adolescence, garderont dans la mémoire leur délicieuse fraîcheur de scandale.

Ensuite... Ensuite s'alignent des années où de nouveau, comme au temps de l'enfance, le Verbe d'autrui me viendra en vrac, imprévisible et souvent vain. En attendant Melville, les Russes et les Allemands, les têtes fortes et les forts en thème, le monde, quoi... Puis surgiront les premières velléités littéraires et, avec elles, la fin de mon innocence de lecteur. Proust, Joyce, Kafka, Céline... Massacreurs de ma pureté! Désormais, devant mes yeux, toute oeuvre sera entachée de mon désir de me mesurer à elle. L'imprimé est devenu la jauge de mes rêves. Entre la récompense, et l'impuissance.

Louis Hamelin

SPÉCIAL SALON DU LIVRE

Tenir salon

À quoi servent les salons du livre? Au commerce? À la promotion de la lecture? Un petit portrait sur fond de crise économique.

Stéphane Baillargeon

«Entre nous, on appelle ça le péril jaune», confie l'auteure Chrystine Brouillet en rigolant un grand coup. Le scénario est toujours le même, seuls les lieux changent de fois en fois, du hall d'exposition de la Place Bonaventure à l'aréna de Rouyn-Noranda: les jeunes kamikazes du livre à peine descendus de leurs autobus scolaires se lancent à l'assaut des kiosques dans l'espoir d'y retrouver leur écrivain favori. «Quand ils t'aperçoivent, ils se ruent sur toi, crient ton nom et demandent des signets, des dédicaces, des autographes, poursuit-elle. Ils veulent tout en même temps. Ils sont déchaînés. J'adore ça!»

Ce genre de délire collectif, l'auteure de Marie Laflamme et du tout récent Les Pirates , en redemande comme une rock star. «Pour les jeunes lecteurs, on est une vedette. Pour les adultes, on est une personnalité. C'est gratifiant parce que finalement, on fait ce métier pour être aimé.» En dix ans, elle a fait au moins une vingtaine de salons, jusqu'en Europe, à Paris, à Brive. Elle rentre tout juste de Jonquière. Elle sera du 15e méga-show de Montréal, toujours à la Place Bonaventure. «Pour moi, c'est devenu une évidence, peut-être même une nécessité.»

«Un salon, c'est une fête du livre», renchérit Guy Ménard, président du Salon du Saguenay/Lac Saint-Jean, le plus vieux au Québec, après 24 ans d'existence continue. Dans le milieu, tout le monde reprend cette rengaine: un salon, c'est plus qu'une gigantesque librairie, plus qu'un centre d'achat de la culture, c'est un fabuleux moyen de promotion de lecture dans la société, un gigantesque coup de chapeau aux écrivains, une joie pour les lecteurs.

D'où l'importance des tables-rondes, conférences, séances de signature, jeux, marathons d'écriture, bref de tout ce qui attire les jeunes et les plus vieux. D'où, aussi, le nombre impressionnant de prix littéraires. L'animateur Bernard Pivot lui-même s'est étonné du nombre des distinctions québécoises en venant tourner son ancienne émission *Apostrophe* au Salon du livre de Montréal, il y a quelques années. On distribue cinq prix à Sherbrooke seulement: les Gaston-Gouin, Alfred-Desrochers, Alphonse-Desjardins, le Prix du Grand concours littéraire de La Tribune et le Prix littéraire de Sherbrooke. Le salon du Saguenay récompense même les meilleurs lecteurs des secteurs primaire, secondaire et universitaire.

Dans cette région, le mois dernier, le livre, les auteurs et les lecteurs se sont retrouvés dans les écoles, les universités et même dans les bars. En Estrie il y a trois semaines, on a tenu une soirée de poésie au Loubar, un endroit branché de Sherbrooke. «Notre objectif c'est de faire vibrer la ville entière», résume Jocelyne Fougères, directrice administrative du salon de cette région.

C'est par cet aspect de fête publique constamment renouvelée que les salons se rapprochent des marchés et des foires d'hier et d'aujourd'hui — d'ailleurs foire vient de «feria», qui veut dire «fête». Comme ces activités multi-centenaires, le salon remplit une fonction essentielle d'animation et de soutien du tissu social. Il y a là, pour un moment, comme à visage découvert, tout un réseau d'échanges entre l'auteur et son public, entre le consommateur et le marchand. L'idée est de rassembler les gens, tout simplement.

«Les humains ont besoin d'endroits publics spécifiques», remarquait le sociologue Richard Sennet. Et pour beaucoup de contemporains, la visite au salon du livre remplace la promenade du dimanche ou le petit tour au centre commercial: c'est la même profusion de bruits, de lumières et de couleurs, le même climat de liberté et de détente, les livres en plus.

Il est tout de même question d'affaires. Le sociologue Jean Baudrillard a quant à lui souligné que la société de consommation est devenue une véritable entreprise de jouissance et de satisfaction, «un vaste processus de sollicitude rayonnante». Ici encore, l'économie impose ses règles. D'ailleurs, comme tous les autres salons (des Métiers d'art, de l'habitation, de la femme, du tourisme ou des affaires...), les quelque dix salons du livre du Québec sont nés en plein boum économique, en pleine folie de consommation, dans les deux dernières décennies. Chaque région a maintenant le sien: la Côte-Nord en février, l'Outaouais et Trois-Rivières, en mars, Québec en avril, l'Abitibi-Témiscamingue en mai...

Mais cette année, tous ces salons se tiennent sur fond de crise. La TPS, la faiblesse du dollar par rapport au franc français et la pénible situation économique mènent la vie dure au milieu du livre. «On a nos propres problèmes, mais en fait c'est l'économie en général qui se porte mal, dit Mme Francine Bois, directrice générale du Salon du livre de Montréal. Et puis dans ce contexte, le salon est encore plus nécessaire: on offre une chance de relancer un peu les affaires.»

L'année dernière, la quatorzième édition a attiré 104 000 visiteurs. Une belle réussite si l'on considère que la douzième édition du Salon du livre de Paris a attiré seulement 50 000 personnes de plus en mars dernier. Mme Bois ne s'attend pas à battre des records cette année, mais elle espère encore passer la barre des 100 000 visiteurs.

À Paris, il faut payer plus de 10 $ (45 FF), pour avoir accès au site d'exposition, le Grand Palais. À Montréal, on demande deux fois moins pour entrer à la Place Bonaventure. Les quelque 500 kiosques sont loués 1260 $ chacun, surtout par des distributeurs et des éditeurs. Le budget total d'environ 1,4 million $ est autofinancé à 90%. «On a multiplié les efforts pour offrir la même qualité, dit la directrice générale. Il n'y aura pas de grands absents et quelques nouveaux pour compenser.»

Voir page 2: Tenir salon

Les points saillants

Le Salon du livre de Montréal ouvre ses portes cette semaine. *Enfin novembre!*, c'est le thème un peu ironique choisi pour cette quinzième édition qui se déroule du 12 au 17 de ce mois gris et frigorifiant. L'événement dure six jours, toujours dans le hall d'exposition de la Place Bonaventure. Six jours pour visiter plus de 500 kiosques tapissés de centaines de milliers de livres. Une véritable petite cité des lettres animée par plus de 300 écrivains d'ici et d'ailleurs. Des invités de marque comme Louis Hamelin, Francine Noël, François Nourissier, Michel Butor, Catherine Hermary-Vieille et Alain Rey venus discuter de leurs œuvres, rencontrer leurs lecteurs et peut-être chercher un prix.

Dans ce cahier du Plaisir des Livres, LE DEVOIR fait une place spéciale au poète Claude Beausoleil et à la romancière Arlette Cousture. On retrouve aussi un article de Jacques de Decker, journaliste au *Soir* de Bruxelles, sur la littérature belge, à l'honneur cette année au Salon. Et puis un essai sur les essais au Québec et un article sur la littérature ésotérique. Bref, de tout pour tous, pour la fête du livre.

Une citadelle de sable
Alain Gerber



L'auteur du "Verger du diable" (prix Interallié 1990) au sommet de son art.

Alain Gerber sera au Salon du livre de Montréal les vendredi et samedi de 20 à 21 heures.

Mais qui va donc consoler Mingo?
Paul Bussières



PRIX MOLSON

Paul Bussières sera au Salon du livre de Montréal les vendredi et samedi de 19 à 20 heures.

ROBERT LAFFONT

le plaisir des **Livres**

Cyclone des Caraïbes

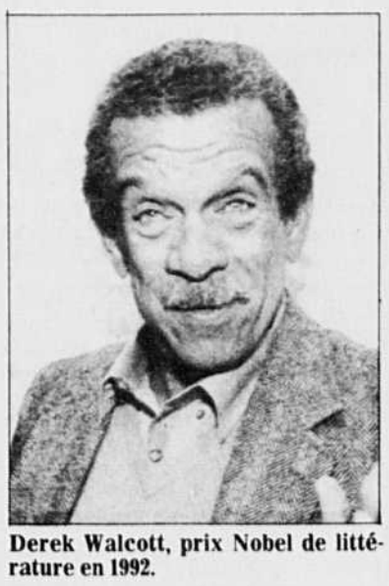


Odile Tremblay

▲ Entre les lignes

QU'Y A-T-IL derrière l'attribution d'un Nobel littéraire ? Des raisons politiques souvent. Mais pas uniquement, Dieu merci. On n'a qu'à feuilleter la liste des lauréats depuis la création du prix en 1901, pour constater à quel point certains noms sont retournés à l'ombre. Qui se souvient encore de Gabriala Mistral, de Salvatore Quasimodo ? Pourtant, certaines étoiles continuent longtemps à briller, les Saul Bellow, les Knut Hamsun, les Ernest Hemingway, les Pablo Neruda. D'autres écrivains demeurent pour de raisons obscures, éternellement nobélisables, les Graham Greene, Ismail Kadaré et compagnie installés en permanence dans l'antichambre du Nobel. Au delà de la valeur littéraire d'une oeuvre, on récompense parfois un pays, une lutte pour les droits de l'homme. Pensons à Nadine Gordimer, du loin de son Afrique du Sud. Ou cette année, à Derek Walcott. Ce n'est pas l'effet du hasard si un demi-millénaire après la découverte de l'Amérique, à l'heure des grandes festivités anniversaire du voyage de Colomb, ce poète des Caraïbes, né à Trinidad était couronné par Stockholm.

Dans la francophonie, la surprise fut grande le mois dernier quand Derek Walcott a raflé le Nobel. Le



Derek Walcott, prix Nobel de littérature en 1992.

poète antillais de langue anglaise n'ayant jamais été traduit en français, était demeuré illustre inconnu ici comme en France. La poésie, ça ne se vend pas, dit-on. Ça ne s'exporte pas non plus, et surtout ça se traduit mal.

Pour la toute première fois, la maison Circé à Strasbourg (une décision prise avant l'attribution du Nobel) vient de publier dans la langue de Molière des poèmes de Walcott. *Le royaume du fruit-étoile*, en une édition bilingue qui permet de goûter en version originale la musicalité de sa poésie. Heureuse initiative, et heureux Nobel qui nous font découvrir une voix si forte et inspirée, vraiment remarquable. D'autant plus que la traduction de Claire Malroux est excellente et rend justice au souffle épique qui traverse ces vers.

Walcott est un sang mêlé, qui vit à mi-temps à Boston, à mi-temps aux Antilles. Il ne se reconnaît d'origines, d'influences que multiples. « Je ne suis qu'un nègre rouge qui aime la mer, dira-t-il/ J'ai reçu une solide éducation coloniale/ J'ai du Hollandais en moi, du nègre et de l'Anglais/ Et soit je ne suis personne, soit je suis une nation. » À travers sa voix, c'est le chant des nationalismes tâtonnants qui s'expriment, des patries mouvantes, des demi-sangs réclamant la parole.« Ma seule nation désormais était l'imagination. »

Son poème principal *Le Schooner flight* est un texte porté par le vent et l'air du large, chantant la mer des Caraïbes, et la magie des îles dans une langue qui marie des accents élizabéthains à une vraie couleur créole, peuplée de mots français, sur fond de tradition orale et de rythme antillais. La Caraïbe est peinte avec sa flibuste et la couleur émeraude de ses eaux et ses « coraux : cerveau, feu, gorgones, doigts-d'hommes-morts ». Mais on folkloriserait le poète à tort, tant il s'élève au-dessus de sa propre quête nationaliste pour rejoindre les grands mythes universels, tant aussi sa vaste culture s'ancre en profondeur dans la tradition poétique britannique et européenne. Au cours de sa jeunesse à Trinidad, Derek Walcott fonda une troupe de théâtre qui mariait Shakespeare au Calypso, refusant de renier un monde au profit de l'autre. Des refus de ce type sont à l'origine des vraies littératures universelles.

Schooner Flight est une marmite d'influences dans lequel résonne au loin la poésie épique d'Homère. On y retrouve un peu de la ferveur du Melville de *Moby Dick*, du romantisme du Coleridge de la *Balad of the Ancient Mariner*, du désespoir du Victor Hugo d'*Oceano Nox*; tous ces chants de mer et de tempête partis à l'exploration du voyage initiatique intérieur. Dans l'univers de Walcott, les arbres ont une âme, les îles parlent et le sel de mer guérit les blessures. Le poème nous raconte l'exil d'un marin amoureux de la belle Maria Concepcion, par elle sans femme et enfants désormais, ni ports, rien sauf ce navire qui mouille d'île en île. « Où est mon lieu de repos, Jésus ? Où est mon havre ? ».

Délire de chagrin et poème d'exil, mais aussi folie onirique, saga historique de la négritude, combat épique contre les éléments, les trompes d'eau, les vaisseaux fantômes, le Léviathan que le poète affronte seul tel Ulysse attaché à son mât combattait les sirènes. « Dans l'orgueil du désespoir, on chantait notre race/ sauvée du ventre de la mer ». La poésie de Walcott s'élève avec la force du cyclone, jamais apaisée, jamais accostée, elle avance, elle se tord comme la transe d'un rite vaudou. Voix d'ailleurs et de partout dont l'originalité nous saute au visage.

☆☆☆

Le royaume du fruit-étoile, Derek Walcott, traduit de l'Anglais par Claire Malroux, édition Circé.

LA VITRINE DU LIVRE



MONTRÉAL? MÉTROPOLE DU QUÉBEC
Michel Lessard
Les Éditions de l'Homme/303 pages

Une goutte de plus dans le déluge de publications entourant le 350e anniversaire de la ville ? Non, définitivement non. Ce n'est pas une histoire objective de la métropole du Québec, comme l'avoue le professeur d'histoire de l'art de l'UQAM dans son avant-propos. Plutôt une impression de l'époque de la seconde moitié du XIXe siècle, à travers la lecture des photographes, la reconstitution des atmosphères socio-historiques, l'histoire architecturale et urbaine de Montréal, alors au sommet de sa gloire. Le triomphalisme de la bourgeoisie et l'exotisme d'une cité coloniale nordique et biculturelle, mais aussi des images oubliées, plus timides et plus discrètes, de la vie quotidienne des francophones, majorité patiente et active, qui fait l'expérience de la révolution industrielle. Les 275 photos sont magnifiquement reproduites et largement commentées.

POUR LE CHRIST ET LE ROI
Yves Landry
Libre Expression et Art Global
320 pages

Là encore, la lassitude par rapport au trop-plein de parutions sur Montréal ne devrait pas empêcher de découvrir un magnifique travail de recherche et de création. Cette fois, c'est de la vie quotidienne des tout premiers Montréalais qu'il est question. En six chapitres, 15 spécialistes suivent à la trace la vie des colons et des enfants de colons français entre 1642 et 1760. De nombreuses surprises attendent le lecteur. On y apprend par exemple qu'on parlait une langue typiquement parisienne à Ville-Marie et que pendant les grandes chaleurs de l'été, les Habitants n'hésitaient pas à se promener dans les champs *en simple chemise, sans caleçon ni culote*. En prime, des illustrations exceptionnelles de Francis Back, le fils du célèbre Frédérik (*L'homme qui plantait des arbres*).

L'AVENTURE DE L'AUTOMOBILE
Gallimard/63 pages

Un album grand format de *L'Encyclopédie visuelle bilingue*, où sont déjà parus des ouvrages sur le corps humains, les plantes, les habits de l'histoire et la marine d'hier à aujourd'hui. L'idée est simple, on propose de voir pour savoir. Les livres reproduisent des images et les mots anglais et français qui en désignent les parties essentielles. Dans ce cas-ci, chaque composante de l'automobile est finement décortiquée, du système d'allumage au carburateur.

LE GUIDE DES BONS RESTAURANTS DE MONTRÉAL ET D'AILLEURS 1993
Josée Blanchette
Les Éditions de l'Homme/356 pages

Ses chroniques font les délices des lecteurs du DEVOIR. Elle les colllge sous forme de guide annuel pour la sixième fois, avec une trentaine d'ajouts à sa liste de découvertes gastronomiques. Cette année, récession oblige, Josée Blanchette s'attarde davantage « aux petits restaurants de qualité où on peut faire maigre si le coeur (et le docteur) vous en dit, mais surtout faire bombance sans pour cela y laisser votre chemise et vos boxers avec ».



L'OSTIDCHOIX
Thierry Sauer
Hurtubise HMH/96 pages

Sauer a collaboré au DEVOIR comme caricaturiste de novembre 1990 à juin 1992. Les dessins du recueil ont tous été produits pendant cette période, avec un seul thème



récurrent, une seule tête de Turc, un seul bouc émissaire du fiel artistique : le pauvre Robert Bourassa, tantôt jeté comme *déchet toxique*, tantôt mis à genoux devant la feuille d'érable canadienne, tantôt transformé en hot-dog géant à lunettes.

— S. B.

LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Baillargeon

CETTE ANNÉE, la Place Alcan/Hydro-Québec et la Place Alice-Parizeau du Salon du livre de Montréal débordent d'activités. La première accueille les toujours populaires tables rondes *Comme un grand livre ouvert*, dirigées cette année par l'animatrice-écrivaine Denise Bombardier. Les rencontres portent sur *les journalistes écrivains* (le 13 à midi), *La littérature francophone en dehors de l'Hexagone* (le 14 à 14h00), *Que lisent nos vedettes ?* (le 15 à 14h00), *La littérature pour la jeunesse* (le 16 à midi) et *L'apport des autres cultures dans la littérature québécoise* (le 17 à midi). La Place Alice-Parizeau, quant à elle, sert quotidiennement de théâtre aux confidences d'écrivains, en compagnie de Gilles Archambault. Il reçoit Pierre Mertens le 13, François Nourissier le lendemain, Louis Hamelin le 15, Daniel Semine le 16 et Jasmine Dubé pour finir, le jour de clôture du Salon. Les confidences se font de 16 h à 16 h 45.

RC au SLM

LA RADIO de Radio-Canada installe aussi ses micros au Salon et sa présence se fera particulièrement sentir le vendredi 13 novembre à l'occasion de la Journée de la Radio. Presque toutes les émissions du réseau AM parviendront alors du hall d'exposition de la Place Bonaventure, en commencant par *VSD-Bonjour*, dès 6h07, jusqu'aux *Nostalgies* de Winston McWade, à 19h30. Le FM ne sera pas en reste avec *En toutes lettres* (12h10) et *Littératures actuelles* (19h30). Au total, une douzaine d'émissions de la Radio AM et cinq du Réseau FM Stéréo seront diffusées en direct ou enregistrées pendant que Montréal tient salon.

La journée des pros

LE VENDREDI 13 sera aussi la journée des professionnels au SLM. Chaque année, cette journée spéciale permet aux *gens du millieu* d'échanger sur leurs problèmes. On s'interroge cette fois sur les conditions de rayonnement de l'édition francophone d'Amérique dans les pays d'Afrique et d'Asie, la critique et son impact sur la vie des livres, les éditeurs de manuels scolaires et l'écriture juive québécoise.

30 ans de PUM

LE SLM a 15 ans, les Presses de l'Université de Montréal, elles, sont deux fois plus âgées. Leur catalogue compte maintenant plus de 500 ouvrages, 30 coéditeurs étrangers et six revues savantes faisant état des connaissances et du progrès de la recherche dans tous les champs d'activité scientifique. Jeudi le 12, de 14h00 à 16h00, à l'Auditorium de la Maison de la culture CÔte-des-Neiges, une table ronde va permettre aux chercheurs de donner leur point de vue sur la nécessité et l'évolution de ce genre de publications. Le lendemain, de 10h00 à midi, au Salon du livre de Montréal ce sera au tour des éditeurs de fournir leur propres idées sur ce sujet. Les PUM tiendront aussi des stands d'exposition au Salon et dans les succursales des librairies de l'Université.

Des prix

CETTE ANNÉE encore, un déluge de récompenses littéraires inondent le SLM : les Prix de la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science, le Prix Canada-Communauté française de Belgique et le Prix 12-17, du SLM et de la foire du livre de Brive, le Prix du Grand Public, décerné par le SLM et la Presse au livre le plus apprécié du public, le Angelina Berthiaume-Du Tremblay du concours la plume d'argent, ceux du concours Belle-Gueule de nouvelles de la revue Stop, et pour finir, le Prix Alvine Belisle pour la meilleure oeuvre de littérature jeunesse.

Un griot

DANIEL N'DO OTSAMA, griot africain, c'est-à-dire tout à la fois, poète et musicien ambulant, dépositaire de la culture orale de son continent, fera de l'animation pour toute la famille le vendredi 13 novembre, à partir e 13h30, sur la Place Alice-Parizeau. C'est une initiative de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT). On pourra revoir ce troubadour africain le lendemain à 13 h 15.

◆ Tenir salon

DMR distribution, qui s'occupe de Gallimard, est un fidèle parmi les fidèles. « On fait partie du groupe des gros exposants et on participe à la plupart des salons depuis toujours », rappelle fièrement le directeur commercial Gérald Lefebvre. Avec ses panneaux noirs et ses grandes photos d'écrivains vedettes comme Daniel Pennac, leur kiosque a « de la personnalité », comme le précise le directeur. Mais pour lui donner de la gueule, il faut transporter et classer des milliers de bouquins, louer des caisses enregistreuses, payer des voyages et du temps supplémentaire aux employés, faire venir des auteurs de l'étranger. Tout cela coûte bonbon. « C'est sûr qu'on ne couvre pas nos frais, avoue M. Lefebvre. On y va pour la promotion du livre. »

Olivieri a décidé d'aller faire cette promotion ailleurs. Après quelques participations au Salon du live de Montréal à la fin des années 1980, il est devenu évident pour cette librairie spécialisée en art et en littérature étrangère que sa clientèle naturelle ne suivait pas. « Les visiteurs y flânent, en famille, comme dans un parc, dit Michel Maillochon. Ils viennent regarder leurs deux ou trois auteurs favoris et ils s'en retournent chez eux. Les livres peu ordinaires ne les intéressent pas. »

Le jeune proprio-libraire ne s'avoue pas davantage surpris par ce que les kiosques présentent. Gérald Lefevre dit lui-même qu'on retrouve là « 99,9% de ce qu'il y a dans les bonnes librairies de Montréal ». En plus, le règlement de participation interdit les soldes, pour ne pas nuire aux librairies. Alors à quoi bon s'y rendre, s'il faut payer en plus ?

« Le public s'offusque de payer, mais à nous aussi ça coûte cher ! conclut M. Lefebvre. Évidemment, ce serait mieux si c'était gratuit, si on coupait les prix et si tout le monde faisait des profits. L'important c'est de comprendre que cette fête est organisée pour le livre, pour encourager les gens à lire, les jeunes surtout . . . » Tout pour « le péril jaune » quoi . . .

ILS SERONT LÀ!
• Michel Aubin
• Yves E. Arnau
• Céline Breton
• Yvon Brochu
• Linda Brousseau
• Marie-Andrée Clermont
• Claire Daignault
• Hélène Desputeaux
• Louis Émond
• Clément Fontaine
• Cécile Gagnon
• Josiane Héroux
• Susanne Julien
• Daniel Laverdure
• Vincent Lauzon
• Béatrice Leclercq
• Nando Michaud
• Caroline Merola
• Odile Ouellet
• Roger Poupart
• Danielle Simard
• Rémy Simard
• Robert Soulières
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
DU 12 AU 17 NOVEMBRE 1992
STAND S-17
ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

ÉDITIONS PAULINES Jeunesse



LE CHANT DES HAYATS
Alain Bergeron
160 pages * 7,95 $
Sur Anubis-7, planète de jungles et de marécages, un jeune télépathe tente de communiquer avec les Hayats, une espèce menacée de disparition.



LE DESTIN DE QADER
Philippe Gauthier
160 pages * 7,95 $
Jusque dans la mystérieuse forêt d'Avalon, Télem et Alys cherchent la vérité sur le légendaire Qader, grand maître de tous les magiciens.



LA SAISON DE L'EXIL
Francine Pelletier
160 pages * 7,95 $
Sur Titan, une lune de Saturne, Arialde se trouve encore mêlée à une enquête, cette fois sur la mort suspecte d'une jeune vedette de hockey.

En vente chez votre libraire
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL STAND 155

librairie HERMÈS
ses libraires
ses rencontres
ses heures
de 9h à 22h
362 jours par année
1120. ave. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

POUR OBTENIR DES CANDIDAT(E)S DE QUALITÉ UTILISEZ LES CARRIÈRES ET PROFESSIONS DU DEVOIR
842-9645

PAULINE HARVEY
Un homme est une valse
Belle et fantasque méditation sur le miracle de l'amour, *Un homme est une valse* est un roman écrit comme on danse une valse légère qui se transformerait imperceptiblement en un tourbillon endiablé.
164 pages — 14,95 $ (en librairie dès le 11 novembre)
LES HERBES ROUGES / ROMAN STAND 314





le plaisir des **Livres**

CLAUDE BEAUSOLEIL / La poésie comme mode de vie

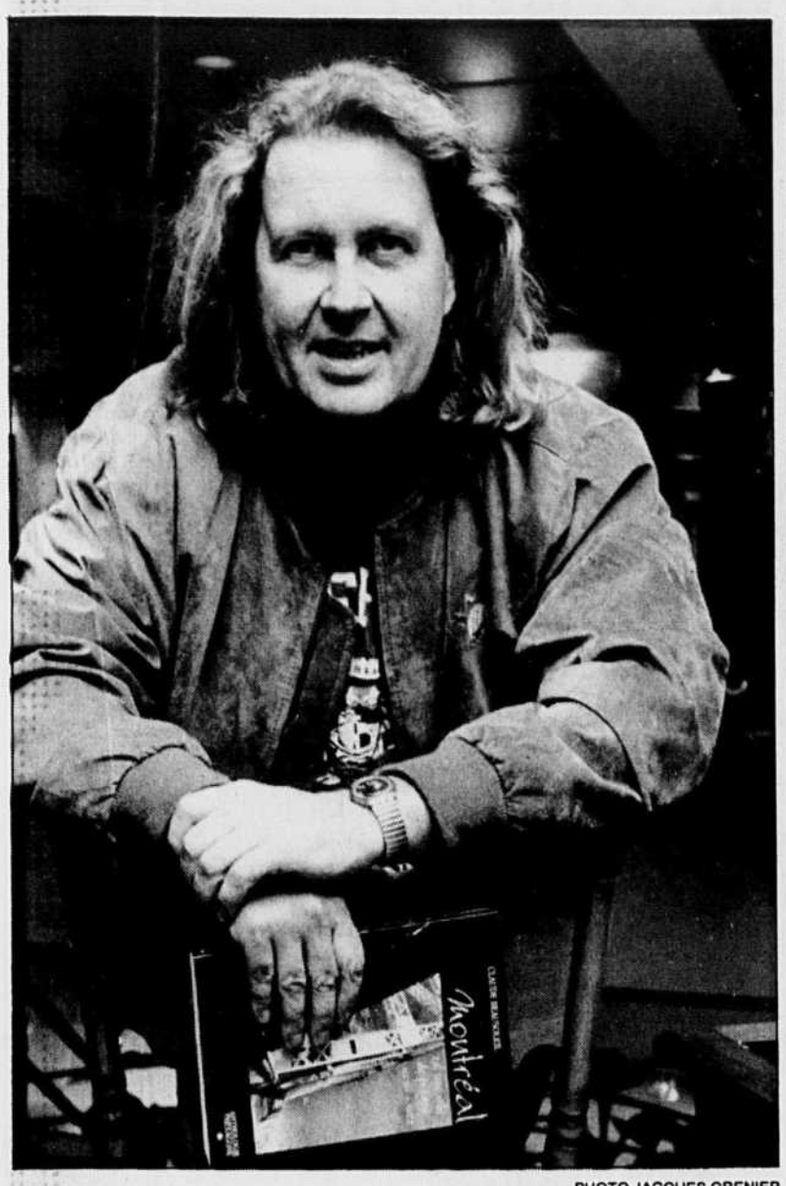


PHOTO JACQUES GRENIER

Claude Beausoleil

Une anthologie des poèmes de Claude Beausoleil vient de paraître à l'Hexagone sous le titre *Montréal est une ville de poèmes vous savez.*

Marie-Claire Girard

QUARTIER Saint-Henri, dans la maison d'enfance de Claude Beausoleil, il n'y avait pas de livres. Le père, dans un effort méritoire visant à pousser ses quatre enfants à l'étude, acheta l'encyclopédie de la jeunesse, la bible des baby-boomers. Claude trouvait la série de gros volume plutôt rébarbative, mais avec l'encyclopédie venait en prime *Pays et Nations*, remplis de photos de peuplades exotiques portant des costumes nationaux plus vibrants et colorés les uns que les autres, avec des descriptions de villes dont les noms seuls évoquaient des bruits, des sons, des odeurs dignes de venir d'aussi loin que de la planète mars. « Pour moi, dit Claude Beausoleil, la Turquie représentait le summum de l'étrangeté. Plus tard j'ai eu des chats et je les ai appelés Istanbul et Constantinople. »

Claude Beausoleil est avant tout un poète mais c'est aussi quelqu'un de très drôle. Quand il se trouve en compagnie de Jean-Paul Daoust, on est sûr de se bidonner royalement et j'ai souvenance d'un jury du Conseil des arts du Canada où nous nous trouvions tous les deux et où je n'ai jamais tant ri de ma vie, même si cela peut étonner la moyenne des gens pour qui l'idée de siéger sur un jury n'a rien de particulièrement comique.

Son humour se joue sur le mode du sarcasme tendre. « C'est scorpion ça, explique-t-il, beaucoup d'écrivains québécois sont scorpion : Clémence Desrochers, Hubert Aquin, Michel Beaulieu... Si on fait quelque chose avec passion, on est obligé de relativiser un peu le reste. J'adore les choses sérieuses, je suis un maniaque des bibliographies. Quand je vais à la salle Gagnon de la Bibliothèque Nationale chercher des ouvrages du XIXe siècle que je consulte sur place pour découvrir des variantes de poèmes de Louis Fréchette, je te jure je ne ris pas. Mais après je peux présenter tout ça de façon drôle. »

« Ma grand-mère faisait toujours des farces. Quand, adolescents, à la maison, nous recevions nos blondes ou nos chums, elle cachait des lettres d'amour signées de nos noms dans les coussins du divan du salon. Des lettres d'amour à tendances grivoises, pleines d'allusions cochonnes. On lui disait pourtant : là, mémère, pas de niaiseries, j'la connais pas gros cette fille-là... On riait beaucoup chez nous à cause d'elle. »

« Moi, le silence m'angoisse. Quand on travaille, ça va, mais j'aime le monde, j'aime le party, on ne voit pas des gens 24 heures par jour, et quand j'en vois, j'essaie de les faire rire. C'est aussi parce que je suis angoissé que je parle beaucoup. Question d'origine aussi : mon grand-père était anglais, né à Londres, il s'appelait Harold Rourke. Quand j'ai lu sur l'héritage culturel de Nelligan j'ai compris un peu mieux le mien, cette fascination, cette origine double dont je n'ai assumé comme lui que la partie francophone. Mais cette multiplicité m'a obligé à me centrer et m'a rendu sensible à mon environnement et à l'histoire de cet environnement. D'où peut-être cette série de travaux où je relie le présent et le passé, les rééditions et les traductions. »

Le débordement c'est davantage la façon d'être de Claude Beausoleil que l'ascétisme. Il n'est pas tellement petit ruisseau, il fait penser à un fleuve, et pas la Seine, disons le Saint-Laurent. En 1992, il publie six livres; entre autres, une réédition de poèmes choisis de Nelligan destinée aux étudiants de cégep. Ce même choix de poèmes paraîtra chez Bulzoni à Rome en décembre dans une traduction italienne accompagnée du texte en français. Il a aussi traduit le poète mexicain Javier Villaurrutia, le second poète le plus important du Mexique après Octavio Paz.

Et bien sûr, il y a l'anthologie « Montréal est une ville de poèmes vous savez » qui vient de paraître à l'Hexagone. Une anthologie où l'on découvre de troublantes affinités entre Louis Fréchette et Nicole Brossard pour qui la ville représente une utopie remplie d'un idéalisme propre à entraîner le lecteur au-delà du Mont-Royal et du Saint-Laurent, vers une vie rêvée.

Lorsque je travaillais à cet article, mon fils aîné m'a demandé quel était son sujet. « Claude Beausoleil ». C'est un beau nom, qu'il m'a répondu. Je l'avais fait remarquer au principal intéressé. « À chaque fois qu'un article commente mon physique, il précise que je n'ai pas la tête de l'emploi, ni l'image du poète malingre... Et je suis aux prises avec le fait d'habiter mon nom. Et il y a quelque chose là-dedans qui me force à une sorte de présence. Si je m'appelais Lebrun ce ne serait pas pareil... Remarque bien que les pseudonymes en France sont très répandus, ça va de Marguerite Duras à Phillipe Sollers, alors que pour nous c'est impensable, peut-être à cause d'un problème d'identité. On ne change pas de nom, on a déjà de la misère à s'habiter soi-même... »

Et de poursuivre : « Écrire, aller à des lancements, faire des conférences sur la poésie, c'est ma respiration. Ça sort de moi, ça m'enrobe. J'ai admis que c'était ma façon d'être, avec tous les défauts que ça comporte, et toute la force qui en découle aussi. C'est là-dedans que je suis bien. »

« Un jour, en un moment de grande douleur, assis dans un fauteuil, je ne savais vraiment pas quoi faire. Mon seul remède fut de me lever, de me diriger vers la bibliothèque, de prendre les poèmes en traduction de Rainer Maria Rilke. J'ai ouvert le livre, lu un poème, et trouvé l'apaisement. Quand on sait qu'il existe quelque part une telle consolation, on a un immense respect pour la poésie. Moi, elle m'a sauvé la vie. »

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Horaire des activités

Le jeudi 12 novembre

18 h — Cérémonie d'ouverture.

19 h 30 — Remise des Prix du ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science, Mme Lucienne Robillard.

Le vendredi 13 novembre

Journée Radio-Canada

12 h — Comme un grand livre ouvert - Animé par Denise Bombardier. *Les journalistes écrivains* avec Georges-Hébert Germain, Mario Roy, Louis Fournier, François Hébert et Colette Beauchamp

Le samedi 14 novembre

11 h 30 — Encan de livres La Magnétothèque qui permettra à plusieurs handicapés visuels n'ayant pas accès à l'imprimé de vivre la merveilleuse aventure de la lecture.

13 h — Jeu Génie linguistique en herbe animé par Marie-Éva de Villers, de Québec/Amérique. Ce jeu donnera l'occasion à deux équipes de cinq personnes de mesurer l'étendue de leurs connaissances linguistiques.

14 h — Comme un grand livre ouvert - Animé par Denise Bombardier *La littérature francophone en dehors de l'Hexagone* avec Claude Beausoleil, Gérard Étienne, Louis Hamelin et Pierre Mertens.

15 h — Radio-Québec présente La tête sur le billot animée par Gérard-Marie Boivin et Stéphane Éthier.

16 h — Remise du Prix Canada-Communauté française de Belgique, présentée par le Conseil des Arts.

16 h 30 — Remise du prix 12/17 et des prix aux tandems gagnants du concours Lisons en tandem.

17 h — Spectacle avec Francis Bebey, poète-musicien du Cameroun.

17 h 30 — Table ronde ayant pour thème *La lecture chez les jeunes de la francophonie* présentée par l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) : avec E. Locha Mateso, A. Tomota, B. Molobaye, Gilles Gauthier et Michel Desjardins.

19 h 30 — Radio-Québec présente une dictée de sélection pour *Les championnats d'orthographe* animée par Gérard-Marie Boivin.

21 h 30 — Annonce des noms des gagnants de la dictée, *Les championnats d'orthographe.*

Le dimanche 15 novembre

11 h — Jeu Le français par coeur proposé par les Dictionnaires Robert. Les deux équipes trouvent le mot demandé par l'animateur et rivalisent de vitesse pour l'écrire correctement.

12 h — Table ronde ayant pour thème *Le français en Amérique du Nord*, animée par Chantal Jolis avec Jean-Claude Polet, Alain Rey, Jean-Claude Boulanger.

13 h — Daniel Pinard s'entretient avec Lise Bissonnette, dans le cadre des Prix littéraires du Gouverneur général.

14 h — Comme un grand livre ouvert. Animé par Denise Bombardier. *Que lisent nos vedettes ?* Avec Danièle Bombardier, Jean-Pierre Ferland.

15 h — La bibliothèque, bien plus qu'une boîte de livres, une table ronde animée par Dominique Lajeunesse, panélistes : Yvon-André Lacroix, Louise Guillemette-Labory, Francine Ouellette et Raymond Plante.

16 h — Remise du Prix du Grand Public, décerné par le Salon du livre de Montréal en collaboration avec La Presse, au livre le plus apprécié par le public.

Le lundi 16 novembre

10 h 30 — Jeu Le français par coeur proposé par les Dictionnaires Robert. Deux équipes trouvent le mot demandé par l'animateur et rivalisent de vitesse pour l'écrire correctement.

12 h — Comme un grand livre ouvert - Animé par Denise Bombardier *La littérature pour la jeunesse* avec Francine de Boeck, Dominique Demers, Raymond Plante et Daniel Sernine.

13 h — Jeu questionnaire visant à mieux faire connaître et apprécier la littérature jeunesse, présenté par Québec/Amérique: charades, devinettes, etc.

14 h — Animation pour toute la famille présentée par l'Agence de coopération culturelle et technique: Daniel N' Do Otsama, griot africain raconte.

16 h — Remise du prix Alvine Belisle pour la meilleure oeuvre francophone de littérature jeunesse publiée au Canada.

Le mardi 17 novembre

10 h 30 — Jeu Le français par coeur proposé par les Dictionnaires Robert. Deux équipes trouvent le mot demandé par l'animateur et rivalisent de vitesse pour l'écrire correctement.

12 h — Comme un grand livre ouvert - Animé par Denise Bombardier *L'apport des autres cultures dans la littérature québécoise* Anne-Marie Alonzo, Paul Ohl, Naim Kattan, Marco Micone.

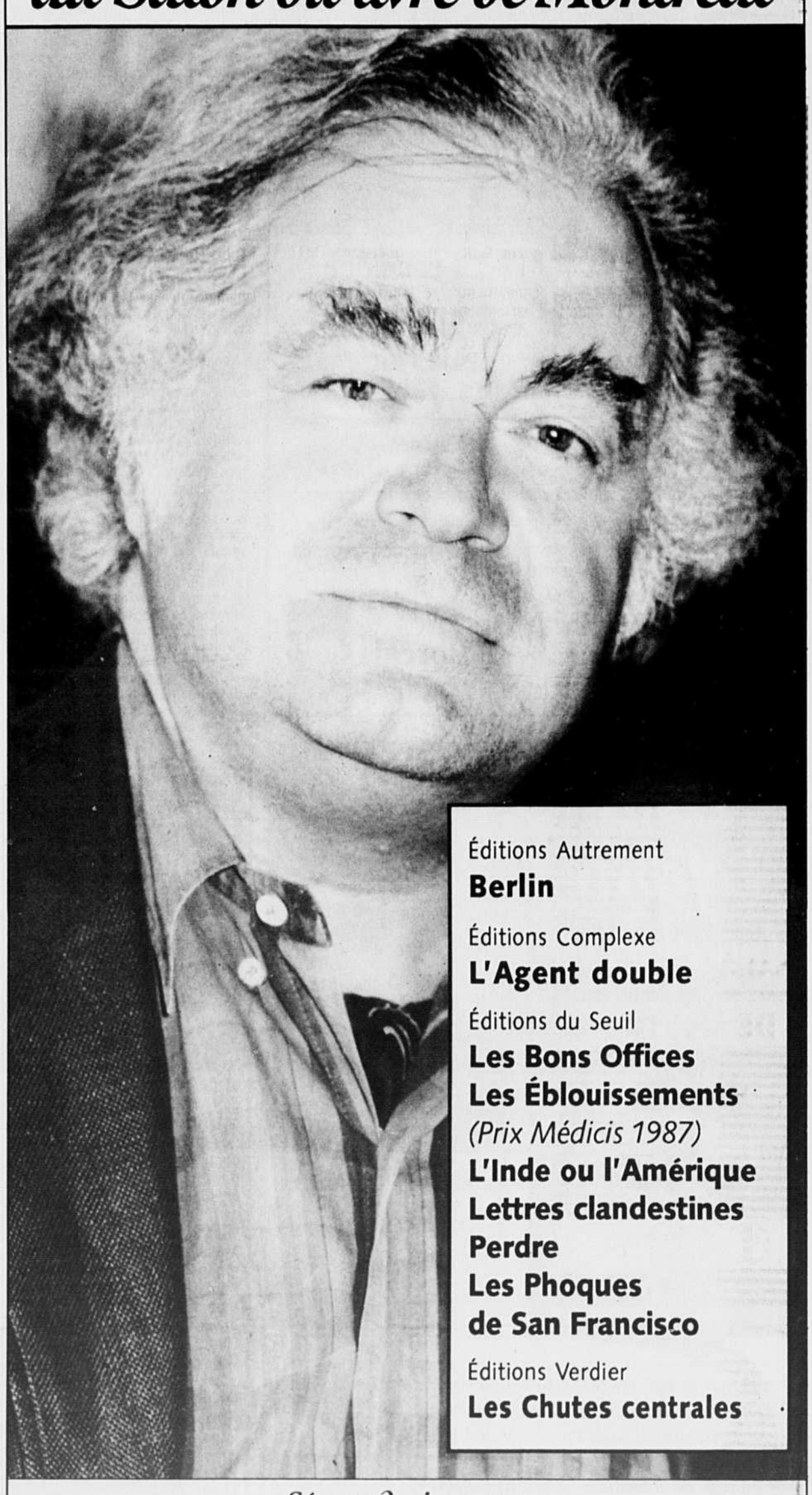
13 h — Jeu questionnaire visant à mieux faire connaître et apprécier la littérature jeunesse, présenté par Québec/Amérique: charades, devinettes, etc.

14 h — Animation pour toute la famille présentée par l'Agence de coopération culturelle et technique: Daniel N' Do Otsama, griot africain raconte.

17 h — Cérémonie de clôture.

Cet horaire est sujet à changement.

Pierre Mertens
au Salon du livre de Montréal



Éditions Autrement
Berlin

Éditions Complexe
L'Agent double

Éditions du Seuil
Les Bons Offices
Les Éblouissements
(Prix Médicis 1987)
L'Inde ou l'Amérique
Lettres clandestines
Perdre
Les Phoques de San Francisco

Éditions Verdier
Les Chutes centrales

Séances de signatures
le vendredi, 13 novembre, de 17 à 18 heures, stand Dimedia #213
et le samedi, 14 novembre, de 15 à 16 heures, stand de la Communauté française de Belgique

Ces ouvrages sont diffusés chez Diffusion Dimedia

Je le veux !



Mes amours, ma santé, mon travail, mon avenir !

Mois par mois, **Véronique Charpentier** vous dévoile ce que vous réserve **1993. Une nouveauté!** Utilisez le coupon spécial glissé dans **HOROSCOPE 1993** et posez une question à Véronique: elle vous répondra gratuitement!

Les Éditions LOGIQUES

HOROSCOPE 1993
Véronique Charpentier
255 pages – ISBN 2-89381-084-5 **9,95$**
Distribution exclusive:
LOGIDISQUE inc., C.P. 10, succ. «D», Montréal (Québec)
H3K 3B9 Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Le Devoir le plaisir des Livres

ARLETTE COUSTURE

Vous qui aimez conter des histoires

Marie-Claire Girard

BRIVE, l'an dernier. Arlette Cousture était invitée avec quelques autres représentants du milieu littéraire québécois (dont j'étais) à la Foire du livre. Entre bottes de poireaux et pâté de foie gras, vin de Cahors et Académie Goncourt, les Français se précipitaient sur cet auteur du Québec qui avait vendu 600 000 exemplaires de son premier roman : ils en bavaient tous et Arlette leur en mettait plein la vue avec sa vivacité, son charme et son esprit de répartie. À nous elle racontait des histoires. Nous nous roulions par terre dans le train de Brive, entre deux délices gastronomiques en l'écoutant narrer des trucs absolument délirants. Je m'étais dit : « Mais quelle conteuse . . . »

À moi? elle avait parlé de ce roman sur lequel elle travaillait et qui mettait en scène des Polonais. (J'ai une petite expertise là-dedans). Et nous avions échangé des impressions et des informations sur la mentalité, la façon d'être, les souffrances de ce peuple, sur cette âme slave souvent indéchiffrable et sur les contradictions habitant ces êtres déchirés venant d'un pays à l'existence précaire.

Au restaurant où nous nous retrouvons un an plus tard, Arlette Cousture fait preuve de son enthousiasme habituel : pour elle son nouveau roman est la chose la plus excitante qui soit. Après avoir éprouvé un plaisir fou à l'écrire, c'est la délicieuse et angoissante attente pour savoir si le lecteur, lui, y trouvera son compte, s'il vivra en accord avec les personnages comme elle l'a fait pendant trois ans, s'il acceptera la vérité du livre, ce tissu de mensonge qu'on appelle la fiction, ce vraisemblable plausible ressemblant tellement, au fond, à l'existence.

Nous avons parlé de Jerze, de Jan, d'Elizabeth et d'Adam, les quatre enfants du livre, comme s'ils existaient. Comme si nous les avions connus ou que nous allions les retrouver prochainement, cherchant leurs numéros de téléphone dans nos agendas, les rencontrant par hasard dans le parc Lafontaine ou chez des amis communs, les invitant à venir manger de la tourtière après qu'ils nous aient reçues avec du Bortsch et des pieroggi. Arlette de dire : « Je l'aime tellement Jan » ou « Adam, il est tellement beau ce petit garçon » et encore : « Elizabeth, la musicienne, est la seule qui reprend véritablement l'héritage de ses parents . . . » J'étais prise au jeu et en parlais aussi comme si je les connaissais vraiment, les larmes aux yeux en évoquant un événement poignant, le rire aux lèvres en rappelant un moment plein de drôlerie. Car tel est le pouvoir des mots et l'ascendant d'Arlette Cousture : elle crée un univers, en ouvre la porte et, nous invitant à y entrer, ne doute pas un instant que nous franchirons le seuil pour comprendre avec elle ce qu'elle y a trouvé. « Il y a eu trois vagues successives d'écrivains qui m'ont marqué, continue-t-elle, après avoir raconté qu'elle vient de recevoir en cadeau Dostoïevski dans l'édition de la Pléiade. Très jeune j'ai lu Claire Martin, Robert Merle et Virgil Gheorgiu. Ils m'ont touchée physiquement : chair de poule, chagrin, peur, voilà ce que j'ai ressenti. Je m'étais dit, c'est donc possible d'émouvoir pour vrai. Et j'avais ajouté dans ma tête, moi quand j'écrirai (parce que j'en étais persuadée) j'écrirai sur du papier, mais quand les gens vont se couper et saigner, ce sera avec des mots. »

« J'ai le goût de raconter des histoires. Et d'avoir du plaisir à les raconter. Et de procurer du plaisir à tous ceux qui me liront. »

« Puis j'ai subi une influence venant de la littérature russe : Dostoïevski, Tolstoi, « *L'idiot* », et « *Guerre et paix* ». Des romans qui m'ont frappé et m'ont amené à constater que j'aimais la fresque, l'éventail qu'elle offre au lecteur. Enfin un mouvement américain est entré dans cette sphère d'influences : Hemingway, Tennesse Williams et James Clavell. Les deux premiers parlent de personnages aux destins tellement lourds qu'il est impossible d'y échapper. De Hemingway j'ai retenu qu'il faisait beaucoup avec pas grand-chose, que l'histoire n'a pas besoin d'être un truc énorme, que ça peut être ténu. « *Le viel homme et la mer* », c'est l'autre avec son poisson. J'adore ça. Dans Clavell, c'est la toile de fond historique qui me plaisait particulièrement. Tous ces écrivains ont du souffle. Avec le recul,je constate que je suis fidèle aux promesses que je m'étais faites ».

Arlette Cousture ne sait pas si elle va continuer toute sa vie à écrire des romans. C'est ce qu'elle aimerait, bien sûr, mais qui sait ce que la vie nous réserve . . . ? Elle aimerait bien se retrouver dans les anthologies de littérature ou au programme d'études des étudiants de Cégep en 2050, mais elle sait cependant une chose : jamais elle ne sera illisible, tout en souhaitant paufiner son style, travailler les images et les descriptions, apprendre encore et toujours dans le domaine de l'écriture. Elle rêve d'être prophète dans son pays, même si ses livres se vendent et qu'elle est déconsidérée par l'intelligentsia.

« Je sais aussi une chose, c'est que j'ai le goût de raconter des histoires. Et d'avoir du plaisir à les raconter. Et de procurer du plaisir à tous ceux qui me liront ».



PHOTO JACQUES GRENIER

Arlette Cousture

Marco Micone
Le Figuier enchanté





La condition immigrée vue de l'intérieur

128 pages - 15,75$

«... Marco Micone sert de trait d'union entre les (deux) communautés. Ses œuvres pansent les plaies, les siennes, et celles des autres.» Véronique Robert, Le Devoir

Séances de signatures stand Boréal #123
le samedi 14 novembre, de 19 à 20 heures
et le dimanche 15 novembre,
de 15 à 16 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

Louis Lefebvre
Guanahani
ROMAN



Quand l'Amérique a découvert l'Europe

192 pages - 18,95$

«*Guanahani* est une réalisation littéraire de première grandeur... Un livre aussi réussi inspire peu de commentaires critiques.» Réginald Martel, La Presse

Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 16 à 17 heures
et le samedi 14 novembre,
de 20 à 21 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

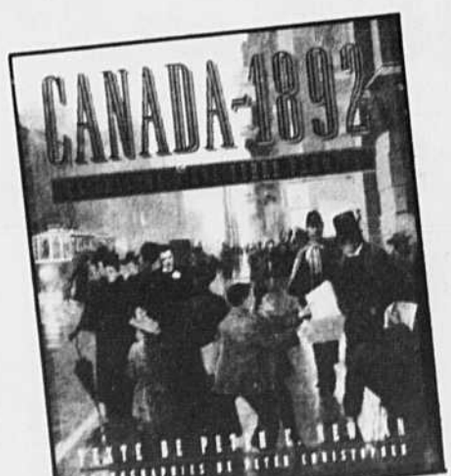
MONTRÉAL AU PLURIEL
Alberte Ledoyen

330 pages
32 $

Cette étude exploratoire cherche à mettre en lumière les conditions socio-économiques et les difficultés d'intégration des groupes ethniques. Dans cette perspective, Alberte Ledoyen trace un portrait de huit communautés ethno-culturelles d'implantation ancienne ou d'immigration récente de la région de Montréal. Elle analyse leurs situations sur le marché du travail en comparaison avec le groupe majoritaire. De façon générale, des disparités affectent tous les groupes minoritaires étudiés mais elles empruntent diverses formes: surreprésentations dans les secteurs d'emploi concurrentiels et dans les occupations manuelles, déqualification de l'éducation. Plus largement, ***cette étude fournit une connaissance plus concrète des groupes minoritaires de la région montréalaise.***

INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand
Québec (Québec) G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695 • Fax: 646-3317

Des Beaux Livres...



Canada 1892
Peter C. Newman
1992, 224, pages, plus de 200 ill., cartonné 49,95$
Le texte fascinant de Peter C. Newman vous fera connaître les personnalités et les événements d'il y a 100 ans alors que les photographies d'archives et les peintures, jumelées à de merveilleuses photographies modernes d'immeubles et d'intérieurs des années 1890, évoqueront l'atmosphère de l'époque.



Sauver les océans
Sous la direction du Dr Joe MacInnis
1992, 180 pages, ill. en couleurs, cartes, glossaire, index, cartonné 49,95$
Dans un voyage qui vous mènera aux quatre coins du monde, **Sauvez les océans** explore le monde merveilleux et mystérieux de nos océans et des forces qui menacent leur avenir. Le livre vous amène au Pôle nord, dans la Méditerrannée et dans l'épave du Titanic. **Sauver les océans** illustre, comme aucun livre auparavant, le lien entre les océans et l'homme.

En vente chez votre libraire

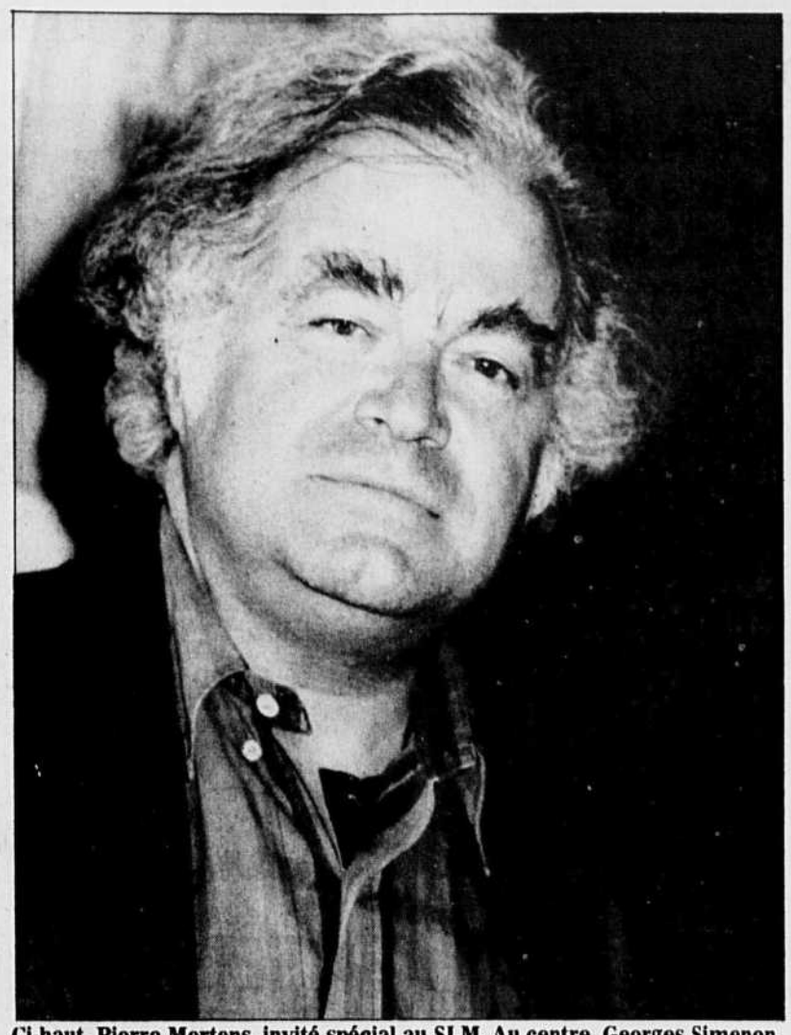
ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ

Le plaisir des Livres

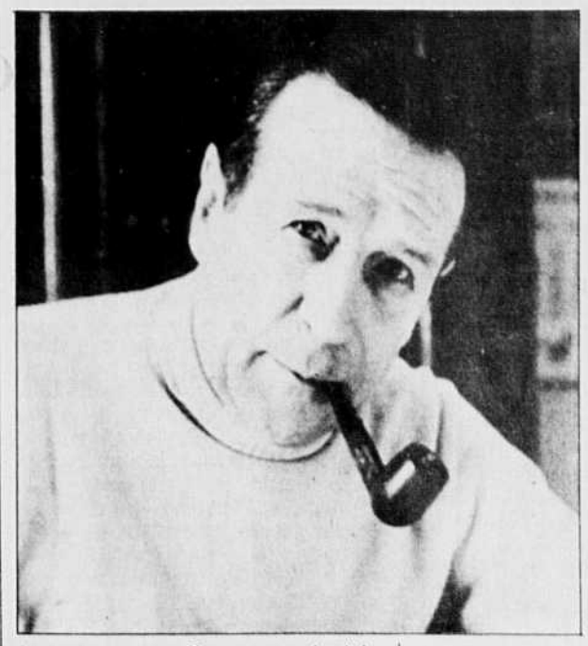
Ce plat pays qui est le mien

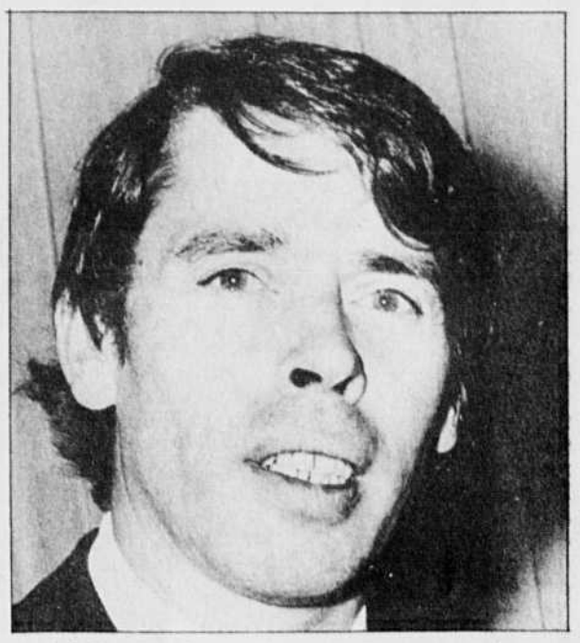
La littérature belge sera à l'honneur au Salon du livre. Mais qui la connaît ici ? Nous avons demandé à un grand journaliste du quotidien *Le Soir* à Bruxelles de remonter son cours.

Jacques De Decker



Ci-haut, Pierre Mertens, invité spécial au SLM. Au centre, Georges Simenon. À droite, Jacques Brel.





PAR QUOI se définit une littérature ? Par une nation qui la cadastre sur la carte ? C'est nier que quelques-uns des meilleurs écrivains allemands étaient et demeurent suisses ou autrichiens. Par une langue ? C'est perdre momentanément de vue que René Depestre, Corina Bille, Michel Tremblay, Patrick Modiano ou William Cliff écrivent tous peu ou prou en français et n'ont cependant ni le même réservoir d'expériences ni le même fonds mythologique. Est-ce que la superposition d'un contexte géographique particulier et d'un usage langagier pourrait, elle, préciser le contour d'un ensemble littéraire ? C'est cette combinaison qui permet de parler, par exemple, de littérature québécoise, ou encore de lettres belges.

Les maniaques du rangement sur les rayons de la bibliothèque iront jusqu'à préciser qu'il s'agit des lettres belges de langue française. Souci superflu : les Flamands ne se sont jamais réclamés que de la littérature flamande qui a, il est vrai, ses lettres de noblesses depuis les chansons de geste et les mystiques du Moyen-Âge. De l'autre côté de la frontière linguistique, on n'est jamais allé jusqu'à récupérer Commynes, sous prétexte que le mémorialiste qui trahit le Téméraire pour Louis XI porte le nom d'une ville bien à cheval sur la frontière en question, non loin de Mouscron, à un jet de pierre de la frontière française.

Il n'est de Belgique que depuis 1830, date de l'indépendance d'avec les Pays-Bas, et de littérature digne de ce nom dont elle puisse se réclamer que depuis le milieu du XIXème avec, dès 1868, ce coup d'éclat que fut la parution de la *Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster, chef-d'oeuvre fondateur dont certains continuent à croire qu'il fut écrit en flamand, vu le sujet qu'elle évoque : la révolte des Flandres contre l'occupant espagnol.

Fin du siècle passé, les écrivains en vue arborent leur appartenance belge, puisqu'à cette époque, tous les auteurs qui comptent, les Lemonnier, Verhaeren, Van Lerberghe, Elskamp, Maeterlinck, gravitent de près ou de loin autour de la revue *La jeune Belgique*. En ce temps-là, que l'on soit anversois, gantois, liégeois, namurois ou bruxellois, on écrit impavidement en français, sauf si l'on épouse la cause de l'émancipation flamande, longtemps contenue par la domination francophone, et qui ne s'imposera totalement qu'après la deuxième guerre mondiale.

Aujourd'hui, l'arrogance d'une Flandre sûre d'elle et dominatrice a forcé les écrivains francophones à se redéfinir. Il y a ceux qui se confondent avec l'ensemble français, se considérant comme des auteurs hexagonaux en diaspora septentrionale, c'est le cas d'un Charles Bertin, d'un René Swennen, ou d'un Jean-Philippe Toussaint, qui caracole en tête des « minimalistes », la dernière école lancée par les éditions de Minuit, vit en Corse ou en Espagne et n'a que faire d'être né à Bruxelles. Il y a ceux qui ne croient qu'à la seule entité qu'ils estiment symétrique de la Flandre, cette Wallonie en quête d'identité culturelle : leur engagement est un véritable combat, comme celui de Thierry Haumont, ou une réflexion douloureuse et inquiète, comme chez le dramaturge Jean Louvet.

Et puis il y a ceux qui veulent assumer cet entre-deux, cette lisière inconfortable de la condition belge alors même que le pays, comme structure politique, se fractionne : ce sentiment, que le mot de « belgitude » recouvre comme il peut, rassemble, avec d'infinies nuances, des auteurs d'origine flamande comme Paul Willems ou Suzanne Lilar, des intellectuels que les nationalismes révulsent comme Pierre Mertens, ou des arpenteurs d'un imaginaire enfoui, comme Peeters et Schuiten, les duettistes qui viennent de publier une nouvelle bédé dont le titre, *Brüsel*, en dit long.

Et puis, il y a les jeunes qui n'en ont cure, qui sont carrément mondialistes comme Philippe Blasband, de souche iranienne, ou dont les enjeux sont spiritualistes ou conceptuels, comme les poètes Philippe Lekeuche ou Karel Logist. Il reste que dans une Europe en formation où il est pensable que le royaume de Baudouin Ier ne soit plus que l'« hinterland » de Bruxelles, capitale administrative, la Belgique pourrait devenir un pur objet de rêverie, le bouillon de culture qui produisit Simenon, Brel ou Hergé, et que les poètes, forcément, continueront à ce référer à ce pays-là, imaginaire par excellence.

Au Salon du livre de Montréal, stand 932,

LES ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE
vous invitent à venir rencontrer:

Marie-Danielle Croteau-Fleury,
auteure de
Jamais le vendredi
«*Un cadeau, ce roman, un enchantement de la première à la dernière page.*» – Monique Roy, Châtelaine.

Robert G. Girardin,
auteur de
AINSI VU
«*Un écrivain comme je les aime, audacieux et neuf.*»
– Gérald Godin

Marion Woodman,
auteure de l'essai
La Vierge enceinte

Daryl Sharp,
auteur de l'essai
La Quarantaine héroïque

la pleine lune

DÉVOILEMENT DES GAGNANTS

Concours
BELLE GUEULE de nouvelles
1992 de
STOP
REVUE

ET LANCEMENT DU NUMÉRO STOPBELLE GUEULE

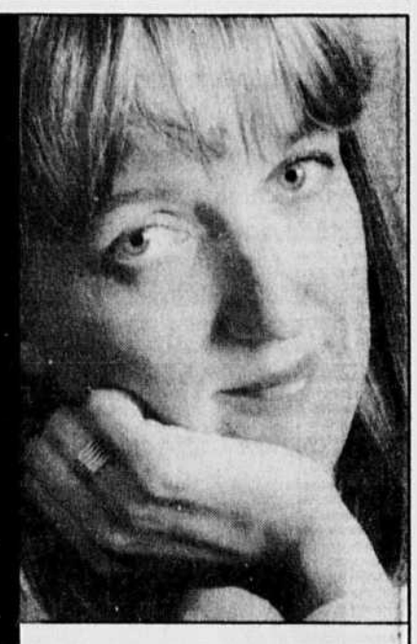
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
VENDREDI LE 13 NOVEMBRE À 18H00
PLACE ALICE-PARIZEAU

SUIVRA UN RELANCEMENT AU
BLUES CLAIR À 21H00
901 MAISONNEUVE EST

La REVUE STOP sera au kiosque 967

Réjane Bougé
L'Amour cannibale
ROMAN





Un roman marqué d'un humour noir et corrosif
192 pages - 18,95$

Ce premier roman propose à la fois une vision insolite du Québec des années 60 et un regard croisé sur celui qui nous est plus contemporain.

Séance de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 16 à 17 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

Pierre Nepveu
Des mondes peu habités
ROMAN





Une poignante méditation sur la solitude et la condition masculine
192 pages - 18,95$

«Un regard plein d'amour pour les gens ordinaires, une manière de dire la solitude et la douleur avec les mots de la douceur, une attention pour les détails les plus infimes qui ont le pouvoir de révéler l'essentiel...» Marie-Claude Fortin, Voir

Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 19 à 20 heures
et le samedi 14 novembre,
de 17 à 18 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

TRIPTYQUE
C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

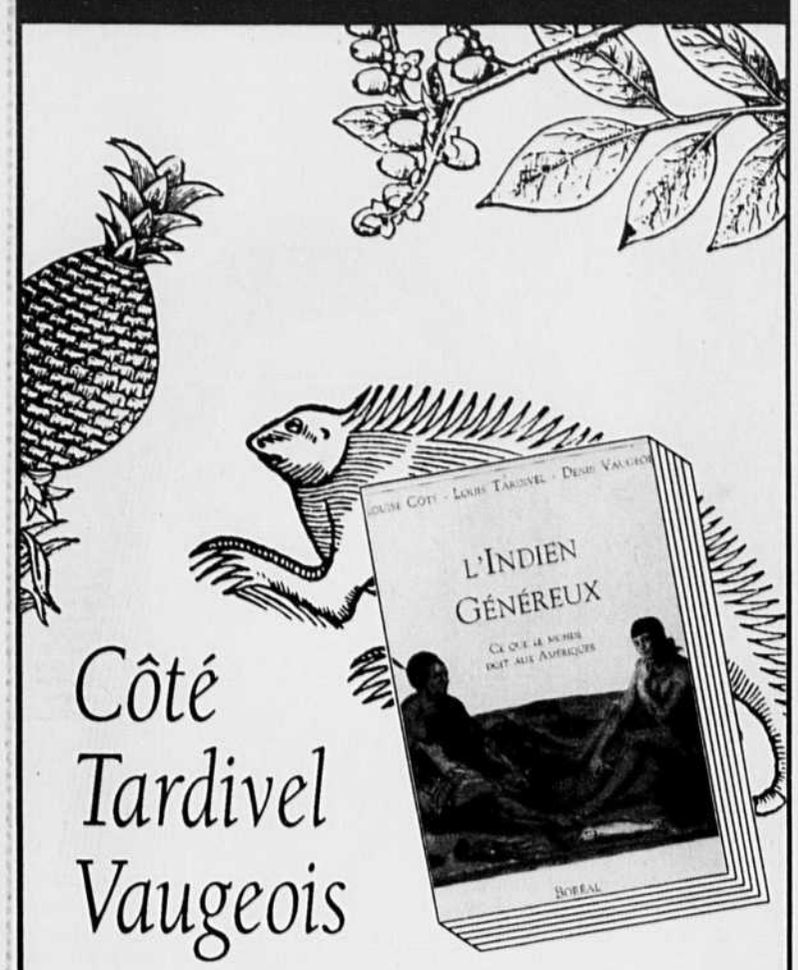
Louise Champagne
CHRONIQUES DU MÉTRO
(nouvelles) 134 p., 14,95 $
Quelques-uns de ces récits sont réels, d'autres totalement fictifs, alors que certains, issus de l'imaginaire collectif des voyageurs souterrains, ont dû être écrits de toute urgence pour éviter qu'ils ne se produisent réellement.
Chose certaine, quand vous refermerez ce livre, le métro de Montréal n'aura plus jamais le même visage pour vous.

Marcelle Brisson
LE BRUISSEMENT DU TEMPS
Le dynamisme du vieillissement
(essai) 152 p., 16,95 $
Le vieillissement concerne tous les humains en tant qu'individus, avant même que les catégorisations institutionnelles les groupent à la fois pour les secourir et leur jeter l'anathème. C'est pourquoi « Il faut prendre son âge comme il vient... Tant qu'on se sent vieillir, on n'est pas vieux, disait Charles Aznavour. On demeure dans la mouvance du temps.

Huguette O'Neil
BELLE-MOUE
(récit) 95 p., 14,95 $
Le récit-confession d'une femme à sa mère. Selon deux niveaux de narration, le texte passe de la révolte contre la mère à son acceptation tout au long d'une réconciliation à la fois réelle et imaginaire.
Prix Gaston-Gouin 1992

Gérald Côté
LES 101 BLUES DU QUÉBEC (1965 - 1985)
237 p., 19,95 $ (essai)
Des champs de coton du sud des États-Unis aux usines de l'est de Montréal, le blues traduit une même plainte, celle du marginal, du laissé-pour-compte, de l'amoureux blessé.
Et pour témoigner de la vitalité et de la qualité de ce type d'expression au Québec, une anthologie de 101 textes de blues d'ici.

La rencontre de deux univers



Côté Tardivel Vaugeois

L'Indien généreux

Ce que le monde doit aux Amériques

La fin de l'isolement des Amériques a eu un impact spectaculaire et durable sur la destinée de tous les peuples de la terre. Que devons-nous aux Amériques? Le lecteur sera surpris par l'importance de l'apport économique, alimentaire, politique et culturel de ce «nouveau» continent au reste du globe.

288 pages - abondamment illustré - 29,95$

Séances de signatures stand Boréal #123
Denis Vaugeois sera présent le vendredi 13 novembre et le samedi 14 novembre de 18 à 19 heures

Boréal
au rendez-vous
des idées

PARCE QUE
LA TERRE TOURNE

L'ÉTAT DU MONDE
1993



Le seul annuaire économique et géopolitique mondial unanimement recommandé.

640 pages ◆ 22,95$

COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI

«...de loin la meilleure publication du genre en français. Je le recommande, sans aucune espèce de réserve, à tous ceux qui veulent élargir leurs horizons sur un monde que l'on ne connaît que trop mal.» Claude Picher, La Presse

Boréal LE DEVOIR CKAC 73 AM

Ésotérisme à vendre

Le fourre-tout de l'édition nouvel âge

Stéphane Baillargeon



PHOTO JACQUES GRENIER

Une page de symboles ésotériques issue d'un calendrier.

DIEU que le monde est bizarre ! De prime abord, Boule de Neige , la librairie de Pierre Grenier ressemble à toutes les autres de Montréal, de la rue Saint-Denis comme ailleurs : une vitrine, un comptoir, des rayons et des livres, beaucoup de livres même. Pas des Tintin ou des Pléiade cependant, comme chez les autres. Monsieur Grenier vend la Bible et d'épais traités sur les anges. À côté des bouquins sur la réincarnation et les voyages astraux, la numérologie, le tarot et les Runes, la sophrologie, l'hypnose et l'analyses des rêves, les contacts avec les esprits, les extra-terrestres et d'autres « entités » du genre. Tout cela baigne dans une atmosphère d'encens, de cire d'abeille et de musique « tripative ».

Ésotérisme ? Nouvel Âge ? Pas pour Grenier, qui juge ces termes trop restrictifs. « On n'est pas comme-ci ou comme-ça, on vend de tout ». Même son de cloche à la librairie Biosfaire, rue Ontario. « Absolument pas ésotérique, tranche le propriétaire Jacques Viau. L'homéopathie, les massages, c'est ésotérique ça ? Je vois plus large. »

Sa perspective lui permet tout de même d'englober les « phénomènes para-normaux », le channeling par exemple, le spiritisme nouveau genre qui affiche le même vieil objectif : communiquer avec des esprits.

Pas facile de démêler tout ça. Le terrain défie le balisage. Le jungien Guy Corneau côtoie les livres de recettes macrobiotiques, les manuels de massages suédois font face au traité des rêves prémonitoires.

S'il faut absolument classifier, pour s'y retrouver, on peut distinguer quatre grands groupes de publications, correspondant chacun à un des types de croyances actuelles identifiés par les chercheurs en « science des religions ». D'abord les livres de croyances cosmiques qui expliquent la formation et le développement de l'univers entier, ceux du Mouvement raÙlien par exemple. Ensuite les innombrables livres renvoyant au moi, des succédanés de freudisme aux ouvrages de pensée positive en passant par toutes les techniques de massages ou de relaxation.

Les livres de la troisième catégorie sont plus « sociaux », visent à répandre la sagesse salvatrice sur la terre. C'est le cas des ouvrages d'anthroposophie. Le dernier groupe traite des croyances religieuses proprement dites, les livres sacrés par exemple, du *Livre des morts* à la *Veda*.

L'engouement pour ce type de littérature est né aux États-Unis au début des années 1970, en Californie, évidemment. *Pentagramme*, rue Saint-Hubert, la plus vieille librairie Nouvel Age de Montréal, date de la même époque. Pierre Grenier a ouvert sa première librairie en 1976, à Sherbrooke.

Chez notre voisin du Sud, de nombreux ouvrages *éso* occupent la tête de liste des best-sellers. Plus récemment, quelques éditeurs français ont aussi tenté l'aventure, avec des succès assez appréciables. Les éditions J'ai Lu, spécialisées depuis longtemps en gourous de tout poil, publient un titre par mois dans leur nouvelle collection « New Age » avec des tirages de 15 000 à 30 000 exemplaires. Presses Pocket sort 24 livres par année avec des tirages similaires.

Ce n'est tout de même pas la manne. Une enquête révélait récemment qu'après une forte progression au cours des cinq dernières années, la production de livres d'ésotérisme avait chuté de 30 % en 1991-92 : 252 nouveautés contre 362 en 1990, pour le même nombre d'éditeurs (67), surtout de toutes petites maisons hyperspécialisées.

Le Québe en compte aussi plusieurs. Des éditeurs minuscules, inconnus des non initiés, souvent établis en dehors de Montréal : les Éditions du IIIe Millénaire de Sherbrooke, les Éditions FRJ inc. de Stoneham qui ont vendu 18 000 exemplaires de *Vivre avec soi* et plus de 30 000 de *Vivre en harmonie avec soi et les autres*, les Éditions E.T.C. inc. et leur gros vendeurs, *Écoute ton corps* et *Qui es-tu ?* de Lise Bourdeau, écoulés à plus de 300 000 exemplaires au total si on se fie aux publicités.

Difficile de contrôler ces chiffres. Les gros éditeurs comme les Éditions de Mortagne de Boucherville ne parlent que de quelques gros best-sellers : *Les ailes d'amour* (15 000 copies), *La voie de la lumière* (20 000), et surtout leur plus gros vendeur, *Le rêve et ses symboles* (50 000). Un aspect enviable pour les autres éditeurs québécois, toute catégories confondues : la directrice Carole Beaudoin affirme écouler 25 % de son stock à l'étranger, principalement en Suisse et en Belgique.

Cette année, la maison fête son 15e anniversaire. Le catalogue compte plus de 400 titres. Une quarantaine d'autres s'y ajouteront bientôt. Des guides pratico-pratiques comme *S'orienter en forêt* ou *Bunka, La broderie japonaise*, mais aussi du nouvel-âgisant comme *Votre avenir par l'astrologie et la numérologie*, *La réflexologie du cerveau* et plusieurs tomes de *Par quatre chemins* de Jacques Languirand, l'animateur radio-canadien.

Quelques maisons d'éditions traditionnelles ont récemment fait le saut de ce côté, par l'argent alléchés. « Ils se lancent là-dedans à fond de train, avec un tas de recettes éculées », commente Christian Lamontagne, éditeur et rédacteur en chef du *Guide Ressources*, la revue des « nouvelles tendances, nouvelles valeurs ». Il dit recevoir une quantité folle d'ouvrages désolants à chaque mois, « probablement pas pire que ce qui se publie ailleurs, mais du très bas de gamme tout de même ».

Pour Lamontagne, la collection *Ici et maintenant* de Libre Expression offre tout de même « un bel exemple de travail bien fait ». C'est là que sont publiés les derniers titres de Placide Gaboury (*Renaître de ses cendres* et *Mûrir*). L'ancien Jésuite a pris du LSD avec Languirand avant de faire de la méditation transcendantale, tâter du bouddhisme et donner des conférences partout au Québec. La collection d'une dizaine de titres comprend aussi *Le tao de l'éducation*, de Constantin Fotinas, prof à l'Université de Montréal et *Le rêve du papillon* d'Albert Low.

« Ici et maintenant » est dirigée par Colette Chabot, biographe de Pierre Péladeau, ancienne animatrice à Radio-Canada, qui est allé remplacer Richard Glenn et sa défunte émission *Ésotérisme expérimental* sur le réseau de télé communautaire du cable. Elle avoue que pour l'instant seuls les ouvrages de Gaboury rapportent. Les autres se sont vendus à quelques centaines d'exemplaires à peine. Peu lui importe, tant qu'elle ne publie pas ce qu'elle appelle du « mystico-ésopété ». « Chacun fait ce que sa conscience lui permet de faire », ajoute-t-elle avec sagesse.

Pierre Grenier lui, déteste la division entre haut et bas de gamme. « Il y a plus de prétention dans les ouvrages de Freud ou de Jung, que personne ne peut lire ou même se payer de toute façon. » Il pense aussi que depuis quelques années, les éditeurs se déniaisent. « Ils ont moins honte, moins peur de perdre leur réputation en publiant des livres sur les extra-terrestres ou le channelling. »

Québécor est devenu maître de ces petits guides de « self-help » du genre *L'ergomanie*, *L'obsession du travail*, *Ces femmes qui vivent avec un alcoolique* , et *Êtes-vous un auditif ou un visuel ?*. Stanké a sa « Collection Parcours », dirigée par Mme Josette Ghedin-Stanké elle-même. Une quinzaine de titres sont parus, *La ménopause* , *Laissez-moi devenir*, *Vivre l'amour*, *Vivre la santé* et surtout *Ces femmes qui aiment trop*, tomes 1 et 2 de Robin Norwood, vendus à plus de 100 000 exemplaires depuis sa parution au milieu des années 1980. Les Éditions de l'Homme et les Éditions Le jour frappent moins fort avec des titres comme *Le Tao de longue vie* ou *Les enfants de l'autre*.

Simple mode tout ça ? Littérature éphémère appelée à disparaître ? Lamontagne affirme que l'édition peut bien mourir, le besoin spirituel, lui, est éternel: « Certaines tendances vont passer, et tant mieux. Le « channelling », les cristaux, les voyages astraux, tout ça est appelé probablement à disparaître. Mais une chose va demeurer : l'intérêt pour les questions de fond qui torturent l'âme humaine depuis que le monde est monde. » Que fera donc Québéc?

GPLM
GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

La Ville de Montréal félicite les finalistes du Grand Prix du livre de Montréal 1992

Anne Élaine Cliche
La pisseuse
(Triptyque)

Gilles Hénault
À l'écoute de l'écoumène
(Hexagone)

Louis-Dominique Lavigne
Les petits orteils
(VLB éditeur)

Andrée A. Michaud
Portraits d'après modèles
(Leméac)

Pierre Morency
Lumière des oiseaux
(Boréal - Seuil)

La remise du Grand Prix du livre de Montréal aura lieu le mardi 10 novembre 1992 à l'hôtel de ville de Montréal.

Ville de Montréal

LIBRAIRIE

DE L'HISTOIRE DE L'ART... À L'ART CULINAIRE

Vaste choix de livres d'art et de catalogues d'exposition en français et en anglais

Librairie du Musée
1368, rue Sherbrooke ouest
Montréal (Québec) H3G 1J5
(514) 285-1600

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Heures d'ouverture : mardi, samedi et dimanche de 11 à 18 h
mercredi, jeudi et vendredi de 11 à 21 h

le plaisir des **Livres**

Où s'en va l'essai québécois ?

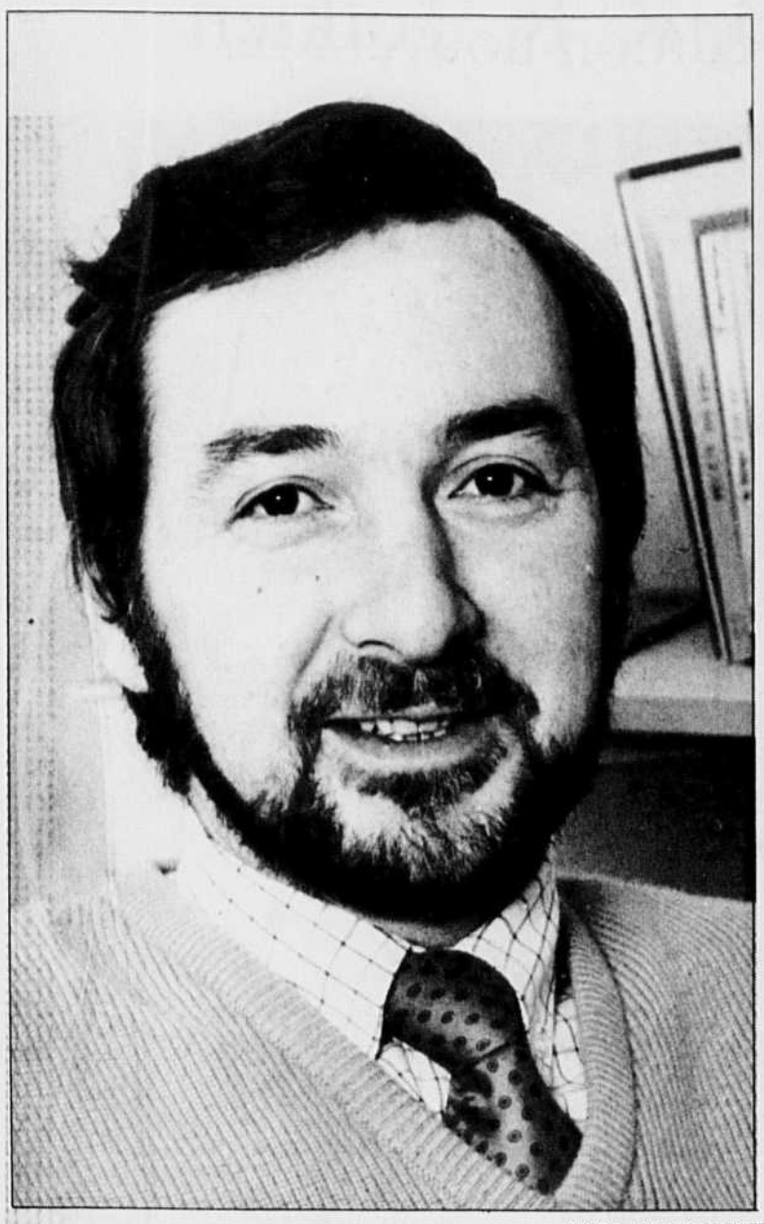


PHOTO JACQUES GRENIER

François Ricard

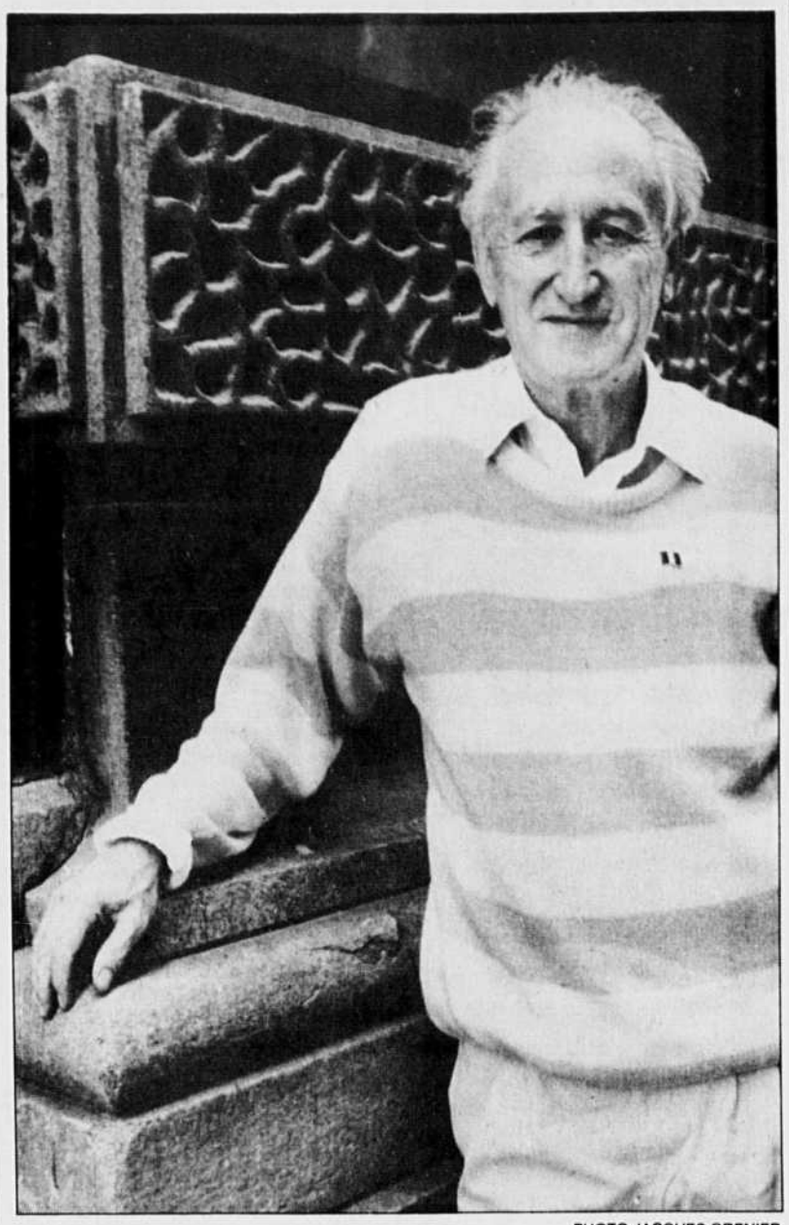


PHOTO JACQUES GRENIER

Pierre Vadeboncoeur

Stéphane Baillargeon

LE ROMANCIER écrit des romans, le poète des poèmes, l'auteur dramatique des pièces de théâtre. C'est clair, net et précis, malgré quelques cas d'exception, des pièces-poèmes de Gauvreau aux scénarios-romans de Bergman. Mais un essayiste, au fond, qu'est-ce que c'est ? Un auteur d'essais, d'accord, mais encore ? Que recouvre le mot essai ? Tout et rien. L'essai, c'est l'auberge espagnole de la littérature, le vaste fourre-tout des lettres, le genre polymorphe par excellence, « la moins informée de toutes les formes », comme le définit l'essayiste Jean Marcel.

La classification en librairie et les listes de best-sellers le montrent bien. On y mélange tout, guides, thèses, dictionnaires, essais véritables. Cette façon de classifier vient des États-Unis où l'on distingue seulement la fiction de la non-fiction.

« De cette façon, on vide cette catégorie de sens », commente François Ricard, qui a pour ainsi dire consacré toute sa vie à ce genre incompris. Ricard a travaillé dans une revue d'essais (Liberté), dirige une collection d'essais («Papiers collés», chez Boréal), donne des cours sur les essais à l'Université McGill, et en a lui-même écrit plusieurs dont le tout récent *La génération Lyrique* (Boréal).

Il explique sa conception du genre au début de ce livre. Pour lui, l'essai est une sorte de littérature du je qui doute. « Essai, c'est-à-dire hypothèse, interprétation possible et donc toujours provisoire de ce qui s'offre à l'expérience, écrit-il (...) Mais surtout, hypothèse partiale, intéressée, interprétation toute traversée de subjectivité et de passion. »

Ricard y trace le portrait de sa génération. Un tableau noir. « C'est un livre assez dur. On ne s'est pas contenté de changer le monde, on l'a dévasté et on a plus grand chose à léguer en héritage.» Je et les autres, la subjectivité et l'intersubjectivité : l'essai met en relation critique l'auteur et son groupe d'appartenance, ici et maintenant.

« Mais il ne faut pas entendre l'idée de groupe au sens restreint de nation ou de société », précise cependant Laurent Mailhot de l'Université de Montréal. Il vient juste de publier *Ouvrir le livre* (Hexagone), un recueil d'essais dont toute une section porte précisément sur ce genre. Des essais sur les essais, en quelque sorte. « Pour moi, l'essai positionne l'auteur par rapport à un certain discours social : à partir des idéologies, de la littérature instituée même, l'essai prend ses distances, cherche sa propre pensée, sa propre voix. Au lieu de dire nous, l'essayiste parle en son nom, réclame sa liberté de parole contre tout ce qui la menace. Il travaille sur sa propre représentation, actuelle et située. »

Cela a toujours été. Depuis Montaigne, dieu tutélaire du genre, jusqu'au XXe siècle, où il s'épanouit, l'essai se présente le plus souvent comme confession littéraire libre et critique. Cette « esthétique de la colère » (Mailhot) est aussi la caractéristique première de l'essai québécois, apparu en force autour de 1960. Bien sûr, il y a eu des précédents, des pré- ou des para-essayistes : Edmond de Nevers et Arhur Buies, Lionel-Groulx, Saint-Denys Garneau et surtout Borduas « le premier exemple de liberté accomplie » (Vadeboncoeur).

N'empêche, la production foisonne autour de la Révolution tranquille, comme en témoigne la naissance de la revue *Liberté*, fondée par Jean-Guy Pilon en 1959. Suivent ensuite *Les insolences du frère Untel* (1960), *le Journal d'un inquisiteur* de Gilles Leclerc, *Convergences* (1961) de Jean Le Moyne, et bien d'autres « classiques » encore de la forte poussée 1960-1967.

« C'est pour ainsi dire l'âge d'or du genre, résume Mailhot. La société change, le discours aussi. » Le point commun : des textes incisifs, décapants, qui questionnent le Québec, sa langue, son histoire, sa culture, sa relation aux autres. Des textes qui revendiquent une saine révolte, des textes contre la peur, pour la liberté.

Le cas type : Pierre Vadeboncoeur. Son parcours d'écriture et de réflexions l'a mené de la défense du mouvement ouvrier (*La ligne du risque*, 1963) aux réflexions philosophiques sur l'art (*Les deux Royaumes*, 1978), toujours au plus profond des dispositions et des intentions littéraires. Avec lui, depuis lui, la littérature est placée au centre même de l'essai, qui ne se conçoit plus sans elle.

Mais la littérature peut très bien vivre sans essais, du moins avec peu d'essais de qualité, comme l'ont montré les années 1970. L'époque du nous, des écritures collectives, des dogmatismes en tous genres, des pamphlets sur la situation nationale aux revendications tonitruantes des féministes radicales et des groupuscules marxistes. « Le mode d'expression de la génération lyrique, c'est le manifeste, le texte de groupe », dit Ricard, qui cite *Parti pris*, *La Barre du Jour*, *Mainmise* et les revues gauchistes comme *Stratégies*.

Dans les années 1980, on a cherché à revamper un peu le genre. Fides a publié un recueil d'études (*L'essai et la prose d'idées au Québec*), Hurtubise HMH (*Essais québécois 1837-1983*) et Stanké (*Cité Libre*) des anthologies. L'Hexagone a lancé ses « essais littéraires » et Boréal créé sa collection « Papiers collés », dirigée par Ricard, qui a déjà publié des textes mordants de Jacques Godbout, André Belleau et Jean Larose. Plus récemment de jeunes maisons se sont laissé tenter par le genre (PAJE Éditeur, Liber...).

Ces efforts ont enrichi le lot des institutions créées depuis 1960, le réseau des revues, des professeurs et des chercheurs attitrés dans les universités, des prix importants. Ricard considère tout de même que l'essai est de plus en plus menacé par les sciences humaines et le journalisme, « par le discours très préoccupé de sa validité et l'écriture axée sur l'effet immédiat », précise-t-il en citant l'exemple de la rentrée littéraire d'automne. « On a publié une multitude de textes suscités par la conjoncture politique. Ils risquent d'être vite oubliés alors que le véritable essai dure comme le véritable roman. »

Mailhot est moins pessimiste. « L'essai a repris son autonomie, sa liberté. » En plus, il souligne que depuis quelques années, les thèmes se transforment. « On ne met plus seulement en doute ses propres inquiétudes, on questionne la littérature elle-même ». Il cite quelques ouvrages récents, aux titres éloquents: *La littérature et le reste* , *La littérature contre elle-même*, *Littérature et circonstances*. Mailhot rappelle aussi que les essayistes ne posent plus simplement la question du Québec : « Ils interrogent le caractère problématique de l'identité québécoise mais aussi le territoire sans frontière de la culture. »

C'est le sujet par excellence des derniers textes de Vadeboncoeur et du tout récent et magnifique *Commencements* (Hexagone) de Fernand Ouellette, à la fois travail d'essayiste et méditations de poète, dérives d'écrivain à partir de quelques étapes phares de la peinture mondiale. « L'essayiste ou le poète se profile, selon la nature de ce que j'appréhende ou vois, avoue Ouellette. Je rêve peut-être d'une écriture totale. »

Avec tout celà, les frontières de l'essai n'en deviennent pas moins floues. Certains parlent d'une « marge devenue demeure », Mailhot, lui, d'un « jeu en étoile ». « L'essai tel que pratiqué et reçu au Québec ces dernières années, rétablit des liens, construit des ponts entre les idées, les fictions et les pratiques, écrit-il. Son type même de fonctionnement -- réflexion dans le langage, par l'écriture -- associe le travail au jeu, la nécessité à la liberté, l'écart à la norme, la marge au centre. »

Éditions du
NOROÎT
C.P. 156, Succ De Lorimier
Montréal Qc H2H 2N6

SALON DU LIVRE stand # 930

collection
RÉSONANCE

COÉDITIONS
Joël POURBAIX, Voyages d'un ermite et autres révoltes.
Noroît/Ubacs.....12$
Paul Chanel MALENFANT, Voix transitoires.
Noroît/L'Arbre à Paroles.....12 $
Denise DESAUTELS, Le saut de l'ange.
Noroît/L'arbre à Paroles .....15 $
Yves BOISVERT, La balance du vent.
Noroît/Le Dé Bleu .....12 $
Guy CLOUTIER, Rue de nuit. *Noroît/La Bartavelle* ....12 $

collection
INITIALE

PREMIÈRES OEUVRES
Christine RICHARD, Passagère .....8 $
Alain CUERRIER, Le rêveur d'ombres .....8 $
Marc GARIÉPY, L'extase fabuleuse .....8 $
Michel LÉTOURNEAU, Mémoires sous les pierres .....8 $
Larry TREMBLAY, Gare à l'aube..... 8 $

collection
LATITUDE

TRADUCTIONS
Jacob Isaac SÉGAL, Poèmes yiddish
(*Traduction de Pierre Anctil*).....15 $

autres
NOUVEAUTÉS

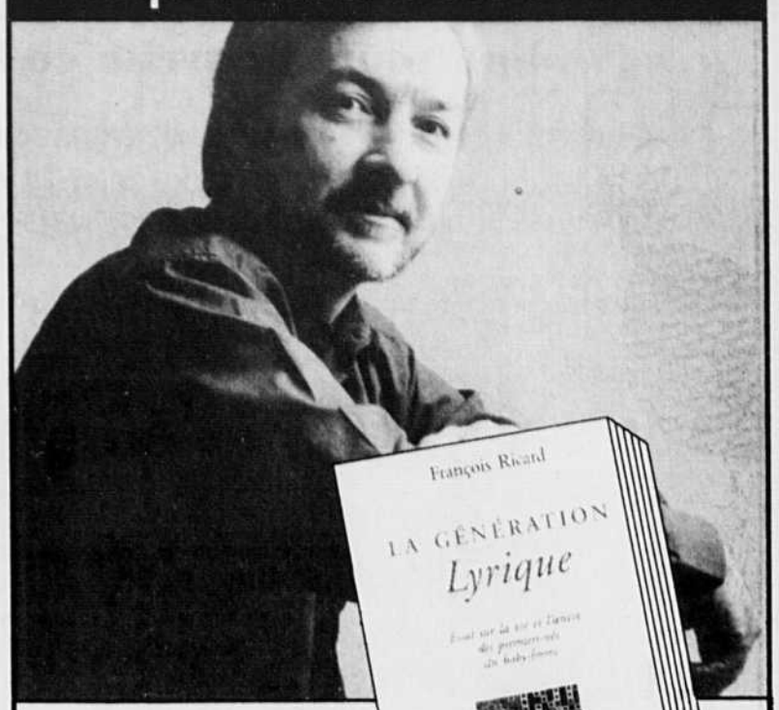
Jean-Yves THÉBERGE, L'un et l'autre.....12 $
Michel Côté, (livre d'artiste) À force de silence.... 250 $

LECTURE-SPECTACLE

ALTERNANCES
Samedi 14 novembre à 20 h
PLACE ALICE-PARIZEAU au Salon du Livre

Lancement collectif
lundi 9 novembre à 19 h
Bibliothèque Nationale du Québec
1700 rue Saint-Denis, Montréal

Le portrait d'une génération à qui rien n'a été refusé



François Ricard
La Génération lyrique
Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom
288 pages - 24,95$

«Un livre absolument fabuleux... je vous le recommande 140 000 fois... le chapitre sur la télé vaut à lui seul le déplacement intellectuel!» Daniel Pinard, V.S.D., Radio-Canada

Séance de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 17 à 18 heures

Boréal
au rendez-vous
des idées

Une grande journaliste, une femme passionnée



Biographie
Colette Beauchamp
Judith Jasmin
De feu et de flamme
432 pages - photos
24,95$

La Révolution tranquille a été portée par quelques êtres hors du commun qui ont servi de modèles à toute une société. Judith Jasmin comptait parmi ceux-là, et cette biographie la fait revivre avec une intensité extraordinaire.

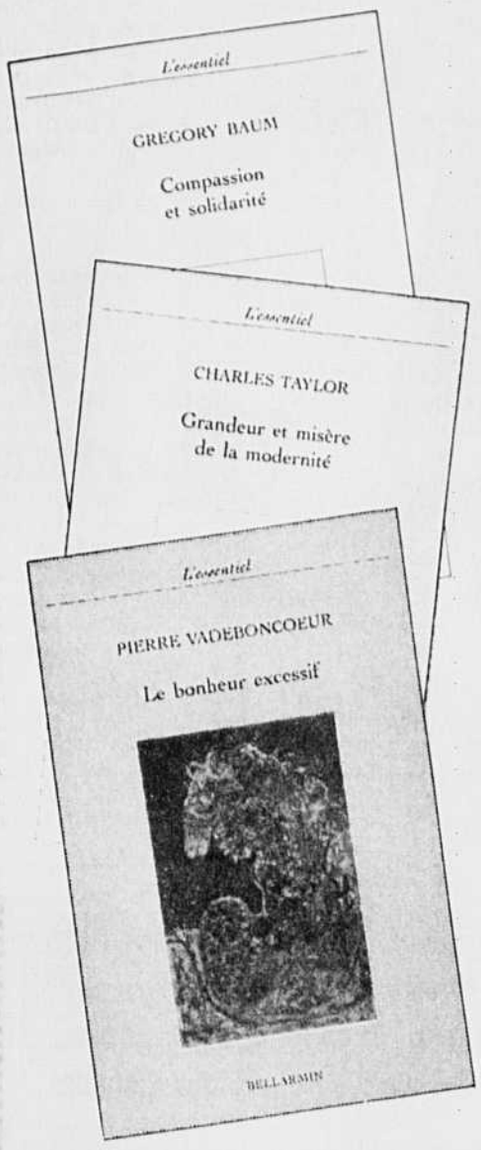
Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 14 à 15 heures, le samedi 14 novembre, de 18 à 19 heures et le dimanche 15 novembre, de 13 à 14 heures et de 16 à 17 heures

Boréal
au rendez-vous
des idées

NOUVEAUTÉS

Une toute nouvelle collection

Des auteurs dont l'œuvre a déjà marqué leur domaine de réflexion approfondissent un sujet librement choisi pour aller droit à L'ESSENTIEL.



Pierre Vadeboncoeur
LE BONHEUR EXCESSIF

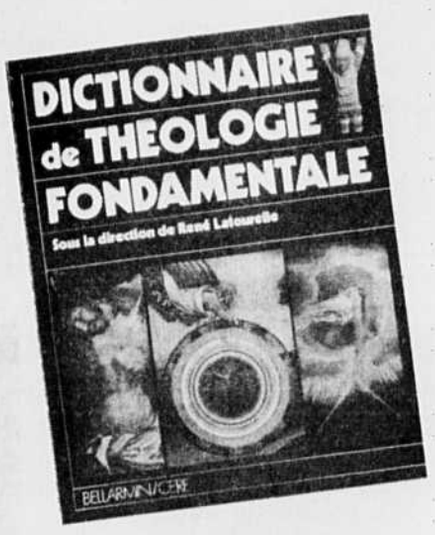
«L'amour est inouï: dès qu'il est question de lui... tout commence à vivre. Le lecteur, l'écrivain, l'auditeur y pressentent déjà de la félicité. Ce sujet annonce le début ou la continuation d'un matin absolu... Je ne connais pas d'autre sujet qui par lui-même se remplisse de bonheur.» Pierre Vadeboncoeur, penseur et écrivain, occupe une place unique dans notre littérature; cet ouvrage le confirme de façon fulgurante. *Vol. de 152 pages – 14,95$*

Gregory Baum
COMPASSION ET SOLIDARITÉ

C'est à une bouleversante conversion que l'Église est conviée en cette seconde moitié du 20e siècle. Et l'un des aspects les plus significatifs est sans doute l'appel à la justice sociale. C'est de l'histoire et du sens de ce mouvement dont traite Gregory Baum. *Vol. de 152 pages – 14,95$*

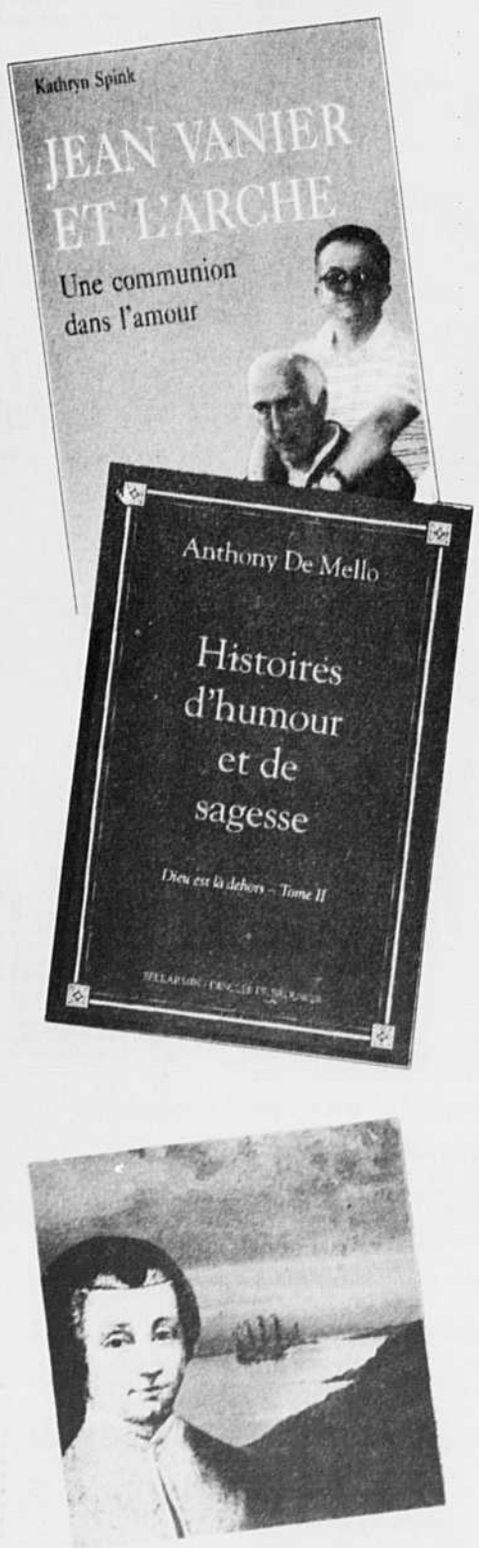
Charles Taylor
GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ

Au cœur des indéniables progrès de la société moderne, logent de grandes menaces qui entraîneraient pour nous tous une perte du sens même de notre vie, une éclipse des finalités essentielles face à la raison instrumentale et, en fin de compte, le déclin de la liberté. Voilà, selon Charles Taylor, philosophe et politicologue de réputation internationale, le profond malaise qui assaille l'homme moderne. *Vol. de 152 pages – 14,95$*



Sous la direction de René Latourelle
DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE FONDAMENTALE

Une œuvre capitale qui rassemble 222 articles préparés par une centaine de théologiens et de théologiennes provenant de 20 centres universitaires et représentant 15 pays différents. Dans une perspective d'ouverture aux autres communautés chrétiennes et aux différentes religions, le *dictionnaire* transforme l'apologétique traditionnelle en lieu de réflexion sur les origines et les fondements du christianisme, sur le sens ultime de l'existence et sur nombre de questions posées par la mentalité contemporaine. *Volume relié de XL + 1535 pages – 120,00$ (99,00$ jusqu'au 31 décembre 1992)*



Kathryn Spink
JEAN VANIER ET L'ARCHE
Une communion dans l'amour

Les communautés de l'Arche provoquent admiration et questionnement. Comment sont-elles nées et quelles sont les raisons d'être de ces communautés ouvertes aux handicapés? L'auteur nous invite à une rencontre en profondeur avec plusieurs Arches et surtout avec Jean Vanier, l'inspirateur de cette aventure extraordinaire. *Vol. de 372 pages – 29,95$*

Anthony De Mello
HISTOIRES D'HUMOUR ET DE SAGESSE

Pour faire suite au premier volume, *Dieu est là dehors*, l'auteur nous livre ici, venant des quatre coins du monde, des histoires qui font partie du patrimoine spirituel — et de l'humour populaire — de la race humaine. On les lit d'abord pour le plaisir et l'on y découvre, par la suite, une grande leçon de sagesse. *Vol. de 232 pages – 16,95$*

Françoise Deroy-Pineau
MADELEINE DE LA PELTRIE
Amazone du Nouveau Monde

Madeleine de La Peltrie a été une des premières Européennes à sillonner la vallée du Saint-Laurent, en canot d'écorce, à pied ou en raquettes. Sa vie aventurière l'a conduite d'Alençon en Normandie jusqu'en Nouvelle-France. En 1639, elle arrive à Québec avec Marie de l'Incarnation et deux autres ursulines pour ouvrir une école destinée aux petites Indiennes. Lors de la fondation de Montréal, en 1642, elle soutiendra Jeanne Mance dans son projet d'Hôtel-Dieu. Cette femme exceptionnelle a inspiré à Francoise Deroy-Pineau, journaliste et sociologue, un ouvrage vibrant qui nous fait découvrir un chapitre méconnu de l'histoire des femmes à l'époque de la Nouvelle-France. *Vol. de 272 pages, illustré – 24,95$*

Éditions BELLARMIN

le plaisir des **Livres**

« Je suis un hobbit », disait J. R. R. Tolkien

Norbert Spehner

« DANS UN TROU vivait un hobbit » ... Vous en souvenez-vous ? Il y a un peu plus de 20 ans, cette petite phrase magique me faisait pénétrer avec ravissement dans l'univers poétique et fabuleux de la Terre du Milieu, vaste territoire magique inventé par un professeur de philologie anglais qui l'a peuplé de nains, d'elfes, de dragons, d'orcs et de hobbits, pour la plus grande joie de millions de lecteurs jeunes et adultes !

À l'occasion du centenaire de la naissance de Tolkien — John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973), pour l'état civil — les éditions Christian Bourgois viennent de rééditer la trilogie du *Seigneur des Anneaux* dans une édition de luxe qui fera certes rêver les fans de Tolkien mais aussi les amateurs de beaux livres... L'objet est magnifique : un fort volume cartonné de 1278 pages, avec une jaquette en couleur illustrée par Alan Lee, et qui contient l'intégrale du cycle : *La Communauté de l'Anneau, Les Deux Tours, Le Retour du Roi*, avec les appendices et les index. Le livre est superbement illustré : il y a, bien entendu les inévitables cartes géographiques de la Terre du Milieu, qui permettent au lecteur de situer dans cet univers complexe, mais il y a aussi et surtout, une cinquantaine d'illustrations en couleurs, pleine page sur papier glacé, d'Alan Lee qui a su admirablement rendre l'ambiance magique de ces territoires et de ces personnages fantastiques. Un régal pour les yeux et l'intelligence ! Et quelle bonne idée de cadeau de Noël !

Qui était Tolkien ? La réédition en format de poche de sa biographie « autorisée », par Humphrey Carpenter, nous permet de percer un peu le mystère de ce professeur de langues et de littérature d'Oxford qui avait l'habitude de dire avec un sourire malicieux « Je suis un hobbit »...

Tolkien n'aimait guère l'idée d'une biographie parce que, prétendait-il, « retracer la vie d'un écrivain est une manière fausse et entièrement vaine d'approcher son oeuvre ». Mais le succès grandissant de sa trilogie et son immense popularité sur les campus anglo-saxons rendaient plus que probable la parution d'une biographie (non autorisée, celle-là)... après sa mort. C'est pourquoi il accepta le projet de Carpenter et mit à sa disposition les documents pertinents. Néanmoins, par respect pour Tolkien, et pour calmer ses craintes, Carpenter a évité toute évaluation critique de l'oeuvre.

C'est d'abord une rencontre avec l'homme : enfant, Tolkien inventait des langues et des alphabets, adolescent, il est attiré par les civilisations nordiques, adulte, il devient professeur de philologie, invente des histoires qu'il raconte à ses enfants (d'où l'idée d'écrire *Bilbo le hobbit*...) devient rapidement un écrivain célèbre, un créateur d'univers magiques qui vont charmer des milliers de lecteurs... Puis le biographe nous propose un historique de l'oeuvre : sa conception, sa genèse, les hésitations et les nombreuses corrections, les relations (pas toujours harmonieuses) avec les éditeurs. Et alors, surprise, l'immense succès populaire qui le prend totalement au dépourvu (ainsi que ses éditeurs...)

C'est en 1936 que paraît le livre fondateur de la saga, *Bilbo le hobbit* (Titre original : *The hobbit : or,*

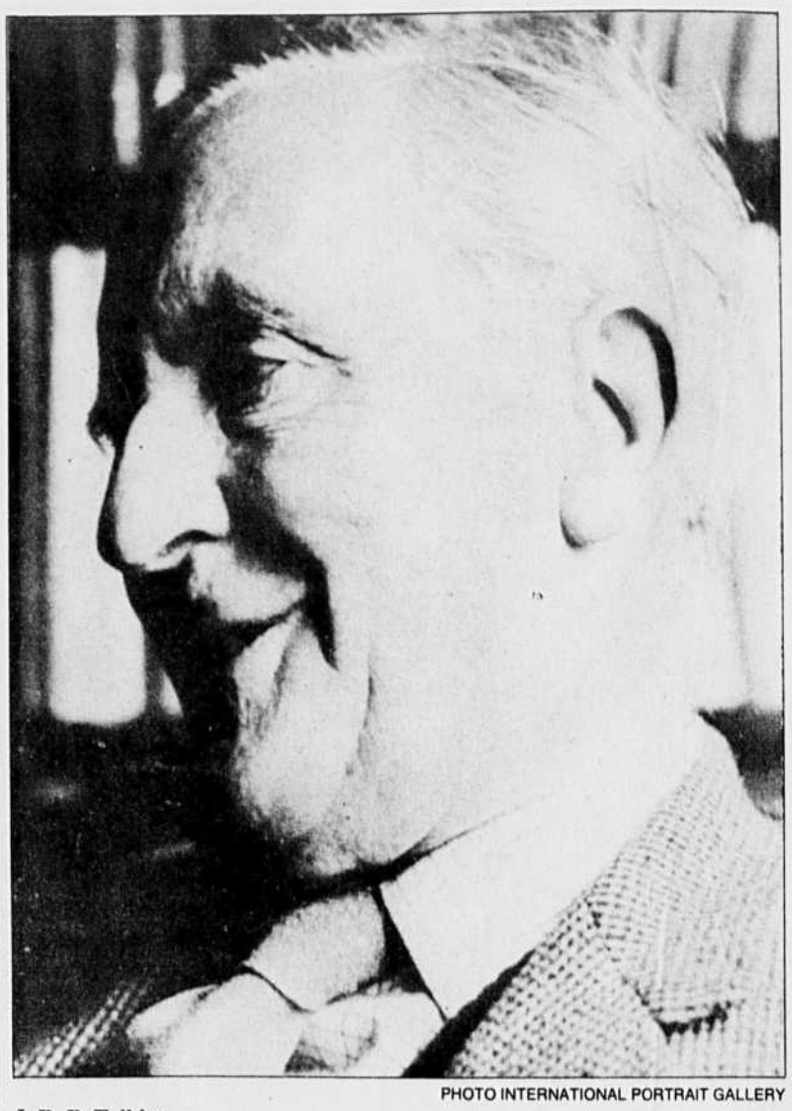


PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

J. R. R. Tolkien



There and Back Again, un conte pour enfants (lu par les adultes...) qui raconte les aventures héroïques d'un groupe de nains partis à la recherche du trésor de leurs ancêtres, volé et gardé par Smaug le dragon. Bilbo Baggins, un hobbit (petit être à mi-chemin entre l'homme et le lutin) et Gandalf, le magicien se joignent à leur quête. En cours de route, Bilbo obtiendra un anneau magique ayant le pouvoir de rendre invisible. Cet anneau magique donnera naissance à toute la trilogie.

Réduire *Bilbo le hobbit* à une suite d'aventures fabuleuses serait trahir la valeur de cette oeuvre. Le propos de Tolkien est ailleurs... L'intérêt du récit réside beaucoup dans la description du cheminement personnel de Bilbo (choisi par Gandalf qui voit en lui un être exceptionnel), dans son évolution et sa quête spirituelle, chaque épreuve lui révélant d'autres aspects de sa personnalité. *Bilbo le hobbit* s'inscrit dans la double tradition romanesque du *bildungsroman* et de la quête.

Il devait encore s'écouler plus de 15 ans avant que ne soit écrite et publiée la triologie du *Seigneur des Anneaux*, dont le premier tome parut pour la première fois en 1954, suivi des deux autres en 1955. Et le succès n'eut rien d'immédiat. Il fallut deux éditions de poche américaine (dont une pirate), en 1965, pour que naisse enfin ce qu'aujourd'hui encore on nomme « culte de Tolkien ». Sur les campus universitaires américains, ce fut le délire ! Si bien que l'Angleterre finit elle aussi par (re)découvrir Tolkien. Les Français durent patienter jusqu'en 1972 pour connaître enfin le chef d'oeuvre de Tolkien quand Christian Bourgois prit le risque de publier la merveilleuse trilogie...

Il serait vain de vouloir résumer ici *Le Seigneur des Anneaux*. L'oeuvre compte plus de pages que *Guerre et paix*... Rappelons que Bilbo a confié l'anneau magique à Frodon qui, dans une quête inversée, doit ramener l'anneau dans le volcan où il a été façonné, afin qu'on le détruise. Commence alors une longue et terrible expédition à travers les nombreux royaumes pittoresques de la Terre du Milieu, une quête à travers mille et un dangers (mais aussi entre deux chansons et quelques beuveries, les hobbits étant de bons vivants...) car sur leur route se dressent les forces du Mal, cavaliers noirs, trolls et autres orcs, au service de Sauron qui veut asservir l'ensemble des territoires et instaurer le règne du Mal.

Le génie de Tolkien fut d'avoir su façonner tout un univers, d'en avoir dressé la cartographie avec un soin maniaque, en le peuplant de noms chantants, avec des fleuves, des montagnes et des forêts profondes et d'y avoir lâché une multitude de personnages curieux, astucieux et héroïques que l'on ne peut s'empêcher de suivre et d'aimer. À (re)lire et à (re-)découvrir d'urgence...

Publié en 1977, *Le Simlarillon* est une sorte de préface générale pour tout le cycle et complète la saga de l'anneau.

Vingt ans après sa mort, Tolkien demeure l'objet d'un véritable culte. On ne compte plus les thèses, les articles, les ouvrages savants ou de vulgarisation consacrés à son oeuvre. Des revues ont été fondées, ainsi que des clubs où les membres participent à des jeux de rôles. Ses imitateurs sont légion. Le genre où il a excellé, la *fantasy* (le merveilleux... pour adultes) a connu un essor important dans les pays anglo-saxons. Un graffiti sur les murs d'une université américaine en dit plus qu'une thèse sur l'intoxication des milliers de ses fans : *Tolkien is hobbit-forming* (*habit-forming* = accoutumance) !

Le Seigneur des Anneaux — J. R. R. Tolkien, Christian Bourgois Éditeur, 1992, 1278 pages.

Bilbo le hobbit — J. R. R. Tolkien, Christian Bourgois Éditeur, 1992, 312 pages.

J. R. R. Tolkien — (Une biographie), Humphrey Carpenter, Presses Pocket (no 4614), 313 pages

L·R

Cuisine Française
Table d'Hôte à partir de 8.95$
Midi et soir du lundi au vendredi

LE ROYER
RESTAURANT

2, rue Le Royer, Vieux-Montréal - 876-1386
Fermé le dimanche et lundi soir

SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS

Revue internationale de réflexion et de recherche en sociologie. Des collaborateurs-trices québécois et étrangers décrivent et analysent diverses caractéristiques du Québec et d'autres sociétés contemporaines.

NUMÉROS RÉCENTS
- ☐ *Entre le corps et le soi*
- ☐ *La sociologie du travail*
- ☐ *Savoirs institués, savoirs informels*
- ☐ *Catholicisme et société contemporaine*
- ☐ *Théorie de la transition*
- ☐ *La culture comme capital*

À PARAÎTRE
- ☐ *Racisme, ethnicité, nation*
- ☐ *La gestion du social*
- ☐ *La construction des données*
- ☐ *Les francophonies nord-américaines*
- ☐ *Le Québec en changement*

Vente au numéro:
Chez votre libraire
ou Diffusion PROLOGUE
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) J7E 4H4
Tél. (514) 434-0306, 1-800-363-2864

Abonnements:
Presses de l'Université de Montréal
a/s PERIODICA
C.P. 444
Outremont (Québec) H2V 4R6
Tél. (514) 274-5468, 1-800-361-1431

le plaisir des Livres

LUC LANG / Comme les silhouettes de Giacometti



PHOTO JACQUES GRENIER

Luc Lang

Véronique Robert

— « ÊTES-VOUS apparenté à . . . ? » — « Non ». L'écrivain français Luc Lang, 36 ans, un look à la Roch Voisine, se fait demander trois fois par jour s'il partage les chromosomes du ministre français de la Culture. Rien à voir, son père est alsacien, voilà tout.

Le « non » n'avait rien de brutal. Ce romancier parisien est un être affable, tout aussi éloquent en personne que dans les deux romans qui ont fait saliver la critique : *Voyage sur la ligne d'horizon* (Gallimard, 1988) et *Liverpool marée haute* (1991).

Sur le chemin du retour vers Paris, après avoir participé à un Festival du livre à Vancouver, il a décidé de faire escale à Montréal. C'était sa première expérience de l'Amérique, alors pourquoi pas ? Il avait choisi sa journée : il est arrivé la veille du référendum ! Féru de politique — il a fait 200 km en voiture pour voter oui à Maastricht — il était tout heureux de la coïncidence. Pendant que s'effondrait l'entente de Charlottetown, nous prenions le café dans le lobby de l'Hôtel du Parc, au pied de la montagne dont la présence au centre de Montréal le ravit autant que les sommets enneigés surplombant Vancouver.

Luc Lang se démarque des auteurs français contemporains. « Avec *Liverpool marée haute*, j'ai voulu écrire un roman « engagé ». On n'ose plus dire ça en France, le genre est trop marqué par Sartre et fait trop années 50. Ce qui me chagrine, c'est que la gauche française n'a même pas vu que c'était un roman politique sur les relations nord-sud, alors que l'extrême-droite ne s'y est pas trompée, qui m'a accusé d'avoir fait une oeuvre tiers-mondiste ».

L'intrigue du roman se lit à plusieurs niveaux. Niveaux un et deux : dans ce polar culturel de haute volée, dont le noyau n'est rien de moins que les conséquences des emprunts artistiques de l'Occident à l'Afrique — il fallait le faire ! — quête et enquête se confondent : en surface il s'agit de retrouver des oeuvres d'art volées sur les docks de Liverpool, mais, en filigrane, l'anti-héros paumé cherche son identité à travers celle d'un défunt. « Vous fouillez les poubelles des autres comme si vous y aviez perdu quelque chose », lui dit un des protagonistes.

Le niveau trois est celui de la politique. Fasciné par la négritude, Luc Lang ne pouvait parler d'art africain sans évoquer ce que représente l'Afrique pour l'Occident dans la réalité quotidienne : l'existence précaire des immigrés dans les grandes villes. Ces immigrés noirs, qui constituent la majorité des dockers de Liverpool s'était bâtie sur le commerce des esclaves, raconte Luc Lang. Cela a rendu la participation de la communauté noire de la ville encore plus nécessaire ».

Ces immigrés travaillent dans des docks aujourd'hui abandonnés à 60 %, sur fond de ville sinistrée ayant perdu 30 % de sa population depuis 15 ans. « Je me trouvais à Londres en 1986. On venait d'agrandir la Tate Gallery pour loger la collection Turner, et on exposait les plans d'une nouvelle Tate Gallery dans les docks de Liverpool — on l'a construite effectivement. L'idée était de sauver ces beaux bâtiments de briques, mais on n'a pas pensé que cela signifierait la mort du port ». Dénonciation de l'exploitation, de la crise économique et sociale, tout y est.

La crise des valeurs aussi. « Vous avez une manière obscène de vitrifier la planète à coup de musées . . . », menace un personnage de *Liverpool*, avant d'accuser . . . « cette passion pour la beauté, diffuse dans l'air qu'on respire et le design du balai à chiottes », et de conclure : « Ce ne sont plus des bataillons de soldats que vous formez pour coloniser la planète, ce sont des régiments de touristes, vous faites du monde un décor . . . » On a beau vouloir racheter l'histoire en reconnaissant les dettes culturelles de l'Ouest envers l'Afrique, la colonisation de l'art peut se payer aussi cher que celle des hommes et des territoires.

Lang détonne aussi par son attirance envers la culture anglo-saxonne. « Pour moi qui suis latin, donc du côté de l'expression, l'Angleterre est un pays mystérieux car les Anglais n'expriment rien : ni douleur, ni bonheur, ce sont des corps lisses. Alors quand ils expriment quelque chose, on est déjà dans la tragédie. Même le *nonsense*, la forme d'humour typiquement anglaise, est déjà de la tragédie. En plus, l'Angleterre a dominé le monde au 19e siècle : un livre sur le colonialisme ne pouvait éviter l'Angleterre ». *Voyage sur la ligne d'horizon*, dédié à Billie Holliday, raconte l'histoire d'un autre paumé, un arracheur de betteraves qui rêve de jouer du blues.

La phrase de Lang est luxuriante, animée du plaisir gourmand des mots et d'un art des descriptions remarquable. Certains l'ont même accusé de faire « trop beau », en rappelant qu'il est Professeur d'esthétique et d'histoire de l'art. « J'aurais dû dire que j'étais chauffeur ! », blaguet-il.

On lui a parfois reproché aussi des narrateurs « faibles », qui se cherchent et se trouvent à travers autrui. « C'est nécessaire : un narrateur trop « fort » étouffe les autres personnages. Kundera l'a bien exprimé : « Si l'écrivain est plus intelligent que ses personnages, il ferait mieux de changer de métier ! » »

Outre ces anti-héros « transparents », comme il dit, et les éléments de culture anglo-saxonne, les deux ouvrages de Luc Lang partagent la musique comme agent catalyseur et la permanence d'un axe nord-sud.

Cet axe se retrouvera dans son troisième roman. Lang y reprendra les personnages du *Voyage*, mais en faisant des personnages secondaires les principaux protagonistes. Comme toujours, il les choisira « à la limite de l'inhumanité, là où l'homme est le plus grand et le plus fragile à la fois. Comme ces silhouettes de Giacometti qui acquièrent tout leur humanité lorsqu'elles sont au bord de la disparition . . . »

Promotion exceptionnelle
sur présentation de ce chèque rabais
30% de réduction
à l'achat d'un livre de votre choix à la librairie Le Parchemin
le Parchemin inc
Pour un vaste choix de livres à bien meilleur prix

Librairie le Parchemin inc
À l'intérieur même de la station du métro Berri-Uqam
505 Ste-Catherine Est
Tél.: (514) 845-5243

Chèque rabais
Dès maintenant

Le Parchemin vous offre **Une réduction de 30 %** du prix de détail suggéré
sur l'achat de votre prochain livre en magasin
(sauf ceux marqués d'un X, ou prix net)
Rabais valide sur présentation de ce chèque, un chèque par livre
Offre valable jusqu'au samedi 28 novembre 1992
le Parchemin inc

NUIT BLANCHE ÉDITEUR PRÉSENTE DEUX NOUVEAUX TITRES

Écrire pour le cinéma. Le scénario et l'industrie du cinéma québécois
par Esther Pelletier.

Un essai qui porte sur le processus de développement, de construction et d'analyse du scénario.

242 p. 21,95$

Les produits culturels de grande consommation. Le marché francophone
Sous la direction de Denis Saint-Jacques et de Roger de la Garde

Un livre d'actualité regroupant des textes qui scrutent les nombreuses facettes des industries culturelles du Québec.

254 p. 25,00$

EN RAPPEL

par Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord

Bibliographie analytique de la science-fiction et du fantastique québécois (1960-1985)

579 p. 40,00$ [Distribution : DIMEDIA]

L'IMMIGRATION pour quoi faire?

Denise HELLY

Denise Helly recompose, à partir d'entretiens avec des députés, ministres, journalistes et universitaires québécois, les représentations de l'immigration présentes actuellement au Québec.



Elle précise les modes d'intervention de l'État, les conceptions de la nation et les définitions du pluralisme culturel que prônent ces personnes. De ces représentations contrastées de l'immigration filtrent des visions divergentes de l'avenir du Québec francophone.

229 pages • 24 $

DEMANDEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI
à votre libraire ou chez l'éditeur
INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand,
Québec (Québec) G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695 • Fax: (418) 646-3317

ÉDITIONS DANGLES

ZEN-MANAGEMENT
Dennis Rose
Réflexions et exercices concrets pour amener le lecteur à intégrer dans sa quotidienneté, de travail et de vie, les données d'une véritable efficacité.
127 pages 23,95 $



ÉDITIONS DU ROSEAU

LES PENSÉES DU COEUR
Louise L. Hay
Ces réflexions nous incitent à délaisser nos vieux rôles de victimes pour passer du côté du pouvoir, de la responsabilité et de la pleine maîtrise de notre vie.
256 pages 19,95 $



ÉDITIONS VIVEZ SOLEIL



L'AMOUR SANS CONDITION
Louise L. Hay
Il n'est pas de douleur ni de peur qui ne trouve sa guérison pour celui qui accepte de regarder au-delà du problème, sachant qu'il existe une solution.
216 pages 28,75 $



AUJOURD'HUI LE PARADIS
Viviane Luc
Cet ouvrage constitue un tour d'horizon complet des multiples possibilités de réconciliation de l'Homme avec la Nature et la Vie.
326 pages 22,95 $

ÉDITIONS ARISTA

WÉSAK. L'HEURE DE LA RÉCONCILIATION
Anne et Daniel Meurois-Givaudan
Un témoignage parfaitement actuel, doublé d'un outil, afin de dire non à l'asphysie mentale et pour faire de chaque jour un tremplin vers Soi.
170 pages 24,95 $



LA LIBERTÉ INTÉRIEURE
Suzanne Harvey
L'auteure nous invite à découvrir, par l'auto-enseignement, notre propre Maître intérieur qui nous guidera vers l'accomplissement de notre liberté.
204 pages 19,95 $



ÉDITIONS C.R.I.



LE TRIPLIUM
Hélène Lavoie-Sati
Un jeu de contact intérieur pour partir en expédition à la recherche de la vérité propre à chacun.
Boîtier-jeu 29,95 $



LES ARCANES DU DESTIN
Jean-Louis Victor
Cet ouvrage traite essentiellement du devenir de l'Homme et nous entraîne dans un grand voyage intérieur. Le lecteur est amené à mieux comprendre le sens de sa destinée.
200 pages 11,95 $

LE PETIT LIVRE DE LA VIE
H. Jackson Brown, Jr.
511 suggestions, observations et conseils, d'un père à son fils, sur la meilleure façon de vivre une vie heureuse et productive.
160 pages 7,95 $



DIFFUSION RAFFIN
7870, rue Fleuricourt
St-Léonard, Qc H1R 2L3
TÉL.: (514) 325-5553
TÉLÉC.: (514) 325-7329
EXTÉR.: 1-800-361-4293
STANDS S1 à S6

SUR TOUT
DOS ▼ WINDOWS ▼ MAC

DOS 3.0 À 4.01, 5 ET 6 **WINDOWS 3.0 ET 3.1** **SYSTÈMES 6 ET 7**

AVEC TOUT

Traitements de texte DOS: WordPerfect 4.2, 5.0 et 5.1 • Microsoft Word 4 et 5 • Microsoft Works 1 et 2 • L'Écrivain public 1 et 2 • Le Secrétaire personnel ▼ **Traitements de texte WINDOWS:** Microsoft Word 1 et 2 • Microsoft Works 2.0 • WordPerfect 5.1 • Ami Pro 1, 2 et 3 • Write 3.0 et 3.1 ▼ **Traitements de texte MACINTOSH:** MacWrite II • Microsoft Word 4 et 5 • WordPerfect 2.0 • Microsoft Works 2.0 ▼ **et les traitements de texte ASCII et ANSI.**

HUGO PLUS

le dictionnaire et la grammaire

Ça marche!



PARTOUT

Alma: Radio Shack, Galeries Lac-St-Jean ▼ **Anjou:** Club Price, 7373, Bombardier • Compucentre, Galeries d'Anjou • Radio Shack, Galeries d'Anjou ▼ **Aylmer:** Radio Shack, 210, Aylmer ▼ **Beauport:** Radio Shack, Carrefour Clémenceau ▼ **Belœil:** Radio Shack, Centre commercial Montenach ▼ **Boucherville:** Librairie Boulevard, 1616, Eiffel • Radio Shack, 520, Fort St-Louis • Vision Informatique, 680, de Montbrun ▼ **Bromont:** Micro-Solutions, 111, Bromont ▼ **Brossard:** Aventure Électronique, 8100, Taschereau • Compucentre, Mail Champlain • Futur Info, 6185, Taschereau • Radio Shack, Mail Champlain • Radio Shack, 7350, Taschereau ▼ **Charlesbourg:** Radio Shack, 4276, 1re Avenue • Radio Shack, 8500, Henri-Bourassa ▼ **Chibougamau:** Radio Shack, 466, 3e Rue ▼ **Chicoutimi:** Compucentre, Place du Royaume • Computerland , 27, Racine E. • Les Bouquinistes M & M, 392, Racine E. • Radio Shack, Place du Royaume ▼ **Chomedey:** Aventure Électronique, 3956, Autoroute 440 • Informatique Dumoulin, 1533, Autoroute Laval ▼ **Côte-St-Luc:** Radio Shack, Mail Cavendish ▼ **Delson:** Radio Shack, 1000, Georges-Gagné ▼ **Dollard-des-Ormeaux:** Radio Shack, 3281, des Sources ▼ **Donnacona:** Librairie Donnacona, 325, de L'Église ▼ **Dorval:** Radio Shack, Centre commercial Dorval ▼ **Drummondville:** Micro Age, 412, Hériot • Radio Shack, 755, René-Lévesque ▼ **Gatineau:** Radio Shack, 381, Maloney E. • Radio Shack, 1100, Maloney O. ▼ **Granby:** Libraire des Galeries, Galeries de Granby • Micro Age, 19, St-Charles S. • Radio Shack, Galeries de Granby ▼ **Grand'Mère:** Radio Shack, 390, 6e Avenue ▼ **Greenfield Park:** Club Biz, 457, Taschereau • Compucentre PBC, 827, Taschereau ▼ **Hull:** Computerland, 114, Promenade du Portage • Radio Shack, 200, Principale • Radio Shack, 425, St-Joseph ▼ **Joliette:** Aventure Électronique, Galeries Joliette • Dator, 485, de Lanaudière • Micro Age, 488, Beaudry N. • Radio Shack, Galeries Joliette ▼ **Jonquière:** Micro Age, 3875, Harvey • Radio Shack, 3880, Harvey ▼ **Kirkland:** 99 Micro Produits, 3559, St-Charles ▼ **La Baie:** Radio Shack, 1500, Bagot ▼ **Lachine:** Bureautech Loumel, 1385, Notre-Dame • Radio Shack, 2920, Remembrance ▼ **Lachute:** Radio Shack, 505, Béthanie ▼ **La Malbaie:** Équipement G.M.M., 505, St-Étienne ▼ **Laprairie:** Radio Shack, 1420, Ste-Élisabeth ▼ **Lasalle:** Central Microsystems, 0303, Clément • Micro Style, Carrefour Angrignon • Radio Shack, 395, Dollard • Radio Shack, Carrefour Angrignon ▼ **Laval:** Club Price, 2999, Autoroute 440 • Fournitures de bureau Denis, 2990, le Corbusier • Laval Micro-ordinateur, 433, St–Martin O. • Micro Age, 329, St-Martin O. • Radio Shack, 931, Curé-Labelle • Radio Shack, 1600, le Corbusier • Radio Shack, 1802, des Laurentides • Radio Shack, 2935, de la Concorde • Radio Shack, Carrefour Laval • W.H. Smith, Carrefour Laval ▼ **Lévis:** Microbec Lévis, 95, Kennedy • Radio Shack, 98, Kennedy • Radio Shack, 300, Côte du Passage ▼ **Longueuil:** Coop du cégep Édouard-Montpetit, 945, de Chambly • Futur Info, 2030, de Chambly • Gestion d'Achat RAM, 2000, de la Métropole • Informatique Dumoulin, 2203, de Chambly • Les Entreprises 3 Soft, 715, Delage • Micro Boutique, 93, St-Charles O. • Papeterie St-Pierre-Apôtre, 1085, de Chambly • Radio Shack, Place Longueuil • Radio Shack, 1401, de Chambly • Radio Shack, 2877, de Chambly ▼ **Magog:** Radio Shack, 1700, Sherbrooke ▼ **Montmagny:** Micro Age, 67, St-Jean-Baptiste ▼ **Montréal:** Aventure Électronique, Place Montréal Trust • Aventure Électronique, 6900 Décarie • Aventure Électronique, Place Alexis-Nihon • Aventure Électronique, Place Henri-Bourassa • C.I. Micro Systèmes, 1219, Square Phillips • Camelot Info, 1191, Square Phillips • Camelot Info, Place Ville-Marie • Centre d'ordinateurs Grand Prix, 6536 A St–Hubert • Club Biz, 4625, Jean-Talon E. • Club Price, 300, Bridge • Compucentre PBC, 1000, St-Antoine O. • Compucentre, 174, Versailles • Compucentre, 1500, Atwater • Compucentre, 6000, Henri-Bourassa • Computerland, 800, René-Lévesque • Coop 5620, 5620, Darlington • Coop du cégep Rosemont, 6400, 16e Avenue • Coop E.T.S., 4750, Henri-Julien • Coop HEC, 5255, Decelles • Coop Université Concordia, 2070, Mackay • Coop Université McGill, 2029, Metcalfe • Coop UQAM, 280, Ste-Catherine E. • Coopoly, 2700, Édouard-Montpetit • Dataworld, 247, Dunbar • Info Carrefour, 8642, St-Denis • Infomontréal, 2400, Ste-Catherine E. • Informatique Dumoulin, 8251, St-Hubert • Le Parchemin, 505, Ste-Catherine E. • Librairie Champigny, 4380, St-Denis • Librairie de l'Université McGill, 3420, McTavish • Librairie de l'Université de Montréal, 2700, Édouard-Montpetit • Librairie Demarc, 1691, Fleury E. • Librairie Ducharme, 7275, Sherbrooke E. • Librairie Flammarion, 1500, McGill College • Librairie Raffin, 6722, St-Hubert • Librairie Renaud-Bray, 5219, Côte-des-Neiges • Logiciel International, 5773, St-Hubert • Maison du logiciel Xian, 10802, Lajeunesse • Micro Context, 4847, du Parc • Micro Occasion, 635, Henri-Bourassa E. • Micro Perfection, 6291, Sherbrooke E. • Micro Boutique, 6615, du Parc • Nobell Technologies, Place Ville-Marie • Radio Shack, 916, Ste-Catherine E. • Radio Shack, 1051, Mont-Royal E. • Radio Shack, 1500, Atwater • Radio Shack, 1771, Fleury E. • Radio Shack, 2001, Université • Radio Shack, 3140, Masson • Radio Shack, 3145, de Granby • Radio Shack, 3452, Ontario E. • Radio Shack, 5377, Sherbrooke O. • Radio Shack, 6300, St-Hubert • Radio Shack, 6700, Côte-des-Neiges • Radio Shack, 7275, Sherbrooke E. • Radio Shack, 8575, du Parc • Radio Shack, 10561, Pie-IX • Radio Shack, 11267, Lacordaire • Services Info Paris, 5160, Décarie • Société Québit, 1584, Fleury E. • Syspro Proven System, 5160, Décarie • W.H. Smith, Place Ville-Marie • W.H. Smith, 625, Ste-Catherine O. ▼ **Montréal-Nord:** Informatique Archimède, 4327, Charleroi • Radio Shack, 5825 A, Léger ▼ **Noranda:** Radio Shack, 4, 15e Rue ▼ **Oakville:** Compucentre, Mail Oakville ▼ **Orléans:** Compucentre, Place d'Orléans • Radio Shack, 1101, Champlain ▼ **Ottawa:** Compucentre, 151, O'Connor • Compucentre, Centre commercial St-Laurent • Compucentre, Mail Carling Wood • Compucentre, Rideau Centre • Radio Shack, 50, Rideau • Radio Shack, 189, Rideau • Radio Shack, 286, Bank • Radio Shack, 1029, St-Laurent • Radio Shack, Centre commercial St-Laurent • Radio Shack, 1844, Bank • Radio Shack, Mail Carling Wood • Radio Shack, 2339, Ogilvie • Radio Shack, 2525, Carling • Servidec, 50, Main Street ▼ **Pierrefonds:** Radio Shack, 10970, Gouin ▼ **Pincourt:** Radio Shack, 101, Cardinal-Léger ▼ **Pointe-aux-Trembles:** Radio Shack, 12675, Sherbrooke E. ▼ **Pointe-Claire:** Compucentre, Centre commercial Fairview • Radio Shack, 187G, Hymus • Radio Shack, Centre commercial Fairview • W.H. Smith, Centre commercial Fairview ▼ **Québec:** Aventure Électronique, 5500, des Gradins • Club Price, 440, Bouvier • Compucentre, Galeries de la Capitale • Compucentre, Place Fleur de Lys • Computerland, 1260, Lebourgneuf • Microbec Québec, 1010, des Capucins • Radio Shack, 552, Wilfred-Hamel • Radio Shack, 767, St-Joseph E. • Radio Shack, 1388, Ste-Foy • Radio Shack, 2485, Ste-Anne • Radio Shack, 4605, de L'Auvergne • Radio Shack, 5401, des Galeries • Radio Shack, 9550, de L'Ormière ▼ **Repentigny** • Aventure Électronique, Galeries Rive-Nord • Info Base, Galeries Rive-Nord • Radio Shack, Galeries Rive-Nord • Radio Shack, 155, Notre-Dame ▼ **Rimouski:** Micro Age, 146, de la Cathédrale • Radio Shack, 419, Jessop ▼ **Roberval:** Radio Shack, 1221, St-Dominique ▼ **Rosemère:** Compucentre, Place Rosemère • Radio Shack, 315, Labelle • Radio Shack, 401, Labelle ▼ **St-Antoine:** Radio Shack, 500, des Laurentides ▼ **St-Bruno:** Compucentre, 244, des Promenades • Radio Shack, 271, des Promenades • W.H. Smith, 216, des Promenades ▼ **St-Eustache:** Radio Shack, 367, Arthur-Sauvé ▼ **St-Georges-de-Beauce:** Micro Age, 11375, 1re Avenue • Radio Shack, 8585, Lacroix ▼ **St-Hubert:** Club Price, 5025, Cousineau • Info-Complexe, 5400, Grande-Allée • Radio Shack, 3505, Taschereau • Radio Shack, 5245, Cousineau ▼ **St-Hyacinthe:** Micro Age, 1336, des Cascades O. • Radio Shack, 3000, Laframboise ▼ **St-Jean-sur-Richelieu:** Aventure Électronique, Carrefour Richelieu • Librairie Moderne, Carrefour Richelieu • Radio Shack, Carrefour Richelieu • RPM Le Centre d'ordinateur, 669, Séminaire N. ▼ **St-Jérôme:** Aventure Électronique, Carrefour du Nord • Radio Shack, Carrefour du Nord ▼ **St-Laurent:** Avanciel, 5795, St-Francois • Club Price, 3750, Côte-Vertu • Compucentre, Place Vertu • Computerland, 7355, Transcanadienne • Radio Shack, 740, Côte-Vertu • Radio Shack, 2111, Laurentien • Radio Shack, 3205, Côte-Vertu • Softmagic Computer Software, 9740, Henri-Bourassa • Virage Tech, 835, Décarie • W.H. Smith, Place Vertu ▼ **St-Léonard:** Aventure Électronique, 4550, Métropolitain E. • Micro-Comp J.M.M, 6366, Jean-Talon E. • Radio Shack, 4282, Jean-Talon E. • Radio Shack, 7373, Langelier ▼ **Ste-Foy:** Club Price, 3233, Watt • Comptoir des sciences de l'Université Laval, Cité universitaire • Compucentre, Place Laurier • Coop du cégep Ste-Foy, 2410, Ste-Foy • Coop PME, Cité universitaire • D.O.S. Québec, 7710, boul. Hamel O. • Info Unik, 2323, du Versant Nord • Librairie Laliberté, 3020, Ste-Foy • Micro Age, 2162, Charest O. • Micro logic, 2796, Ste-Foy • Microbec Ste-Foy, 2480, Ste-Foy • Radio Shack, 999, Bourgogne • Radio Shack, Place Laurier • W.H. Smith, Place Laurier ▼ **Sept-Îles:** Micro Age, 859, Laure • Radio Shack, 1005, Laure ▼ **Shawinigan:** Radio Shack, Place Shawinigan ▼ **Sherbrooke:** Archambault livre et musique, 330, des Érables • Aventure Électronique, Carrefour de l'Estrie • Biblairie G.G.C., 65, Belvédère S. • Biblairie G.G.C., 2500, Université • Compucentre, Carrefour de l'Estrie • Computerland, 2524, King O. • Coop de l'Université de Sherbrooke 2500, Université • Électronique Inpro, 205, Chalifoux • Info-Soft, 825, Belvédère S. • Micro Age, 900, King O. • Micro Boutique, 2433, King O. • Radio Shack, 476, Belvédère S. • Radio Shack, 930, 13e Avenue N. • Radio Shack, Carrefour de l'Estrie • W.H. Smith, Carrefour de l'Estrie ▼ **Sillery:** Coop du cégep F.X.-Garneau, 1660, de L'entente • Infomega, 1298, Maguire ▼ **Sorel:** Aventure Électronique, Promenade de Sorel • Compucentre, Promenade de Sorel • Radio Shack, Promenade de Sorel ▼ **Terrebonne:** L'Odyssée, Galeries Terrebonne • Radio Shack, Galeries Terrebonne ▼ **Thetford Mines:** Radio Shack, 520, Smith S. ▼ **Toronto:** Micro Boutique, 15, Toronto ▼ **Tracy:** Micro Age, 615, Marie-Victorin ▼ **Trois-Rivières (Cap-de-la-Madeleine):** Archambault livre et musique, Place St-Laurent • Club Price, 3000, des Récollets • Coop de l'Université de Trois-Rivières, 3351, des Forges • Micro Age, 5165, des Forges • Radio Shack, 300, Barkoff • Radio Shack, 355, des Forges • Radio Shack, 4375, des Forges • Radio Shack, 4520, Royal ▼ **Val d'Or:** Radio Shack, 1801, 3e Avenue ▼ **Valleyfield:** Librairie Boyer, 10, Nicholson • Micro Age, 83, Alexandre • Radio Shack, 50, Dufferin ▼ **Vanier (Ontario)** Radio Shack, 150, Montréal ▼ **Vanier (Québec):** À l'enseigne du livre, 240, Pierre-Bertrand ▼ **Vaudreuil:** Éditions Vaudreuil, 480, Harwood ▼ **Verdun:** Radio Shack, 4245, Wellington ▼ **Victoriaville:** Micro Age, 182, des Bois-Francs S. • Radio Shack, 475, Jutras E. ▼ **Ville LaSalle:** Coop du cégep André-Laurendeau, 1111, Lapierre • Micro Style, 7077, Newman ▼ **Ville Lemoyne:** Centre informatique 5 1/4, 18, St-Louis • Nishimura Micro, 28, St-Louis ▼ **Ville-Marie:** Servidec Ville-Marie, 26, route 101 N. ▼ **Ville Mont-Royal:** Compucentre, Centre Rockland • Radio Shack, Centre Rockland ▼ **Gouvernement fédéral:** Offre permanente No 660EJ-1-S046/01-EJ ▼ **Gouvernement du Québec:** Offre permanente No DGA-070507

Et dans tous les magasins, les librairies et les grandes surfaces.

POUR TOUT LE MONDE

HUGO PLUS est disponible partout, pour tout le monde, sur tous les ordinateurs, compatible avec tous les traitements de texte au prix de 84,95$ (prix de détail suggéré).

Venez nous rencontrer au Salon du livre de Montréal, stands 129, 131, 133, 228 et 230.

© LOGIDISQUE inc., 1992 HUGO, HUGO PLUS, le dictionnaire et la grammaire, le personnage HUGO sont des marques de commerce de LOGIDISQUE inc.

Distribution exclusive: LOGIDISQUE inc., C.P. 10, Succ. «D», Montréal (Québec) H3K 3B9 Tél: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Le plaisir des Livres

ALAIN GERBER

L'écriture comme acte de liberté

Paule des Rivières

SON RÉPONDEUR diffuse un air de jazz. Et pour cause. Alain Gerber n'écrit jamais une ligne sans faire jouer, en arrière-fond, une musique créée entre 1935 et 1950, le plus souvent un air langoureux. L'auteur français a écrit sur le jazz mais sa prose éclate dans tous les sens comme en témoigne le dernier roman qu'il vient présenter au Salon du Livre de Montréal, *La citadelle de sable*, le deuxième de cinq ouvrages ayant un vague lien entre eux, c'est-à-dire un climat et une géographie.

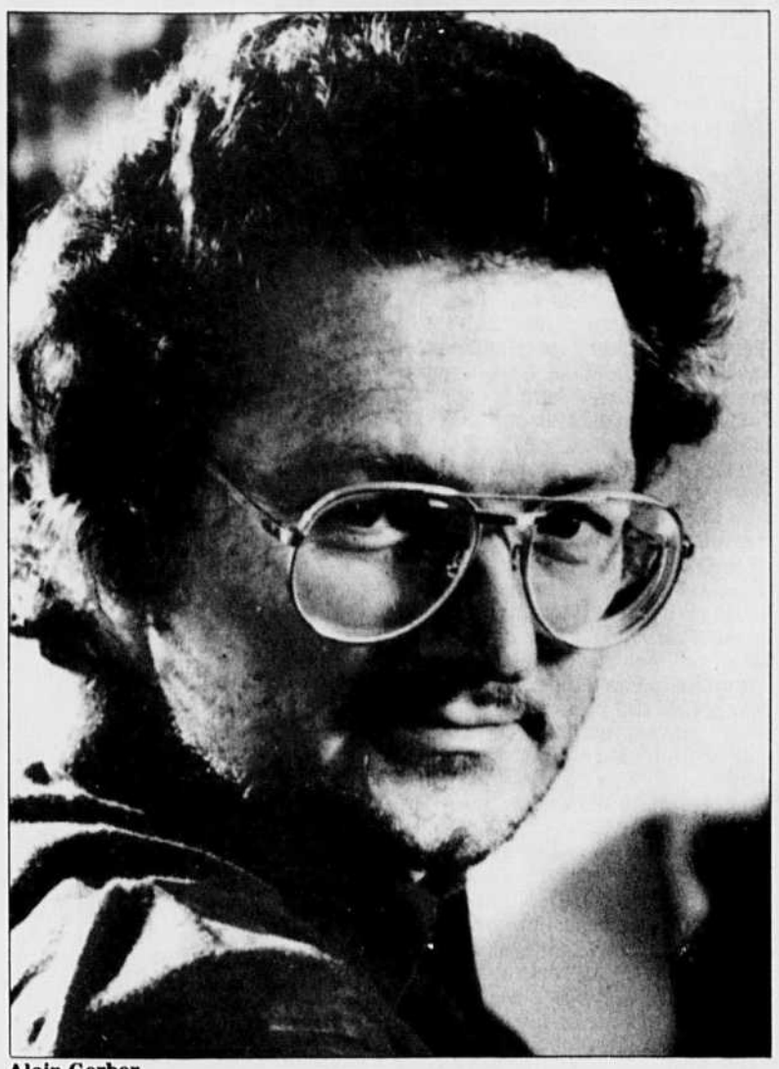
Mais qu'il écrive des romans, des essais, des nouvelles, Gerber pose toujours une question, toujours la même : que fait l'homme de sa liberté ? « Mes personnages sont libres mais ils ne savent pas quoi faire de cette liberté, s'il faut la mettre au service de quelque chose ».

Gerber écrit des vraies histoires peuplées de personnages auxquels le lecteur s'attache. « J'aime les vrais romans, dit-il au cours d'une entrevue téléphonique. Depuis la venue du nouveau roman, plusieurs ont abandonné la conception historique du roman, contrairement aux Sud-Américains qui connaissent d'ailleurs un grand succès ».

Règle générale, Gerber garde un oeil critique sur tout ce qui porte l'étiquette de « moderne » ou « modernité », en jazz, en littérature ou en société.

« Nous avons eu foi en la modernité, en se disant qu'elle nous ferait grandir. En 30 ans, nos vues sur l'homosexualité, les femmes, les valeurs matérielles, la connaissance ont grandement évolué. Les gens qui ont entre 30 et 60 ans se disaient que le monde était en progrès. Or, nous constatons que la modernité nous calibre, qu'elle enlève tout ce qui dépasse ».

Prenons la langue par exemple. « Il n'y a plus un journaliste qui dit 'nous faisons démarrer le téléjournal'. Il démarre le téléjournal. Le journaliste sportif quant à lui dira, pour parler d'un match de tennis, 'Durand a joué Dupont' plutôt que 'Durand a joué contre Dupont'. » « Le consommateur de type anglo-saxon est aujourd'hui le modèle », déplore-t-il en souhaitant que ses compatriotes développement le réflexe de vigilance que les Québécois traînent partout avec eux, comme une seconde nature. « Mais, et c'est dommage, les Français connaissent mal le Québec, très mal », ajoute-t-il.



Alain Gerber

Alain Gerber est l'exception qui confirme la règle. Il y est venu une première fois en 1977, avec son épouse, pour des vacances. Coup de foudre. Depuis, grâce à des amis ou encore à des contrats de travail, il réussit à venir faire son petit tour fréquemment. Il a même écrit *Montréal Blues*. C'est dire.

Mais nous avons ici un homme qui aime les défis et qui adore les palpitations que procure l'adoption d'un nouveau genre. Essai, roman, critique, nouvelles, Gerber embrasse tous les genres avec un égal appétit. Il s'est aussi mérité plusieurs prix, dont, en 1990, le Prix Interallié pour *Le verger di diable*. À chaque fois qu'il entreprend un projet, la même angoisse l'étreint, qui lui annonce qu'il est peut-être en train de découvrir une nouvelle vérité sur lui-même.

« Que va-t-il sortir de moi-même ? Qu'est-ce qui me fera peur ? L'écriture est un voyage dans l'inconnu, auquel je consacre la majeure partie de mon temps. Sinon, à quoi bon ? Et une fois que j'ai terminé, ce n'est pas encore cela. Je n'ai pas obtenu le plat que j'avais en tête et il me faut recommencer, pour faire sortir sur papier cette espèce de secret que j'ai en moi. Écrire n'est pas un métier dans la mesure où l'on se bat avec un personnage masqué ».

En vrai mordu de la langue française, Gerber jette un regard rempli de doutes sur la nouvelle Europe. Ouvert oui certes mais prêt à partir en guerre pour défendre sa langue. « Je défends une langue, une culture, une façon d'aimer, de mourir », dit-il encore.

La vie étant ce qu'elle est . . .

UNE CITADELLE DE SABLE
Alain Gerber
Paris, Robert Laffont, 1992
240 pages

Paule des Rivières

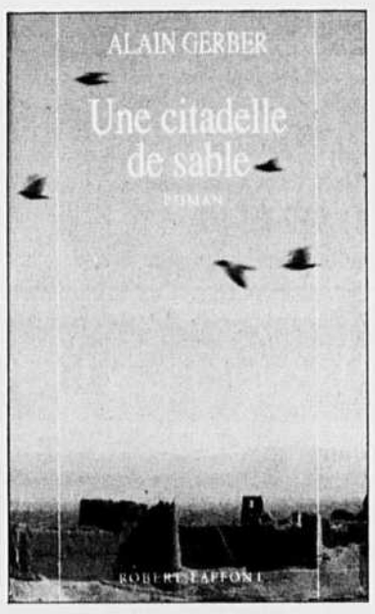
UN VIEUX CAPITAINE cynique et un jeune soldat naïf se prennent d'amitié l'un pour l'autre. Le capitaine parce qu'il voit dans Joshka la fragilité et l'espoir qui, un jour lointain, l'habitèrent. Le jeune soldat parce qu'il voit dans Kosmakis un père, mais aussi parce qu'il pressent toute la douceur de cet homme, tapie sous des montagnes de dureté.

Alain Gerber nous donne, dans *Une citadelle de sable*, un roman d'amour et de guerre, d'honneur et de vengeance, d'Occident et d'Orient. Nous sommes au tournant du siècle, dans une contrée qui n'est point nommée mais où se croisent deux civilisations, l'européenne et l'arabe. Nous sommes en Salarée occupée où les troupes du capitaine tentent de mater une fois pour toutes les insoumis. Il recourt pour ce faire à des méthodes extrêmement violentes, ne reculant devant aucun supplice. Les soldats ramassent des sacs d'oreilles, comme autant de trophées.

Une citadelle de sable est le second d'une série de cinq romans, qui se suivent mais ont leur existence propre. Avec la dimension mythologique que Gerber donne à son édifice, l'on ne doute pas un instant qu'il aura le souffle pour mener son projet à terme. Gerber, né en 1943, écrit beaucoup et touche à tous les genres, roman, nouvelle, essai. Il a même publié, l'année dernière, *Montréal blues*, sorte d'hommage à Montréal, vu par les yeux d'un Francais qui y mourrait volontiers, « s'il fallait absolument mourir quelque part ».

Bien plus que la guerre des soldats sur le terrain, Gerber nous raconte dans son dernier roman le combat du temps qui passe. La guerre devient un jeu auquel se livrent les hommes pour masquer leurs blessures et nier leur tendresse. Kosmakis a aimé, follement, et a perdu. Joshka vient de tomber éperdument amoureux d'une femme exceptionnelle et la vie aura peut-être raison de lui. Mais Kosmakis a beau parler et mettre son poulain en garde, l'amour doit se vivre et se vivra.

Nous avons affaire à un auteur romantique, et fier de l'être. Il ne lésine ni sur les crépuscules, ni sur les diners à la chandelle, ni sur les balades en voiture à cheval. Le style de Gerber, parfois alambiqué, en irritera certains. Mais avant tout, l'on sera séduit par la formidable capacité d'évocation de l'écrivain. Les couleurs, les odeurs défilent sans effort, se détachant d'une manière presque surréaliste. Kosmakis et Joshka découvriront que leur destin est beaucoup plus lié qu'ils ne le pensaient, comme le leur rappelle la fatalité de la vie. L'on a comparé Gerber a Laurence Durrell mais le nom qui, étrangement, me revenait sans cesse à la lecture du roman est celui de Camus. Non pour le style mais pour la manière inéluctable avec laquelle se noue le drame. Sisyphe rôde. Tout va décidément trop vite entre Sonia et Joshka, la chute du météorite est inscrite dans le ciel. En aurait-il été autrement si les vieux ne s'étaient pas mêlés de cet amour naissant, si la guerre ne s'était pas mise en travers de la passion, avec ses conventions idiotes, si le temps s'était arrêté, si la vie ne s'appelait pas la vie ?



CARON LIBRAIRE
LIVRES RÉCENTS ANCIENS-RARES ET D'AUBAINE
LÀ OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER
plus de 100 000 titres sur tous les sujets
ACHETONS LIVRES ENCORE UTILES TÉL.:845-7307
1246 rue St-Denis

Les Arts à l'UQAM

La plus grande école d'art au Canada pour ses baccalauréats en

Art dramatique
Arts plastiques
Danse
Design de l'environnement
Design graphique
Histoire de l'art
Musique

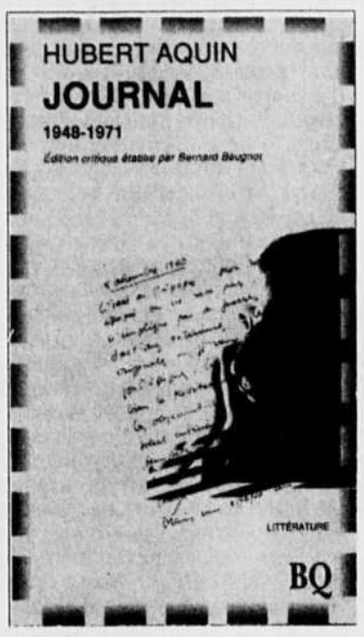
Renseignements : (514) 987-4545

Université du Québec à Montréal

BQ

Jean-Pierre April
CHOCS BAROQUES

Hubert Aquin
JOURNAL 1948-1971



Philippe Aubert de Gaspé
LES ANCIENS CANADIENS

Noël Audet
QUAND LA VOILE FASEILLE

Honoré Beaugrand
LA CHASSE-GALERIE

Marie-Claire Blais
L'EXILÉ suivi de
LES VOYAGEURS SACRÉS

Jacques Brossard
LE MÉTAMORFAUX

Nicole Brossard
À TOUT REGARD

André Carpentier
L'AIGLE VOLERA
À TRAVERS LE SOLEIL

Denis Carpentier
RUE SAINT-DENIS

Denys Chabot
L'ELDORADO DANS LES GLACES

Robert Choquette
LE SORCIER D'ANTICOSTI

Laure Conan
ANGÉLINE DE MONTBRUN

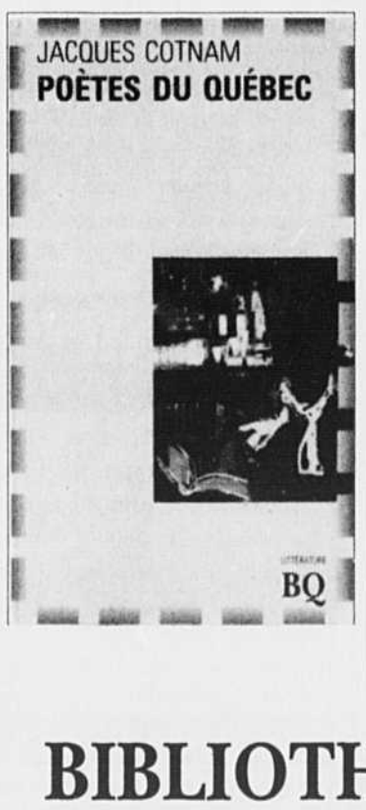
Jacques Cotnam
POÈTES DU QUÉBEC

Maurice Cusson
DÉLINQUANTS POURQUOI?

Léo-Paul Desrosiers
LES ENGAGÉS DU GRAND PORTAGE

Pierre Desruisseaux
DICTIONNAIRE DES
EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES

Georges Dor
POÈMES ET CHANSONS
D'AMOUR ET D'AUTRE CHOSE



Madeleine Ferron
CŒUR DE SUCRE

Guy Frégault
LA CIVILISATION
DE LA NOUVELLE-FRANCE
1713-1744

Jacques Garneau
LA MORNIFLE

Rodolphe Girard
MARIE CALUMET

André Giroux
AU-DELÀ DES VISAGES

Jean-Cléo Godin
et Laurent Mailhot
THÉÂTRE QUÉBÉCOIS
(2 tomes)

Lionel Groulx
NOTRE GRANDE AVENTURE

Germaine Guèvremont
LE SURVENANT
MARIE-DIDACE



Anne Hébert
LE TORRENT
LE TEMPS SAUVAGE
suivi de LA MERCIÈRE ASSASSINÉE
et de LES INVITÉS AU PROCÈS

Louis Hémon
MARIA CHAPDELAINE

Suzanne Jacob
LA SURVIE

Claude Jasmin
LA SABLIÈRE - MARIO

Félix Leclerc
ADAGIO
ALLEGRO
ANDANTE
LE CALEPIN D'UN FLÂNEUR
CENT CHANSONS
DIALOGUES D'HOMMES
ET DE BÊTES
LE FOU DE L'ÎLE
LE HAMAC DANS LES VOILES
MOI, MES SOULIERS
PIEDS NUS DANS L'AUBE
LE P'TIT BONHEUR
SONNEZ LES MATINES

Michel Lord
ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION
QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

Hugh McLennan
DEUX SOLITUDES

Antonine Maillet
PÉLAGIE-LA-CHARRETTE
LA SAGOUINE

André Major
L'HIVER AU CŒUR

Guylaine Massoutre
ITINÉRAIRES D'HUBERT AQUIN



Émile Nelligan
POÉSIES COMPLÈTES
Nouvelle édition
refondue et révisée

Jacques Poulin
LES GRANDES MARÉES
FAITES DE BEAUX RÊVES

Marie Provost
DES PLANTES QUI GUÉRISSENT

Jean Royer
INTRODUCTION
À LA POÉSIE QUÉBÉCOISE

Gabriel Sagard
LE GRAND VOYAGE
AU PAYS DES HURONS

Fernande Saint-Martin
LES FONDEMENTS TOPOLOGIQUES
DE LA PEINTURE
STRUCTURES DE L'ESPACE PICTURAL

Félix-Antoine Savard
MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR

Jacques T.
DE L'ALCOOLISME
À LA PAIX ET À LA SÉRÉNITÉ

Jules-Paul Tardivel
POUR LA PATRIE

Yves Thériault
L'APPELANTE
ASHINI
KESTEN
MOI, PIERRE HUNEAU

Michel Tremblay
LE CŒUR DÉCOUVERT
DES NOUVELLES D'ÉDOUARD
LA DUCHESSE ET LE ROTURIER
LA GROSSE FEMME
D'À CÔTÉ EST ENCEINTE
THÉRÈSE ET PIERRETTE
À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES

Pierre Turgeon
LA PREMIÈRE PERSONNE
UN, DEUX, TROIS



BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

La *Bibliothèque québécoise* est une collection de poche réalisée en association par les maisons Fides, Hurtubise HMH et Leméac Éditeur. Chaque œuvre est accompagnée d'une introduction et d'une chronologie. La distribution en librairie est assurée par les Éditions Fides et Hurtubise HMH.

Cette publicité a été réalisée avec l'aide du ministère des Affaires culturelles du Québec.

DÉCOUVREZ
NOS NOUVEAUTÉS
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
(STAND 379)

Lucien MORIN et Louis BRUNET
Philosophie de l'éducation
1: Les sciences de l'éducation
Cet ouvrage introduit les concepts fondamentaux des sciences de l'éducation sous un éclairage nouveau et tente de définir ce que sont l'éducation, la science, la science expérimentale et les sciences de l'éducation.
(x-330 pages)

Paul-Arthur FORTIN
Devenez entrepreneur
Pour un Québec plus entrepreneurial
En plus de modifications importantes qui tiennent compte de l'environnement et de la technologie, la deuxième édition contient un nouveau chapitre sur l'essaimage et l'entrepreneurship ainsi qu'un test d'évaluation du potentiel entrepreneurial.
(xvi-386 pages, 2e édition)

Réginald RICHARD, en collaboration avec Christian DÉZÉ
Psychologie et spiritualité
À la recherche d'une interface
La tendance actuelle est de relier les démarches spirituelles à une médecine populaire et les démarches psychothérapeutiques à une médecine dite scientifique, alors que selon l'auteur, les deux approches sont équivalentes.
(xii-170 pages)

André LAMONTAGNE
Les mots des autres
La poétique intertextuelle des oeuvres romanesques de Hubert Aquin
Après une analyse détaillée des fonctions et de la dynamique du travail intertextuel des romans d'Aquin, l'auteur interprète le contenu poétique au regard des discours postmodernes.
(viii-314pages)

David KAREL
Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord
Peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes et orfèvres
Ce dictionnaire présente la biographie de 5357 artistes de langue maternelle française, nés avant 1901 et qui ont pratiqué ou enseigné l'un des arts visuels en Amérique du Nord.
(1xxx-964pages)

Sous la direction de Maurice LEMIRE
La vie littéraire au Québec
2. 1806-1839: Le projet national des Canadiens
Cette période est marquée par la création du journal *Le Canadien* en 1806 qui donne une ouverture vers le pouvoir et produit un genre littéraire orienté vers la politique tout en étant un organe d'éducation populaire.
(xx-554 pages)

Charles TAYLOR
Rapprocher les sollitudes
Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada
Rassemblés par Guy Laforest, les écrits de Taylor qui s'échelonnent de 1965 jusqu'à aujourd'hui portent sur les relations canado-québécoises auxquelles il recherche les causes profondes ainsi que les remèdes.
(xviii-238 pages)

Les prêtres de Saint-Sulpice
Grandes figures de leur histoire
Des historiens nous présentent, en quatre périodes décrites en détail, la biographie de 130 sulpiciens qui ont vécu entre 1657 et 1991. Mgr Léger figure parmi eux.
(xvi-432pages)

Dany MILLER
Le paradoxe d'Icare
Comment les grandes entreprises se tuent à réussir
S'appuyant sur l'historique d'entreprises très connues comme IBM, Chrysler et d'autres, l'auteur démontre comment la principale cause de leur succès s'avère finalement celle de leur échec.
(xx-458 pages)

Sous la direction de Louise MILOT et Jaap LINTVELT
Le roman québécois depuis 1960
Méthodes et analyses
Une vingtaine de collaborateurs s'unissent pour présenter une approche méthodologique. Ils démontrent ainsi la valeur opératoire de la méthode retenue et la complexité des romans.
(xviii-318 pages)

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Téléc. (418) 656 2600

ROLANDE CAUSSE

La littérature jeunesse et la France

Dominique Demers

COMMENT se porte la littérature jeunesse en France ? Dans des ouvrages récents, Isabelle Jan et Denise Escarpit, deux observatrices privilégiées, ont dénoncé l'absence de politique éditoriale et l'invasion étrangère. De passage à Montréal, Rolande Causse, auteure de plusieurs oeuvres de fiction pour les jeunes mais aussi d'un *Guide des meilleurs livres pour enfant* ainsi que de *L'enfant lecteur*, un ouvrage de réflexion, insiste sur l'urgence de créer des ponts entre les livres et les enfants. « Il existe de très beaux livres mais encore faut-il savoir qu'ils sont là et pouvoir les trouver, dit-elle. L'urgence n'est plus du côté de la création mais des bibliothèques scolaires et de la formation des enseignants qui devrait obligatoirement passer par la littérature jeunesse. »

Des 2000 nouveaux titres pour la jeunesse publiés en France annuellement — dont plus de 60 % représentent des traductions — Rolande Causse estime qu'environ 300 valent la peine d'être retenus. « Il y a encore des tas d'horreur mais, de façon générale, le marché du livre jeunesse se porte bien. Les livres pour enfants sont d'ailleurs ceux qui se vendent le mieux. Chez Gallimard, Le Clézio est deux fois plus populaire en collection jeunesse qu'au secteur adulte. *Les enfants d'Izieu*, un de mes livres pour enfants, a été tiré à 20 000 exemplaires de *Rouge Braise*.

Nous vivons une époque unique où la reconnaissance du statut de l'enfance a donné lieu à une industrie importante. Ceci dit, lorsqu'on demande aux écoliers de nommer un auteur vivant, il n'est pas rare qu'ils citent Lafontaine. »

Poussée par le courant féministe, la littérature jeunesse s'est débarrassé de nombreux stéréotypes au cours des deux dernières décennies et les illustrateurs ont fait des pas de géant. « Les années 80 sont celles de l'image, dit Rolande Causse. Les éditeurs manquent parfois de textes forts mais nous vivons l'âge d'or de l'illustration. »

Les gentilles images d'antan ont cédé la place à de véritables oeuvres d'art mais Rolande Causse craint que ceci nous mène à un culte de l'image pour l'image avec des albums où les illustrations ne trouvent pas un écho dans un texte aussi puissant.

Côté romans, les éditeurs exploitent de nouveaux créneaux. De nombreuses collections de courts textes illustrés s'adressent spécifiquement au lecteur débutant qui, à six ou sept ans, hésite parfois à faire le saut de l'album au roman. Mais surtout, la littérature jeunesse française élargit son rayon d'action en courtisant les bébés comme les jeunes adultes. « Le bébé-livre est une trouvaille merveilleuse, dit Rolande Causse. À 20 mois, des tout-petits réclament déjà des histoires et des livres. Nous avons clairement démontré que le bonheur des livres, ça commence bien avant cinq ans. C'est extraordinaire ! En même temps, les éditeurs développent des collections pour les jeunes adultes, un nouveau groupe d'âge en littérature jeunesse. Gallimard a lancé sa collection Page Blanche et d'autres ont suivi. Ça aussi c'est formidable. »

Dans sa préface à *Vendredi ou la vie sauvage*, la version jeunesse de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Michel Tournier confiait que seuls ses meilleurs textes avaient le pouvoir de séduire aussi les enfants. L'histoire des grands classiques a prouvé que les récits les plus puissants finissent souvent par gagner la sympathie des enfants. Rolande Causse propose une théorie inverse, tout aussi séduisante : les meilleurs romans pour adolescents feraient un malheur s'ils étaient proposés aux adultes. « Si j'étais éditeur, je sélectionnerais les 100 meilleurs romans pour la jeunesse des dernières décennies et je les rééditerais dans une collection adulte, sans mentionner qu'ils font partie d'un fond jeunesse. Gageons que ça ferait des *best-sellers*. Une de mes amies bibliothécaire refile des livres pour adolescents à des adultes en quête de nouvelles lectures. Elle ne mentionne pas qu'il s'agit de romans pour la jeunesse et ses suggestions font fureur. »


PHOTO JACQUES GRENIER
Rolande Causse

Rolande Causse vient de publier *La lettre brûlée* aux éditions Syros. Ce dernier titre, comme toute son oeuvre, est marqué par le souvenir d'une douleur atroce, la mort de sa mère. L'auteure est très discrète à ce sujet mais, depuis *Mère absente, fille tourmentée*, tous ses récits ressemblent à des cris pour conjurer, pour apprivoiser, et peut-être aussi pour communiquer avec celle qui est partie.

UNEQ
Union des écrivaines et écrivains québécois
en collaboration avec
Le Salon du livre de Montréal
vous invite à son
BRUNCH LITTÉRAIRE
animé par Gaston L'Heureux
Le dimanche 15 novembre 1992 à 11h00
Hôtel Bonaventure — Salon Outremont
Au programme
Quelques auteurs de
LA PETITE BIBLIOTHÈQUE DU PARFAIT MONTRÉALAIS
Yves Beauchemin — Louis Hamelin
Claude Beausoleil — Francine Noël
Marcel Dubé — Michel Tremblay
Endre Farkas
Des prix seront tirés au sort
Prix d'entrée : 18 $ (toutes taxes incluses)
Réservation: **(514) 849-8540**
La lecture publique est rendue possible grâce à la collaboration de **Bell**

Munsch fait mouche

Dominique Demers

PETITE DEVINETTE : De tous les auteurs canadiens anglais vivants, lequel est le plus populaire ? Non. Oubliez Atwood, Richler et les autres. C'est Robert Munsch ! Bon an, mal an, il vend quelque trois millions de livres... pour enfants.

En douze ans, l'écrivain a pondu deux douzaines de courts récits traduits dans une dizaine de langues. Son dernier album, *Violet, Vert et Jaune* lancé simultanément en français et en anglais et illustré par la québécoise Hélène Desputeaux a franchi le cap du quart de million d'exemplaires en quelques mois seulement.

Le *Success story* de Munsch se lit comme un pied de nez à tous les professionnels du livre. Éducateur en garderie, Robert Munsch a décidé un jour d'envoyer à plusieurs éditeurs les petites histoires de son cru qu'il racontait depuis des années à des bambins aux yeux écarquillés. Tous



les éditeurs, sauf un, l'ont poliment envoyé promener. Depuis, Annick Press, une maison qui à l'époque n'avait que trois titres dans son catalogue, connaît un succès qui fait sûrement des jaloux. L'éditeur torontois a d'ailleurs réussi à attirer dans sa cour certains des meilleurs illustrateurs québécois, les Gilles Tibo, Stéphane Poulin, Pierre Pratt et Hélène Desputeaux.

Le tandem Munsch-Desputeaux étonnera les fans de l'auteur habitués aux illustrations de Michael Martchenko, mais la surprise est agréable et le nouveau mariage très réussi. Hélène Desputeaux a dessiné un personnage irrésistible, délicieusement espiègle et magnifiquement vivant, dans une véritable orgie de couleurs. La réussite est telle qu'au début du livre ses images volent clairement la vedette. Qu'à cela ne tienne, il faut faire confiance à Munsch. De fait, la suite du récit révèle un auteur qui finit toujours par faire mouche. Non seulement maîtrise-t-il la structure de ses histoires avec un rare talent de conteur mais il va plus loin en épinglant des fantasmes enfantins. Dans un délire de bricolage avec des crayons « super-indélébiles-permanents-jusqu'à-la-mort-et-peut-être-même-après » l'héroïne réalise le triple exploit de se métamorphoser en créature multicolore, de se faire disparaître... et de se réinventer.

Un autre texte délirant de Munsch *Au secours, maman !* vient de paraître aux éditions La courte échelle. Il s'agit d'une traduction de *Show and Tell*, un des bons succès Munsch-Martchenko chez Annick Press. Un matin, un enfant fourre son bébé soeur dans son sac à dos et l'amène à l'école pour la montrer à ses amis. La suite rocambolesque mise sur le ridicule des grandes personnes comme la plupart des meilleurs titres de Munsch, une technique un peu raccoleuse mais extrêmement efficace.

Moins réussi par contre, cet album écrit et illustré par Michael Martchenko, *À table, les oiseaux !* Peu d'auteurs réussissent à bien illustrer leurs textes et de même, les illustrateurs qui tentent de voguer seuls, rendent rarement justice à leurs images. L'album de Martchenko prouve que la recette Munsch est aussi facilement identifiable que difficile à reproduire. Son histoire d'oiseaux gourmands est divertissante sans plus. Il manque, au coeur de ce livre, un rêve d'enfant, un de ces désirs secrets que Munsch réussit si bien à exaucer.

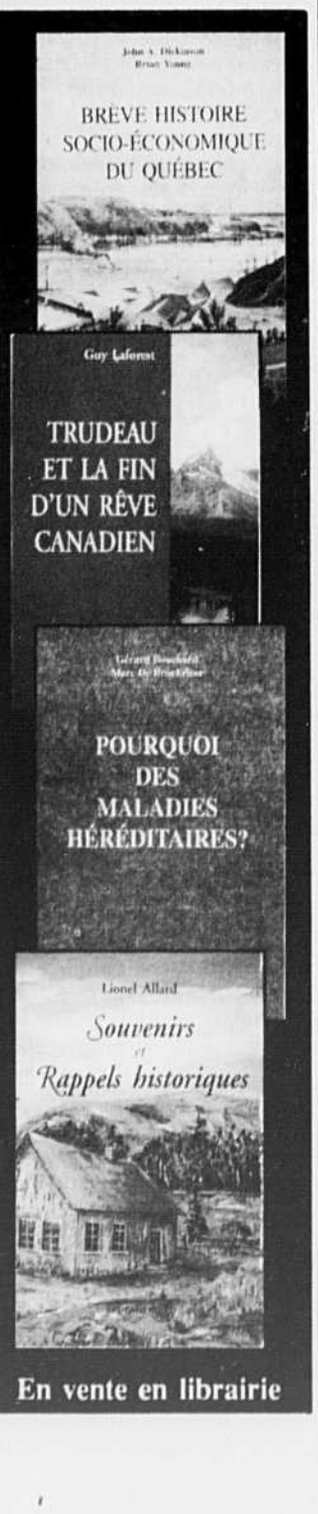
NOUVEAUTÉS AU SEPTENTRION

John A. Dickinson et Brian Young
BRÈVE HISTOIRE SOCIO-ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC
Destiné au grand public et aux étudiants, ce livre retrace l'histoire du Québec depuis l'occupation du territoire par les autochtones jusqu'à nos jours. Axée sur une approche socio-économique, cette synthèse met l'accent sur le rôle des femmes, le monde du travail et les conditions faites aux autochtones.
384 pages, illustré, index, 27,00$

Guy Laforest
TRUDEAU ET LA FIN D'UN RÊVE CANADIEN
Du référendum de mai 1980 à la crise actuelle, Guy Laforest fait ressortir le rôle déterminant joué par Pierre Elliott Trudeau dans la destruction de la vision dualiste que des Québécois avaient échafaudée pour le Canada. L'auteur démontre également le caractère profondément illégitime et injuste, pour le Québec, de la Loi constitutionnelle de 1982.
272 pages, 23,00$

Gérard Bouchard et Marc De Braekeleer
POURQUOI DES MALADIES HÉRÉDITAIRES?
Ouvrage de vulgarisation, cet essai s'adresse à un public de non-spécialistes. Les auteurs présentent un survol des différents domaines de la génétique en exposant les principaux concepts et les données de base liés aux maladies héréditaires. Les notions fondamentales et leurs applications sont illustrées à l'aide d'exemples relatifs aux populations de l'Est du Québec, en particulier les régions du Saguenay et de Charlevoix.
184 pages, 16,00$

Lionel Allard
SOUVENIRS ET RAPPELS HISTORIQUES
Les souvenirs de Lionel Allard nous ramènent au début du siècle. Une vie simple et dure. L'instruction apparaît alors comme une planche de salut. De l'école de rang au ministère de l'Éducation, l'auteur sera éducateur. Il raconte une vie pleine, créatrice et généreuse.
224 pages, 20,00$



Les éditions du Septentrion
1300, rue Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
Stand 533-535
En vente en librairie

Publi-reportage

1942-1992

Bibliothèque Municipale de Montréal

50 ANS DE SERVICES AUX JEUNES

EN COULISSES

Vous lirez ailleurs dans ce journal, comme je l'ai fait, un récit émouvant de l'histoire et du développement des bibliothèques pour jeunes à la Ville de Montréal.

Vous lirez également « des histoires » : une entrevue avec Hélène Charbonneau, les souvenirs de Robert Soulières, les amours secrètes de Paul-André Linteau, etc. Je crois qu'il manquerait quelque chose si on n'attirait pas l'attention sur tous ceux et celles qui travaillent dans ces bibliothèques pour jeunes « en coulisses ».

Il y eut un temps où les bibliothécaires attitrés aux services aux jeunes pouvaient se consacrer exclusivement aux jeunes. La situation a changé, et aujourd'hui les bibliothécaires doivent insérer leur travail auprès des jeunes dans l'ensemble de leurs tâches. Il faut plus qu'y croire !

Depuis toujours la passion du personnel attaché au service aux jeunes est proverbiale parmi les collègues. Les réalisations de ces personnes au cours des années parlent pour elles, mais également d'elles. Leur travail en dit long sur l'intensité de leur conviction, laquelle explique leur dévouement, leur patience, leur volonté de servir malgré les obstacles et la lassitude inévitable.

Ce personnel a toujours cru que le service aux jeunes était primordial pour l'épanouissement des jeunes et pour le développement des bibliothèques pour adultes. Si l'on s'y arrête, les jeunes ne sont-ils pas les lecteurs de demain ? C'est l'honneur et le mérite de toutes ces personnes de n'avoir jamais cessé de travailler au développement des bibliothèques pour jeunes. Nous sommes heureux de le reconnaître et de le dire.

Lise Langlais
Conseillère en ressources documentaires
Services aux jeunes



ON VOUS EN A CONTÉ DES BELLES!!!

'Rappelez-vous le plaisir...
50 ans de contes, de dessins, de films, d'expositions, de causeries...
50 ans de potions magiques, de rois et de sorcières, de dragons, de coffres aux trésors, de voyages au fond des mers ou aux confins de l'univers...
50 ans de fantaisie, de rêve et d'évasion...
50 ans de surprises, de découvertes et d'émerveillement...
50 ans pour imaginer et grandir! ▲

PETITE HISTOIRE D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE

France Machet
Lucie Lafortune

Les bibliothèques pour enfants ne datent pas d'hier. L'Angleterre prend l'initiative vers 1880. Au début du 20e siècle, tout un réseau s'est déjà développé aux Etats-Unis. Dans le monde francophone, c'est la fin de la Première Guerre mondiale qui marque les débuts des bibliothèques pour jeunes. En 1924, Paris procède à l'ouverture de sa fameuse bibliothèque « l'Heure joyeuse ».

Le développement des bibliothèques pour enfants semble se réaliser, à travers le monde, en réaction à la révolution industrielle. Le Québec ne fera pas exception à la règle.

Avant même l'ouverture de la première bibliothèque municipale pour enfants, existent à Montréal des bibliothèques enfantines privées. Depuis 1911, la Ville de Westmount possède sa bibliothèque enfantine. En 1929, la *Montreal Children's Library* est la première à rejoindre spécifiquement aux enfants de la métropole.

Du côté francophone, c'est en 1937 que des pionnières s'organisent pour fonder la *Bibliothèque des enfants d'Hochelaga* située au 3253, rue Sainte-Catherine Est.

À son ouverture, les bibliothécaires fondatrices proposent à leur jeune clientèle une collection de plus de 600 volumes acquis grâce à des subventions de la Ville de Montréal, de la province de Québec et grâce aussi à des dons publics. Les titres de la Comtesse de Ségur, de la Bibliothèque de Suzette, les albums du Père Castor, de Bécassine, de la Bibliothèque Rose figurent parmi les livres les plus populaires. Afin de conserver la collection en bon état, il existe déjà un atelier de réparation de volumes reposant bien souvent entre les mains de bénévoles.

À cette époque, malgré un climat socio-économique difficile, les bibliothèques offrent, en plus du service de prêt de livres, de nombreuses activités culturelles et récréatives : l'Heure du conte, l'Heure du chant, des ateliers de dessin, des concours littéraires, des fêtes, des expositions et, dès que l'acquisition d'un projecteur et d'un écran le permettent, des projections de diapositives, de films muets et parlants.

Le succès de la *Bibliothèque des enfants d'Hochelaga* est immédiat. Très rapidement, il devient impérieux d'augmenter la collection. Il faut même déménager dans un local plus vaste afin d'accueillir les enfants qui viennent de plus en plus nombreux. Par ailleurs, une seule bibliothèque francophone ne peut plus suffire à la demande, d'où l'inauguration, en 1941, d'une autre bibliothèque située dans le quartier Rosemont. Fondée conjointement par la Montreal Children's Library et la *Bibliothèque des enfants d'Hochelaga*, la bibliothèque Rosemont connaît également un vif succès. Rappelons qu'entre-temps, du côté anglophone, trois autres bibliothèques ont vu le jour en l'espace de quelques années.

Les services pour jeunes dans les bibliothèques commencent à se répandre un peu partout dans la région métropolitaine. Cependant, plusieurs quartiers trop éloignés du centre de Montréal sont malheureusement laissés pour compte. Pour combler ce manque, on institue, au début des années 40, un service de caisses ambulantes, ancêtre du Bibliobus que l'on connaît aujourd'hui. Ce nouveau service permet la distribution de livres dans les centres non desservis par les bibliothèques. La livraison des « caisses voyageuses » est assurée par des bénévoles.

La Bibliothèque municipale de Montréal

C'est dans ce contexte que la Ville de Montréal crée la première bibliothèque pour jeunes située, encore aujourd'hui, à l'angle des rues Sherbrooke et Montcalm. Le 15 novembre 1941, on inaugure la *Salle des enfants de la bibliothèque Centrale.*

Dès ses débuts, la Bibliothèque offre non seulement les services de prêt, de référence et de lecture sur place, mais également un large éventail d'activités culturelles et récréatives. Les jeunes peuvent agrémenter leur démarche littéraire d'activités plus ludiques, comme le modelage, le dessin ou l'éveil musical.

En 1944, trois ans seulement après son ouverture, la Bibliothèque compte plus de 1 400 jeunes abonnés et sa collection se chiffre à près de 5 000 volumes. La Salle des enfants de la Bibliothèque Centrale remporte un franc succès et est à l'origine de tout le réseau des bibliothèques qui se développera au fil des années. En 1947, deux nouvelles bibliothèques, *Shamrock* et *Workman*, voient le jour pour desservir respectivement le nord et l'ouest de la ville. L'enthousiasme des enfants provoque l'ouverture de plusieurs autres succursales.

En 1950, fière de ce succès, Jeanne Saint-Pierre, alors directrice des bibliothèques pour enfants, écrit dans les *Cahiers d'Action Catholique :*

> *« Il y a une quinzaine d'années, quand on parlait d'organiser au moins une bibliothè que pour enfants à Montréal, la majorité des personnes à qui l'on s'adressait répondait : « C'est impossible, les Canadiens-français n'aiment pas à lire. Les enfants ne lisent pas. Pourquoi ouvrir des bibliothèques, les jeunes ne s'y ren dront pas... »*

À la Ville, dès les tout débuts des bibliothèques pour enfants, le personnel se préoccupe de la qualité des livres. On exige qu'ils soient humains, vrais, près de l'expérience enfantine, bien écrits, bien illustrés...

La bibliothèque pour enfants à cette époque n'est pas non plus l'endroit austère que l'on pourrait imaginer. Elle ne ressemble en rien à la bibliothèque scolaire ou de paroisse des années 40 et 50. Les bibliothécaires essaient de rendre leur local le plus attrayant possible. Meubles et rayons sont à l'échelle des enfants. Dès les premières années, lorsque l'espace le permet, on aménage une pièce séparée de la salle de lecture pour les activités culturelles. Dès les premières années également, les responsables sont conscients de l'importance de créer des programmes d'activités culturelles. Madeleine Vaillancourt, bibliothécaire à la Ville croyait que :

> *« Ces initiatives, en plus d'être un merveilleux moyen de cul ture pour les enfants, développent leur goût, leur habileté manuelle et occupent sainement leurs loisirs. Ceci est particulièrement important dans les quartiers populeux, où les jeunes sont plus exposés et ne trouvent pas à leur foyer les mêmes avantages. C'est souvent pour eux le meilleur moyen de se renseigner et plus tard d'améliorer leur sort »*

Dix ans plus tard, en 1957, la Ville ouvre la bibliothèque Gatineau, la huitième à son actif. Notons que parmi les sept succursales déjà établies, cinq ont inauguré la section enfants bien avant la section adultes. Cette vive poussée de croissance s'est maintenue au cours des années subséquentes, si bien qu'entre 1963 et 1966 six autres succursales ouvrent leurs portes: *Monk, Bois-de-Boulogne, Hochelaga, Salaberry, Notre-Dame et Jumonville.* En 1965, on évalue à près de 35 000 le nombre de jeunes abonnés. Les années ont défilé et les bibliothèques aussi. Les deux dernières-nées, Mercier et Frontenac ont ouvert leurs portes en 1989.

...ET ELLE EUT BEAUCOUP D'ENFANTS»

On compte maintenant vingt-quatre bibliothèques pour enfants qui, toutes, offrent une panoplie de services et d'activités adaptés aux jeunes d'aujourd'hui. Dans ce même élan de modernisme, la Ville procède depuis peu à l'automatisation de ses bibliothèques.

Dévouement, humanisme, ouverture d'esprit, dynamisme ont jalonné les cinquante années d'existence des bibliothèques pour enfants de la Ville de Montréal. Les jeunes de 1941 ont aujourd'hui des petits-enfants qui fréquentent les bibliothèques de Montréal. Les bibliothèques sont là pour rester. ▲

SOUVENIR



La bibliothèque Gatineau (maintenant Côte-des-Neiges) dans les années 50.

L'HEURE DU CONTE
D'HIER A AUJOURD'HUI

L'heure du conte a toujours été une institution à la Bibliothèque municipale de Montréal. Dès la création de la première bibliothèque pour enfants à la Centrale, l'heure du conte a connu un vif succès. C'est avec Marguerite Guillemette que cette tradition s'est inscrite auprès des jeunes.

« Les contes de Perrault et de Grimm ont été les premières histoires que j'ai racontées ». Madame Guillemette se préparait la veille afin de bien capter l'attention des enfants. Le samedi matin, à 9 h 30, elle racontait une histoire à des jeunes âgés de 3 à 7 ans. Les contes les plus populaires à l'époque étaient *Cendrillon* et *La Belle et la Bête.* Comme aujourd'hui, le film provoquait un intérêt pour le livre.

Quelquefois, pour illustrer une histoire, elle utilisait des diapositives. A l'époque, ce genre de document était encore difficile à trouver.

« Les contes que j'ai préféré raconter sont *Blanche-Neige* et *Barbe-Bleue.* Il y avait aussi, pour les filles surtout, *Peau d'âne* et *La Petite Fille aux Allumettes* ». Evidement, madame Guillemette s'ajustait au goût des enfants; dans les années 40, la littérature pour les jeunes n'était pas très abondante. C'était surtout les classiques qui étaient offerts aux jeunes.

Madame Guillemette n'a pas seulement raconté. Elle a aussi été témoin de la naissance de la bibliothèque Centrale pour jeunes. Elle raconte ainsi qu'une mère refusait d'abonner ses trois enfants parce que l'abonnement était trop cher: 5 sous par année! Aussitôt la gratuité établie, la jeune mère les a abonnés.

Au fil des années, ses souvenirs se sont accumulés. La Bibliothèque a changé la vie des gens. C'était un nouveau service: il fallait apprendre à le connaître. L'heure du conte se poursuit encore aujourd'hui. Non seulement à la Centrale, mais aussi dans toutes les bibliothèques de la Ville qui se sont ajoutées au fil des ans.

À la Centrale-Enfants c'est maintenant Michèle Gélinas qui perpétue cette tradition. Elle présente deux fois par semaine l'heure du conte. Les temps ont changé, évidemment, mais le conte préféré des jeunes reste *Les Trois Petit Cochons.* Depuis cinquante ans, la littérature jeunesse s'est développée au Québec et partout à travers le monde. Le nombre d'histoires à raconter a augmenté considérablement! Mais les classiques sont encore là à côté des dernières histoires -- folles ou sages -- nouvellement inventées!

Michèle Gélinas se souvient de son premier conte: *Le sac de Robert*, de Martine Barbeau. Pour raconter ses histoires, elle utilise aussi des feutrines, des livres géants ou les théâtres magnétiques. Elle ne s'en tient pas strictement au livre; elle se permet d'improviser à sa manière, au grand plaisir des enfants, sûrement!

Michèle Gélinas présente l'heure du conte aux enfants de 3 à 5 ans; beaucoup viennent de groupes de garderies. Les contes qu'elle préfère sont *Bébé*, de Fran Manus Klein et *Le Bébé*, de Robert Munsch. De nouveaux classiques!

Depuis cinquante ans, de Marguerite Guillemette à Michèle Gélinas, les enfants ont pu profiter d'une tradition qui en a émerveillé plus d'un! Des centaines d'histoires ont été racontées pour leur faire découvrir, puis connaître une littérature qui s'adresse à eux. Le plus beau cadeau qu'un enfant puisse recevoir des bibliothèques, c'est probablement le plaisir de lire. L'heure du conte a sûrement permis à plusieurs « d'attraper » ce merveilleux virus: le goût de lire. ▲

MES BIBLIOTHÈQUES ET MOI



Robert Soulières, auteur

Je n'ai pas fréquenté très assidûment les bibliothèques de la Ville de Montréal car j'étais pensionnaire. Je me rappelle avec bonheur et nostalgie la petite bibliothèque Shamrock, située près du marché Jean-Talon. Je dis petite, car elle était réellement petite, mais tellement belle, coquette et pleine de charme, avec ses boiseries, ses fichiers en bois et son « jubé » qui faisait, si je me souviens bien, une bonne partie du tour de la grande salle. Quand j'ai appris que la bibliothèque Shamrock était déménagée à Le Prévost, une construction plus moderne, mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai bien vu, encore une fois, qu'on n'arrête pas le progrès...

L'autre bibliothèque que j'ai fréquentée, c'est la bibliothèque de Lorimier, juste en haut de la caserne de pompiers... Aucun danger, donc, de revivre *Fahrenheit 451*, un film de Truffaut où tous les livres sont détruits par le feu. J'y allais faire mes travaux de recherche le soir et la fin de semaine avec mes amis (j'étais très studieux à l'époque), mais mon esprit était souvent dérangé par nos blagues folles et le « scouic scouic » que le linoléum faisait lorsque la bibliothécaire s'amenait pour nous rappeler gentiment à l'ordre. Il n'en fallait pas plus pour rigoler encore un bon coup.

Je garde un excellent souvenir de ces deux bibliothèques. Depuis que j'écris pour les jeunes, j'ai vraiment fait la tournée de toutes les bibliothèques de la Ville de Montréal. C'est toujours avec plaisir que je rencontre les jeunes et que je constate que les bibliothèques sont de plus en plus polyvalentes, de mieux en mieux organisées et qu'elles demeurent plus que jamais très vivantes. ▲

Journal du 50e anniversaire des bibliothèques pour les jeunes.

« MADEMOISELLE? J'EN VEUX



Les employés des 24 bibliothèques pour enfants de la Ville de Montréal: pendant 50 ans, «On vous en a conté des belles!».

Les enfants et nous

Il y en a pour affirmer que la littérature de jeunesse, c'est juste bon pour les enfants. Je proteste ! Un livre, c'est un livre. Suffit de savoir lire.

Nicole Saint-Vincent
Bibliothèque Pointe-aux-Trembles

Je souhaite à tous les enfants l'univers merveilleux du livre qui mène à la liberté, à la connaissance et au savoir universel.

Pour que ces enfants, une fois devenus grands, puissent reconnaître et apprécier le monde dans lequel ils évoluent.

Sylvie Lorentz
Bibliothèque Saint-Michel

C'était la première fois. Depuis des semaines, je pratiquais avec le mur, le téléviseur, la tasse de café et même mon chum. Et puis plus rien... Disparues l'angoisse, la peur et la nervosité. J'ai tout oublié, tout. Sauf le plaisir de faire l'heure du conte.

Vesna Dell'Olio
Bibliothèque Rosemont

Je souhaite aux enfants un avenir ouvert et beaucoup de livres pour donner des ailes à leur imaginaire.

Michèle Gélinas
Bibliothèque Centrale-Enfants

Joyeux 50e anniversaire de services aux jeunes à la Bibliothèque municipale de Montréal.

Gloria Maïstrelli
Bibliothèque l'Acadie

Pour un enfant, combien d'endroits dans son quartier sont aussi accueillants ? La bibliothèque est un refuge. Il est libre d'y entrer, libre d'en sortir, libre d'être petit, libre d'y grandir.

Et pas un seul enfant dans les rues de Pointe-Saint-Charles... Mais où sont-ils tous ? À la bibliothèque, bien sûr ! L'endroit où il est strictement défendu de s'ennuyer.

France Machet
Bibliothèque Saint-Charles

Depuis 28 ans, la bibliothèque Salaberry relève le défi d'amener les petits à s'équiper pour la vie, à apprivoiser de nouveaux amis qu'on trimbale dans son lit et à chasser l'ennui des jours de pluie. Comme c'est loin d'être fini, longue vie à Salaberry ! ! !

Danielle Bouffard
Bibliothèque Salaberry

Depuis 50 ans, on voit des p'tits devenir grands. Il nous content leurs histoires, nous étonnent et nous procurent de grands plaisirs, le tout assaisonné d'un brin de folie et d'humour.

L'Équipe de la Bibliothèque Ahuntsic

La bibliothèque
Georges-Va nier,
la maison des enfants
du quar tier !
On y vient, parce qu'on s'y
sent bien,
On y court, pour tous
ces mots d'amour !

Diane Tremblay
Bibliothèque Georges-Vanier

O Bibliobus, toi qui nous porte et nous transporte, fais que ton règne dure encore au moins cinquante ans !

L'équipe du Bibliobus

À la bibliothèque, l'enfant est roi. Depuis 50 ans, il vient lire, jouer, travailler, rencontrer des copains et apprendre la vie. C'est de cet apprentissage que sont nés les services aux enfants car la bibliothèque est essentiellement ce que les enfants en font.

Lorraine Guay
Bibliothèque Benny

À Langelier, on aime voir les yeux des enfants briller. Awa, Babouche, Alexis, Boule et Bill, Tintin ou Astérix sont là pour toi. Pour rire, pour lire avec un sourire, pour s'émerveiller, c'est à la bibliothèque Langelier.

Josée Valiquette
Bibliothèque Langelier

L'enfant est roi, la bibliothèque Hochelaga, son royaume...

Johanne Pétel
Bibliothèque Hochelaga

Que dire de cette lueur joyeuse qui brille dans l'oeil du tout-petit qui a choisi ses livres et qui déambule maintenant avec un sac trop lourd; ne se sent-il pas un peu possesseur d'un nouveau trésor ?

Jean-Pierre Leduc
Bibliothèque Marie-Uguay

À la bibliothèque Mile-End, les enfants parlent le français mais aussi d'autres langues.

Van Be Lam
Bibliothèque Mile-End

La bibliothèque Notre-Dame, un navire dans Saint-Henri:
Source de plaisir
Rivière d'images
Fleuve de mots
Torrent d'activités
Océan de connaissances
Dans un oasis de culture.

L'équipage de Notre-Dame
Bibliothèque Notre-Dame

Nous invitons tous les enfants de Montréal à venir découvrir les trésors contenus dans leur bibliothèque de quartier.

Madeleine Grégoire
Bibliothèque Plateau-Mont-Royal

Mireille Cliche

Bibliothécaire à la Ville de Montréal pendant 40 ans, cofondatrice de Communication Jeunesse, communicatrice, professeure, Hélène Charbonneau est une passionnée de lecture publique et de littérature de jeunesse.

Après tant d'années passées à la Bibliothèque municipale de Montréal, pouvez-vous nous parler des réussites de cette institution?

La réussite première est certainement d'avoir créé un véritable service de bibliothèques pour jeunes, dès 1941. Il n'existait auparavant à Montréal que des bibliothèques d'associations, florissantes il est vrai, surtout du côté anglophone. Du côté francophone, une certaine pression politique pour la création d'une bibliothèque municipale s'exerçait depuis le quartier Hochelaga, qui possédait déjà sa propre bibliothèque d'association.

Des citoyens mettaient aussi sur pied des bibliothèques paroissiales. C'est en aidant mon père à choisir les livres pour l'une d'elles, à 10 ans, que je suis devenue une véritable lectrice.

Ces humbles bibliothèques ont probablement aidé à la création de bibliothèques municipales mieux articulées, mieux structurées même si à l'époque, on ne savait pas trop ce qu'était une bibliothèque pour enfants. Certains parents croyaient qu'il s'agissait de garderies ou d'écoles. On leur a fait comprendre, peu à peu, le rôle d'une bibliothèque publique pour jeunes.

Les jeunes lecteurs ont-ils changé depuis cette époque?

Oui, tout comme les adultes. Les médias, la publicité font que les deux groupes fonctionnent plus par « flashes ». Si la bande dessinée a tant de succès, c'est qu'elle est en accord avec notre époque. Elle est rapide et efficace tout en pouvant être très dense, et non toujours superficielle comme on le prétend souvent.

Les livres plus littéraires, par exemple ceux de Jules Verne, rejoignent plus difficilement les lecteurs d'aujourd'hui. On y trouve trop de descriptions, l'action y est trop lente pour le jeune lecteur moyen. Mais, quoi qu'on en dise, la démocratisation de l'enseignement a augmenté le nombre de lecteurs. Quand j'ai commencé à travailler dans les années 50, beaucoup de familles habitaient Montréal ; elles n'avaient pas migré vers les banlieues. Pourtant, la fréquentation de la bibliothèque demeurait le fait d'une certaine élite et le prêt, peu abondant. Alors que la population enfantine atteignait presque le double de celle d'aujourd'hui, on ne prêtait que le dixième du volume de prêt actuel. Celui-ci se chiffre maintenant à plus d'un million de livres par an, sans compter le prêt d'autres types de documents.

Il y aura toujours des enfants qui adoreront Jules Verne. Mais un des succès de la Bibliothèque municipale de Montréal, c'est qu'on y a attiré toutes sortes d'enfants, certains plus intéressés par les choses de la vie quotidienne et d'autres, par la littérature...

La littérature pour enfants a ses Proust et ses Barbara Cartland, elle présente plusieurs niveaux, et l'enfant a le droit de les trouver tous à sa bibliothèque.

Vous nous parlez de littérature. Mais une bibliothèque pour jeunes n'a-t-elle pas aussi une fonction d'information?

Oui, bien sûr, le documentaire attire les enfants qui préfèrent le réel à l'imaginaire, qui aiment avoir un retour pragmatique de leurs lectures. Le but d'une bibliothèque publique est de répondre aux besoins des enfants, qui sont naturellement curieux et aiment faire des découvertes. La Bibliothèque doit les guider et les inciter à aller plus loin. Elle a aussi pour mandat de former les jeunes esprits.

La relation individuelle avec un jeune lecteur est-elle importante?

Essentielle. On constate par les enquêtes de lecture que le premier facteur favorisant les habitudes de lecture est l'aide de la famille. Certains enfants, mais pas tous, l'obtiennent dans leur milieu. Bien sûr, l'école apprend à décoder. Mais si le livre est absent de la maison, l'enfant va l'associer au monde scolaire et non au loisir ou à la satisfaction de besoins personnels. C'est à la bibliothèque publique de compenser.

Comment amène-t-on l'enfant à la bibliothèque, comment l'y retient-on?

Dès ses débuts en 1941, la Bibliothèque municipale de Montréal a compris que c'était en lui offrant des activités liées directement à l'écrit (par exemple, par les heures du conte) ou par d'autres moyens plus « publicitaires », comme la projection de films, les cours de dessin, de collage, qu'on attirait d'abord l'enfant sur les lieux, puis qu'on lui apprenait à lire des images. Elle a fait des bibliothèques des lieux d'animation du livre.

Avec « Les livres dans la rue », on va même chercher les enfants là où ils sont...

Oui. On a constaté que, dans certains quartiers où les parents ont du mal à vivre, le livre n'est pas présent. Alors on va rencontrer les enfants, on apporte des livres dans les parcs en été, dans d'autres lieux en hiver. On ne constitue surtout pas de mini-bibliothèques parce que l'enfant n'est pas prêt pour la bibliothèque. En fait, l'enfant se trouve un peu comme chez un ami. On lui raconte une histoire. Il peut intervenir dans le déroulement du conte. On lui laisse le temps de s'identifier pleinement aux personnages.

C'est un besoin, pour les enfants, d'intervenir dans les histoires?



IL ÉTAIT UNE FOIS ...

Ginette Guindon

Un grand petit pays sans littérature de jeunesse. Quelle tristesse !

Jusque dans les années 1920, aucun livre pour enfants. Vous vous rendez compte ! Bien sûr, les enfants avides de lecture « pigeaient » dans la bibliothèque de leurs parents pour satisfaire leurs besoins.

C'est à ce moment-là que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal lance son mensuel *L'Oiseau Bleu*, qui s'adresse aux jeunes de 9 à 12 ans. La littérature de jeunesse québécoise était née ! Le premier roman québécois délibérément destiné aux enfants, *Les Aventures de Perrine et Charlot*, de Marie-Claire Daveluy, publié en 1923 à la Bibliothèque de l'Action française, paraît d'abord en feuilleton dans *L'Oiseau bleu*.

Une dizaine de revues voient le jour jusqu'en 1950. Cela a pour effet de stimuler les auteurs à écrire pour les jeunes. Ils ont alors des préoccupations pédagogiques évidentes : la religion, l'histoire, les traditions, les sciences naturelles sont à l'honneur.

La Deuxième Guerre mondiale interrompt pendant quelques années les liens avec l'Europe, et une période d'essor commence ici. L'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954) consolide cet essor. Les oeuvres prennent une certaine originalité. Le roman sera privilégié même si les livres de vulgarisation scientifique et les contes foisonnent encore. Cette période prospère s'étend jusqu'en 1964-1965 avec l'arrivée des Monique Corriveau, Suzanne Martel, Paule Daveluy, Yves Thériault et Henriette Major.

Pourquoi alors assiste-t-on, à partir de 1965, à ce déclin catastrophique menant à la quasi disparition de la littérature de jeunesse en 1970 ? Le département de l'Instruction publique ne donne plus de prix de fin d'année aux élèves : c'était des livres canadiens qui étaient offerts en récompense. L'importation étrangère bat son plein. C'est la Révolution tranquille, l'éclatement des valeurs, l'époque de la la½cisation et de la démocratisation de l'enseignement. Les éditeurs concentrent leur énergie sur les manuels scolaires avant tout. La remise en question des valeurs influence sûrement les éditeurs qui font alors une pause et s'interrogent sérieusement sur leur avenir.

En 1971, au creux de la vague, un groupe d'auteurs, d'illustrateurs, d'éditeurs et de bibliothécaires se rassemblent et forment Communication-Jeunesse. Cet organisme travaille si fort à la promotion du livre québécois qu'après vingt ans d'existence, la littérature de jeunesse occupe aujourd'hui 30 % de l'espace éditorial au Québec.

Depuis 1970, une dizaine de maisons d'édition constituent la base de notre corpus. Des revues spécialisées naissent : *Lurelu, Des livres et des jeunes*, par exemple. Les éditeurs développent une véritable politique éditoriale. Bref, la croissance s'accentue. Cependant, c'est vraiment dans les années 80 que la littérature de jeunesse prend toute son ampleur. Le palmarès Livromanie et Livromagie » de Communication-Jeunesse fait le tour des écoles et des bibliothèques, l'animation du livre est à son meilleur, les rencontres auteurs/illustrateurs et lecteurs se multiplient.

De 1968 à 1991 on note une progression de près de 70 % des chiffres de vente. On s'entend pour dire qu'actuellement la littérature pour la jeunesse est le secteur littéraire le plus dynamique au Québec, celui qui innove le plus, qui produit et qui vend le plus. La maison d'édition la courte échelle, locomotive dans l'édition du livre de jeunesse, a vendu à ce jour plus d'un million de livres. De nombreux romans pour adultes sont tirés à 1 000 exemplaires alors qu'il n'est pas rare qu'en littérature de jeunesse le tirage soit de 2 000 à 3 000 copies.

Bref, la littérature de jeunesse québécoise a enfin obtenu ses lettres de noblesse. Les bibliothèques municipales sont vivantes; les nouveaux programmes de français dans les écoles sont prometteurs; les guides pédagogiques du ministère de l'Éducation et les mises à jour dans la revue *Vie pédagogique* sont des instruments utiles aux professeurs; les universités offrent de plus en plus de cours en littérature de jeunesse; les médias s'intéressent au sujet (bien qu'encore trop timidement); les librairies participent en grand nombre aux concours de vitrine et de promotion; les salons du livre réservent un espace toujours grandissant aux livres pour enfants. Tous ces éléments encourageants garantissent une continuation heureuse de cette montée. Il y a encore énormément de travail à faire : diversifier les genres, produire des livres documentaires, améliorer la langue et le contenu, exporter notre production, etc. Cela devrait se concrétiser avec optimisme et entrain puisque nous nous trouvons à un moment très favorable de notre évolution dans le monde du livre.

Et la fin de l'histoire ? Il n'y en aura pas, je l'espère bien ... ▲

les livres plus

LÉON SANS SON CHAPEAU
Pierre Pratt

UNE JOURNÉE AVEC JÉRÉMIE ET Mme MING
Sharon Jennings/Mireille Levert

PIKOLO: LE SECRET DE LA GARDE-ROBE
Gilles Tibo

VIOLET, VERT ET JAUNE
Robert Munsch/Hélène Desputeaux

LE MYSTÈRE DE L'ÎLE AUX ÉPICES
Richardo Keens-Douglas/ Annouchka Galouchko

SAHARASARA
Gillian Johnson

Venez au Salon du livre pour rencontrer les auteurs et illustrateurs qui ont créé ces livres.
Ils seront au stand 837 (Diffusion Prologue).

Annick

Ce numéro spécial est une réalisation de la Bibliothèque municipale de Montréal, Service des loisirs et du développement communautaire. Il s'inscrit dans le cadre du 50e anniversaire des services aux jeunes. À la Bibliothèque municipale de Montréal, « On vous en a conté des belles ». Renseignements généraux : 872-6211.

Comité du journal :
Suzanne Asselin, Communications et Information Luc Fleury, aide-bibliothécaire, Langelier Lucie Lafortune, aide-bibliothécaire, Mercier Lise Langlais, conseillère en ressources documentaires Josée Valiquette, bibliothécaire, Langelier.

Collaborateurs et collaboratrices :
Christiane Charette, bibliothécaire, Centrale-Enfants, Mireille Cliche, bibliothécaire, Traitement documentaire, Luc Fleury, aide-bibliothécaire, Langelier Denise Fortin, bibliothécaire, CECM Michèle Gélinas, bibliothécaire, Centrale-Enfants Ginette Guindon, bibliothécaire, Expertise et services documentaires Lucie Lafortune, aide-bibliothécaire, Mercier Paul-André Linteau, auteur et historien Eric Peterson, aide-bibliothécaire, Langelier Johanne Pétel, bibliothécaire, Hochelaga Rémy Simard, illustrateur Robert Soulières, auteur Kim Chi Tran, étudiante

Révision :
André de Repentigny, Communications et Information Louise Robichaud, conseillère, Promotion et animation documentaire, Bibliothèque municipale de Montréal Huguette Thibault, bibliothécaire, Expertise et services documentaires.

Coordination :
Luc Fleury, aide-bibliothécaire, Langelier Louise Robichaud, conseillère, Promotion et animation documentaire, Bibliothèque municipale de Montréal.

Mise en page
Luc Fleury

Nous remercions également :
Hélène Charbonneau, Michèle Gélinas, Marguerite Guillemmette, France Machet.

Un ou une employé-e de la bibliothèque	Le fichier	Un calendrier	Une cassette	Un sourire
Un roman publié chez Boréal	Une encyclopédie	Un chat (image ou photo dans un livre)	Un livre de recettes de cuisine	Un dateur
Une vraie paire de chaussures noires (pas celle d'un livre)	Un sac d'école	★	le ou la bibliothécaire	Un taille-crayon
Un livre rangé de travers	Un enfant qui lit	Le comptoir de prêt	Un dictionnaire	Un livre ou une revue des Petits Débrouillards
Un numéro de Vidéo-Presse	Un livre sur ton pays	Une affiche	Un album de JiJi et Pichou	Un livre de Denis Côté

BIBLIO-GO

Maintenant que tu en sais un peu plus sur les livres et l'édition, tu peux compléter cette grille de biblio-go (bingo). Pour le faire, il te suffit de te promener dans la section des jeunes de la bibliothèque de ton quartier et de remarquer les éléments mentionnés dans la grille. Seul ou avec d'autres, amuse-toi à cocher toutes les cases. ▲

Journal du 50e anniversaire des bibliothèques pour les jeunes.

UN AUTRE, PAREIL! »

Certains enfants perçoivent très rapidement la lecture comme une activité individuelle. Pour d'autres, c'est un acte de communication, presque de communion. La relation au conteur est importante. On a trop tendance à croire que tous les enfants sont pareils. Ils ont des besoins et des approches très variés.

Revenons maintenant à nos bibliothèques. Leur aménagement est-il important pour les enfants?

Très important, mais surtout pour l'ambiance. Les adultes sont impressionnés par le confort, la richesse apparente, ce qui a l'air très actuel. Les enfants sont plus sensibles à l'accueil, à la gaieté des lieux. Le personnel doit être souriant et parler aux enfants. Mais il faut le faire d'une façon professionnelle. Ne pas avoir de relations trop affectives avec les enfants, tout en ayant une approche généreuse. Et les enfants adorent les décorations, les dessins, les plantes.

La bibliothèque doit être située près du foyer des enfants. Souvent, les enfants n'ont pas d'argent pour prendre les transports en commun, et d'ailleurs, de plus en plus de parents répugnent à les laisser s'éloigner seuls. Il faut multiplier les bibliothèques pour enfants

Y a-t-il d'autres réalisations dont notre réseau de bibliothèques doit être fier?

Oui, plusieurs. Je pense, entre autres, au développement de certains services comme le prêt de documents audiovisuels, de posters, de jeux éducatifs. À la publication de nombreuses bibliographies. À certaines activités ponctuelles comme le défilé des enfants-sandwiches, où pour promouvoir le livre de jeunesse québécois, les enfants avaient fait eux-mêmes de magnifiques panneaux. Aux haltes-lectures dans les centres commerciaux, où l'on rejoignait des non-usagers des bibliothèques. Aux clubs de lecture. Aux journaux de bibliothèques. A la nouvelle collection Biblio- parents, qui regroupe des ouvrages sur le développement de l'enfant, et que les parents peuvent lire ou emprunter pendant que leurs enfants bouquinent. Cette collection obtient beaucoup de succès.

Croyez-vous que les bibliothèques publiques pour jeunes ont un rôle à jouer dans la prévention du décrochage scolaire ou de l'analphabétisme?

Bien sûr! Il faut lier dans nos têtes la Bibliothèque à la vie économique. La bibliothèque publique peut et doit former des gens qui se débrouillent avec les nouvelles technologies, qui peuvent lire et comprendre le mode d'emploi des nouvelles machines à leur travail. Il n'y aura pas de place au 21e siècle pour les analphabètes.

Les études prouvent que le clivage lecteur / non-lecteur se produit vers l'âge de 12 ans. L'école, on le sait, a pour fin d'apprendre à décoder. Mais on sait aussi qu'à Montréal la population est constituée à 24 % d'analphabètes fonctionnels, dont plusieurs ont terminé leurs études secondaires!

La bibliothèque publique vise à former des lecteurs, c'est-à-dire des gens qui, en plus de savoir décoder, comprennent ce qu'ils lisent. Elle rejoint les enfants dès l'âge de 18 mois. En mettant un livre dans les mains d'un jeune enfant, on en fait un ami, un compagnon. L'enfant veut dormir avec son livre, l'emporter partout; il a avec lui une relation très intense. Il l'associe au plaisir. Par la suite, la bibliothèque doit aider l'enfant à devenir un vrai lecteur.

On pose souvent un jugement hâtif sur ce que les enfants lisent. J'ai vécu à une époque où on aimait les Bob Morane. J'ai rencontré depuis beaucoup de bons écrivains qui en ont lu des dizaines. Le fait que ces aventures soient répétitives a contribué à rendre leur lecture plus accessible. On peut devenir un vrai lecteur en lisant d'abord des choses faciles, qui paraissent avoir peu de valeur en soi.

Il faut développer une certaine confiance en soi comme lecteur?

Le lecteur fait le lecteur. Plus on lit, plus on a de la facilité à lire. Si on fait qu'à 12 ans un jeune sait aussi facilement lire qu'il sait écouter, on aura un bien plus grand nombre de lecteurs adultes.

Il y a bien sûr un effort à faire pour devenir lecteur, comme pour devenir skieur, mais ça peut être agréable.

À la Ville de Montréal, les ouvrages pour jeunes portent des indications de groupe d'âges-cibles...

Oui. Ce traitement a longtemps été controversé, mais il répond finalement à la demande d'une majorité de parents. Cependant, on ne doit les considérer que comme des indications. Il ne faut surtout pas dire à un enfant que le livre qu'il choisit est trop « jeune ». Souvent, les enfants ont besoin de revenir en arrière pour se rendre compte par eux- mêmes du chemin parcouru.

Quels autres conseils donnez-vous aux parents pour faire de leur enfant un lecteur qui a du plaisir, qui sait comment s'informer?

Lui acheter des livres, même seulement quelques-uns. S'intéresser à ses lectures, pas seulement quand l'enfant est tout petit, mais aussi quand il accède à un texte plus imposant. Il faut que l'enfant sache que le livre compte pour ses parents. Mais la fréquentation de la bibliothèque demeure importante puisqu'on y trouve une variété d'ouvrages que les librairies n'offrent pas. Il ne faut pas imposer ses goûts à l'enfant, même si beaucoup de parents souhaitent que leur enfant revive leurs propres joies de lectures. Par contre, il faut l'encourager à essayer de nouvelles choses, tout en respectant le « conservatisme » de l'enfant, le fait qu'il soit rassuré par le connu. Il faut éviter que le jeune lecteur s'ennuie avec un livre. Il ne faut surtout pas qu'il le fasse à la lecture de deux ou trois livres d'affilée. Il faut sans cesse nourrir son besoin de nouveauté, de créativité.

À la Bibliothèque municipale, on a toujours privilégié le livre québécois pour que l'enfant s'y reconnaisse. Je suis ravie que l'édition québécoise du livre de jeunesse se soit tellement développée.

Quels sont vos souhaits pour l'avenir de la lecture publique?

Je souhaite que la bibliothèque publique soit le plus possible présente partout, qu'elle soit perçue comme le prolongement de la famille, et non comme reliée à quelque chose de culturel, dans le sens de réservée à une élite. Que la bibliothèque ne soit pas cloisonnée. C'est pourquoi on a commencé à construire des bibliothèques avec de larges vitrines, ouvertes sur l'extérieur.

Au cours de votre carrière, avez-vous eu l'impression qu'un livre, un contact avait pu changer la vie d'un enfant?

Il arrive qu'un enfant nous rapporte un livre en disant : « J'en veux un autre pareil ! » On sait alors que ce livre-là l'a rejoint profondément. C'est une situation merveilleuse et difficile...

L'entrevue a été réalisée par Mireille Cliche, auteure de *« Les larges détours»*, (Tryptique, 1991) et de *Jours de cratère* (Poésie. Ecrits des Forges, 1991). Elle est aussi bibliothécaire à la Ville de Montréal. ▲

L'art d'oubliance

Luc Fleury

L'art d'oubliance est une interprétation très subtile de la vie et sera à jamais pratiqué. Jusqu'à ce que l'éternité meure, jusqu'à ce que l'être humain signe sa fin, jusqu'à ce que le grand trou noir creuse l'inimaginable tombe où l'art d'oubliance sera roi.

L'histoire de l'humanité pratique à tout moment l'art d'oubliance. Jules César aura servi cet art sans l'avoir désiré. Dans une bataille en 46 avant Jésus-Christ, le grand empereur Jules met le feu à plusieurs bâtiments administratifs afin de remettre Cléopâtre sur son trône, elle qui avait été destituée par son frère Ptolémée en 43. Le hasard de l'Histoire aura poussé les flammes à détruire la fabuleuse bibliothèque d'Alexandrie.

Comment oublier ce fait tournant dans la culture et le savoir de l'humanité, quand toute une littérature tombe sous la tragique interprétation de l'art d'oubliance? Alexandrie, la fureur des flammes aura laissé les cendres de plus de 700 000 écrits sur lesquels marcheront à jamais la tristesse, le désarroi et la désolation.

Alexandrie permettait de ne pas perpétuer l'art d'oubliance. Grand foyer de la civilisation hellénique, Alexandrie possédait son musée, sa bibliothèque. Ce centre de la culture était réputé comme la forteresse du savoir. Les savants et lettrés du monde grec s'y trouvaient: Archimède, Callimaque, Euclide, Théocrite... Plusieurs écrits de civilisations anciennes également... Tant de manuscrits perdus. Tant d'oeuvres perdues.

L'incendie d'Alexandrie par Jules César... L'incendie de Rome par Néron... La disparition d'une ville impose une reconstruction. La perte d'une bibliothèque impose un requiem, puisque la culture forme les civilisations. La Ville soutient, la Bibliothèque instruit; elle permet l'épanouissement de la société.

L'art d'oubliance doit être consciemment provoqué en duel. Il est si facile de tomber sous la lame de son épée. Durs combats pour conserver le savoir de l'humanité.

Tous les chapitres composant l'Oeuvre

Pensons à ces « duels » médiévaux. Les moines passaient une partie de leur vie à copier les anciens manuscrits afin de les conserver dans leur bibliothèque pour les générations futures. Les affrontements entre l'oubli et le savoir auront fait bon nombre de victimes, mais nous auront aussi valu bien des victoires en ces monastères reculés.

Les écrits doivent exister pour permettre à toute une civilisation de réfléchir, de se divertir et de s'épanouir. Nous aurons réussi à donner un grand coup d'épée à l'art d'oubliance par l'avènement de l'imprimerie qui permet aux livres de quitter leur caractère unique pour mieux se faire connaître à un plus grand nombre.

Avoir accès au savoir, quel qu'il soit... c'est un droit.

Pour réfléchir sur le passé, sur les fondements de la civilisation. Ou, tout simplement, pour s'enfuir dans l'imaginaire d'un auteur pardelà les contrées lointaines, pour connaître des personnages, reconnaître les vérités, raconter l'humanité, s'arrêter puis penser.

Les bibliothèques ont cette mission de faire découvrir tous les paragraphes, tous les chapitres possibles. Elles permettent l'accès à ce savoir.

Imaginez le théâtre de Molière détruit... ou les écrits de Rabelais, Zola... Imaginons le Louvre brûlant au grand complet : Poussin, David, Delacroix, Géricault... disparus à tout jamais dans la nécropole du souvenir. Des tableaux uniques!!! Un exemple si proche du drame d'Alexandrie.

Chaque société se doit de posséder des bibliothèques, essentielles pour sa survie, afin de donner un sens à son existence et non de se donner l'impression d'exister. Leur présence doit être étendue. A l'époque d'Alexandrie, sept cent mille écrits étaient conservés. Aujourd'hui, ce nombre peut sembler dérisoire, l'ère des communications ayant modifié les données.

Romans, essais, théâtre, dictionnaires, documentaires, biographies, nouvelles, répertoires, encyclopédies, anthologies, poésie... Les personnalités du livre sont infinies.

Toute société a le droit et le devoir de posséder des bibliothèques. Pour l'aider à ne pas pratiquer l'art d'oubliance, pour contempler ces phrases, ces virgules franchies de voyage en passage, ces images de toutes sortes, ces traversées d'alinéa en alinéa afin de parvenir à la fin d'une histoire... Pour marcher avec le silence, pour se reposer sur trois points de suspension... et, dans la solitude, fermer le livre.

Le goût de lire se pratique et c'est un art que de l'enseigner. Il faut cultiver ce bonheur pour retirer le plus grand nombre de « scènes » à l'art d'oubliance.

Il faut laisser à la lecture ses coups de théâtre pour séduire chaque société. Il suffit, pour cela, de lui offrir le plus de scènes possibles afin de contribuer à la meilleure diffusion du savoir à laquelle on est en droit de s'attendre, tous et toutes! ▲

LES LIVRES DANS LA RUE

Christiane Charette

Des livres sortent dans la rue pour rejoindre un public qui ne fréquente pas les bibliothèques.

Des livres-plaisirs, des livres pour rire, des livres pour rêver et pour nourrir son imaginaire. Des livres fous pour donner le goût du livre.

Depuis dix ans, plus de 18 000 livres ont été lus; plus de 14 000 enfants ont entendu ces histoires dans les parcs et des centres à travers la ville.

L'activité est offerte aux enfants d'âge scolaire une fois par semaine après l'école, mais tous les jeunes sont les bienvenus, et même les parents !

Avec « Les Livres dans la rue », un grand nombre d'enfants ont découvert l'ivresse du livre et ont appris à connaître les trésors cachés de leur bibliothèque de quartier.▲

Cher Monsieur le Maire,

Je vous écris pour vous remercier au nom de centaines d'enfants qui comme moi ont pu entendre des milliers d'histoires aux Livres dans la rue.

Le 20 août 92, nous avons eu une super fête à la Bibliothèque Centrale-Enfants pour le 10e anniversaire.

Depuis que j'ai 8 ans, chaque semaine, des dames de la bibliothèque de Montréal viennent près de notre maison. Elles arrivent avec toutes sortes de beaux livres. Je me suis amusée à compter le nombre de livres que ces dames m'ont fait connaître. Cela faisait 2 400 livres.

Maintenant j'ai 13 ans et depuis 5 ans je viens toute seule à la bibliothèque et j'emprunte 10 livres à la fois. La journée de la fête, j'ai même pu emprunter un dictionnaire parce que ma mère me dit que c'est trop cher.

Mais j'aime toujours me faire lire ou lire aux autres des histoires. Je souhaiterais que tous les enfants de la terre puisse se faire raconter des histoires comme ça. Merci beaucoup Monsieur le Maire pour Les Livres dans la rue. De mes amis et moi.

Kim Chi Tran

et

les enfants des Livres dans la rue ▲

LES BIBLIOTHÈQUES DE LA VILLE DE MONTREAL AU SERVICE DES JEUNES

Les enfants trouvent de tout à la Bibliothèque municipale de Montréal.

LE GOUT DE LA LECTURE

Dès leur plus jeune âge, les enfants peuvent découvrir la magie des livres. Abécédaires, livres éducatifs, livres d'images : la Bibliothèque fournit la réponse aux toutes premières questions, puis aux autres...

L'HEURE DU CONTE

Se faire raconter une histoire, quoi de plus merveilleux pour les enfants ! À la Bibliothèque, les tout-petits se laisseront charmer par des histoires traditionnelles ou modernes. C'est autour d'un conteur qu'on peut le mieux rêver.

PLACE AU JEU

Jeux d'adresse et de construction, jeux d'équipe et de création : la Bibliothèque possède une collection imposante de jeux et de jouets éducatifs pour les enfants de tout âge. Sur place, ils pourront reconstruire le monde à leur façon !

POUR LES ADOLESCENTS ET LES ADOLESCENTES UNE PORTE SUR LA DECOUVERTE

La Bibliothèque municipale de Montréal peut répondre à tous les besoins en information. Des 1001 merveilles de la nature aux secrets de la technologie et aux techniques du bricolage, les adolescents pourront tout découvrir du monde d'hier et d'aujourd'hui, et trouver réponse à leurs préoccupations immédiates.

UN MONDE D'IMAGES ET DE MOTS

Bandes dessinées, biographies, romans d'aventure, d'amour, de science-fiction : plaisir et détente vont de pair à la Bibliothèque municipale de Montréal.

DE MOZART A MARJO

Cassettes audio pour le prêt ou l'écoute sur place : qu'il s'agisse de Uzeb ou de U2, de Felix Mendelssohn ou de Félix Leclerc, les amateurs de musique pourront satisfaire tous leurs goûts !

ACTIVITÉS ET ANIMATION

La Bibliothèque municipale de Montréal présente chaque année un calendrier d'activités bien rempli : Expositions de livres et d'objets, animation de la lecture, « Les Livres dans la rue », « L'heure du conte », ateliers de jeux éducatifs, initiation à la bibliothèque et à la recherche...

Le personnel ne ménage pas son énergie pour exploiter au maximum les ressources de la Bibliothèque et pour présenter aux jeunes tous ses attraits. Animateurs et comédiens s'en donnent à coeur joie pour faire vivre aux tout-jeunes et aux moins jeunes des instants magiques...

Aux activités du rire et du plaisir, la Bibliothèque ajoute un vaste programme d'activités d'information : rencontres, ateliers et conférences.

Enfin, la Bibliothèque offre régulièrement des ateliers de formation à la lecture et à l'écriture. À chacun sa plume ! Toutes les activités d'animation sont gratuites pour les jeunes Montréalais et Montréalaises.▲

Livres Toundra: 25 ans d'édition de livres d'enfants par des auteurs et des artistes québécois



Simon et la ville de carton *de Gilles Tibo*

Dans ce cinquième livre de la populaire série de Simon, le petit rêveur veut construire des maisons pour les animaux, les oiseaux et les poissons.

0-88776-290-5 10,95 3 ans et plus



Maisons de neige, de pierres et d'os *de Bonnie Shemie*

Séries sur les habitations amérindiennes, illustrant les différents abris érigés dans le Grand Nord et décrivant comment leurs habitants y vivaient.

0-88776-295-6 13,95 8 à 12 ans



Petit Ruisseau et le don des animaux *de C.J. Taylor*

Une autre légende amérindienne: comment les animaux ont guéri les habitants malades d'un village en leur confiant le secret de leurs remèdes.

0-88776-291-3 13,95 8 à 12 ans

AUSSI AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Venez rencontrer **Roch Carrier**, l'auteur de *Un champion*, gagnant du prix littéraire du gouverneur général pour les illustrations de **Sheldon Cohen** et, de Une bonne et heureuse année, illustré par **Gilles Pelletier** et nommé deux fois pour prix du gouverneur général 1991.

25 Livres Toundra au stand 837 Diffusion Prologue

$ 9.95

$ 32.95

$ 9.95

LES LIVRES BABAR — RICHARD SCARRY
LES CLASSIQUES DE WALT DISNEY

ÉDITIONS Phidal INC.

AUX STANDS 428 - 430 - 432

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Babillard

L'UNIVERS ENCHANTE DE LA BIBLIOTHEQUE AHUNTSIC

Paul-André Linteau, historien

Quand ma mère m'a amené pour la première fois à la bibliothèque des enfants de la succursale Ahuntsic, j'ai été très impressionné. La bibliothèque était logée à l'étage supérieur d'un poste de pompiers. Le bruit des pas sur les marches métalliques résonnait de façon étrange dans la longue cage d'escalier. On avait l'impression d'entrer dans une caverne. C'était une sensation étrange que j'ai ressentie par la suite à chaque fois que je suis retourné à la succursale.

Une fois franchi cet obstacle, on entrait dans un univers proprement merveilleux. Des livres à profusion que l'on pouvait manipuler sans fin. Au centre trônait Hélène Charbonneau, grande et mince, derrière son comptoir. Elle régnait de main de maître sur cette marmaille qui se pressait autour d'elle.

Les livres, je les dévorais littéralement. J'empruntais toujours le maximum autorisé et j'en avais terminé la lecture bien avant la date ultime de remise. Au début, il s'agissait surtout d'albums illustrés; puis j'ai découvert au fil des ans des collections comme « Contes et légendes », « Signes de piste », « Marabout Junior ». La bibliothèque Ahuntsic a vraiment satisfait ma soif de lecture. Elle m'a permis de découvrir le monde, ses merveilles et ses mystères. Elle a certainement contribué à éveiller mon intérêt pour l'histoire qui allait plus tard se transformer en vocation.

La bibliothécaire, Hélène Charbonneau, me fascinait littéralement. Elle savait tout et stimulait mon intérêt en me dirigeant vers de nouvelles collections au fur et à mesure que l'âge transformait mes goûts et mes besoins. C'est elle qui m'a initié à l'usage du fichier. Elle reste encore pour moi une figure mythique, l'une des personnalités les plus marquantes de mon enfance. Je crois bien que j'en étais secrètement amoureux.

J'ai cessé de fréquenter la succursale Ahuntsic à mon entrée au collège, car la bibliothèque de cette institution pouvait satisfaire à mes besoins. Quand j'y suis retourné plus tard, au cours de mes études — elle était alors installée dans un ancien salon funéraire — c'est la bibliothèque des adultes que j'ai fréquentée. À la fin des années 1970, j'ai repris contact avec la bibliothèque des enfants, qui avait à nouveau déménagé, alors que j'y ai à plusieurs reprises amené mon fils. C'était une façon de renouer avec ma propre enfance. ▲



REMY SIMARD, auteur et illustrateur

Après avoir obtenu son diplôme en science politique, Rémy Simard veut être pris au sérieux et se lance tête baissée dans la bande dessinée. Il « commet », avec François Benoit, *Les aventures de Ray Gliss*, aux Editions Ovales et, avec Philippe Chauveau; *Les Momies's* aux Editions Kami-Case. Puis, découvrant les vertus de l'illustration, il travaille pour plusieurs maisons d'éditions dont Pierre Tisseyre et Boréal. Comprenant le pouvoir des mots, il écrit deux albums pour enfants, *Roberval Kid* et *Le voleur de voix et les tracteurs sauvages*, puis un roman jeunesse, La B.D. donne des boutons. Pour finir, il devient éditeur et fonde les Editions Kami-Case. Depuis, il peut affirmer que la B.D. ne donne peut-être pas de boutons mais l'édition, elle, donne des maux de têtes... ▲

(Illustration originale de Rémy Simard: *Il était plusieurs, plusieurs fois.*)

PHOTO



LA PARADE DES ENFANTS-SANDWICHES

Les livres? On en mange... et on le montre! Autour des bibliothèques, vingt groupes d'enfants défilent en portant leur héros de livre sur leur dos!

Jeunes de la bibliothèque *Marie-Uguay*, 1986

EN HAUT DES MARCHES...

Johanne Pétel

IL ETAIT UNE FOIS... LA BIBLIOTHEQUE HOCHELAGA !

Quelle belle histoire ! Quelques marches d'escalier et une caverne d'Ali Baba où de petits yeux brillent de mille étoiles. Une clef sur le monde, sur la recherche, la découverte, l'information et aussi la communication. « Madame, j'aimerais dire un secret à Catherine, votre marionnette ». Et, serrant Catherine dans ses bras, « Tu sais Catherine, il faut que tu manges. Tu ne peux pas toujours rester petite ».

Et le petit a grandi. Du haut de ses six pieds, il vient encore nous rencontrer. « Je dois présenter un exposé oral à l'école secondaire. Je cherche un sujet original qui n'intéressera pas que les garçons de ma classe. J'avais pensé présenter le hockey, étant moi-même joueur de hockey, mais ce sujet n'intéressera pas les filles... »

Leurs joies, leurs peines aussi, allégées par nos mots d'encouragement, car c'est d'avenir qu'il s'agit. Leur grande reconnaissance n'a pas de prix. Les yeux remplis de joie... ils ont réussi une note presque parfaite. Dictionnaires et encyclopédies sont devenus des livres magiques.

Quelques chicanes, beaucoup de confidences et de grands discours : on vit en société après tout !

De beaux projets, d'amusants spectacles, de belles collections personnelles exposées à l'intérieur de notre vitrine cylindrique où les amis, les parents et les gens du quartier partagent les goûts des enfants et les encouragements.

L'enfant est roi, la bibliothèque Hochelaga est son royaume... ▲

EN MANCHETTES...

1941-1992

Tante Lucille fait beaucoup d'heureux en visitant la bibliothèque « Workman ».
La Voix populaire, 4 décembre 1974.

Centenaire d'Andersen aux bibliothèques de Montréal.
La Presse, 26 mars 1975

Un record : 1160 abonnés en une semaine à la bibliothèque Notre-Dame.
La Voix populaire, 8 décembre 1965

La jeunesse du Canada français s'adonne de plus en plus à la lecture.
Le Journal des vedettes, 20 novembre 1965

Exposition d'insectes à la bibliothèque jeunesse de Rosemont.
Hebdo de Rosemont, 13 novembre 1974

La semaine du livre pour la jeunesse canadienne.
La Voix populaire, 25 novembre 1970

La Révolution tranquille aurait-elle oublié de secouer nos bibliothèques?
1965

La TV a-t-elle éloigné les enfants de la Bibliothèque?
Le Petit Journal, semaine du 22 mars, 1964

Un enfant n'est jamais trop jeune pour se transformer en lecteur assidu.
Le Petit Journal, semaine du 14 décembre 1958

Lire n'a pas encore fait mourir les Montréalais.
Montréal-Matin, 28 mars 1976

Le succès des bibliothèques pour enfants.
La Presse, 27 septembre 1949

Le rôle des bibliothèques dans la formation intellectuelle des enfants.
Le Devoir, 13 novembre 1943

« Donnons des livres de chez-nous aux enfants de chez-nous ». Jeanne Saint-Pierre.
Le Devoir, 8 décembre 1973

Montréal a besoin de 25 bibliothèques pour ses milliers d'enfants.
Dimanche-Matin, septembre 1963

OUVERTURE DES BIBLIOTHÈQUES

1941 Bibliothèque Centrale-Enfants
1947 Bibliothèque Workman (Georges-Vanier depuis 1985)
1947 Bibliothèque Shamrock (Le Prévost depuis 1983)
1949 Bibliothèque De Lorimier (Petite Patrie depuis 1987)
1951 Bibliothèque Rosemont
1953 Bibliothèque Ahuntsic
1956 Bibliothèque Benny
1957 Bibliothèque Gatineau (Côte-des-Neiges depuis 1983)
1963 Bibliothèque Monk (Marie-Uguay depuis 1982)
1963 Bibliothèque Bois-de-Boulogne (Acadie depuis 1966)
1964 Bibliothèque Hochelaga
1964 Bibliothèque Salaberry
1965 Bibliothèque Notre-Dame
1966 Bibliothèque Jumonville (Langelier depuis 1980)
1966 Bibliothèque de L'Acadie
1966 Bibliobus
1970 Bibliothèque St-Michel
1976 Bibliothèque St-Charles
1980 Bibliothèque Langelier
1981 Bibliothèque Maisonneuve
1982 Bibliothèque Mile-End
1982 Bibliothèque Marie-Uguay
1983 Bibliothèque Côte-des-Neiges
1983 Bibliothèque Pointe-aux-Trembles
1983 Bibliothèque Le Prévost
1984 Bibliothèque Plateau-Mont-Royal
1984 Bibliothèque Notre-Dame-de-Grâce
1985 Bibliothèque Georges-Vanier
1987 Bibliothèque Petite-Patrie
1989 Bibliothèque Mercier
1989 Bibliothèque Frontenac

Renseignements: 872-6211

La capacité de lire

Tout jeune lecteur doit forcément traverser une période de livres d'images, de bandes illustrées, etc. Sinon, il ne pourra avaler sans ennui 200 pages de Jules Verne.

Un enfant qui n'aborde les livres qu'à l'âge de dix ans ne peut se lancer dès le départ dans un texte considérable.

A 15 ans, le lecteur qui a entrepris sa carrière à trois ans lira *Terre des Hommes* avec profit.

Les spécialistes déplorent les attitudes de certains parents ou instituteurs, certes bien intentionnés, qui en voulant stimuler le goût de la lecture chez les enfants, les dégoûtent à jamais du livre, Ceci, en leur présentant des choses trop compliquées.

Dans cette perspective, c'est beaucoup moins une question d'âge et de formation, un peu comme l'éducation physique. C'est une capacité à développer. Et les bonnes intentions encore là, ne sont pas forcément la clef du succès. D'où l'avantage de confier les enfants à des bibliothécaires qui sont des spécialistes et qui sauront quoi faire lire, au bon moment.

Avant d'arriver à Saint-Exupéry, l'adolescent devra avoir lu des albums, de courts récits, quelques Bob Morane. Sinon, il refusera de lire ou ne le fera qu'avec ennui, les jours de très mauvaise température. Et par manque de formation, se verra privé d'une joie qu'il ne soupçonnera même jamais.

Entrevue de Jacques Keable avec Hélène Charbonneau, bibliothécaire à Ahuntsic
La Presse, 18 novembre 1961

SOUVENIR



Le Bibliobus a bien changé depuis 1968!

LES PERLES

France Machet
Michèle Gélinas

Il y a bien des façons de demander à s'inscrire à la Bibliothèque. Les plus originales entendues à Saint-Charles :

— Je veux me louer;
— Je veux me faire étamper;
— Je veux m'écrire;
— et, bien sûr, la plus bouleversante de toutes :
— Je veux m'abandonner.

Quand on n'a pas terminé son livre, on peut vouloir le reprendre, mais aussi :

— le reconduire;
— le renouver;
— le rallonger;
— l'étirer.

Certaines futures gens d'affaires se soucient de notre situation économique :

— Moi, à votre place, les livres je les vendrais;
— Si tout le monde était en retard, vous seriez riches !
— C'est qui le patron ici ? Il doit être riche !
— C'est-tu plus payant de travailler chez les adultes ?

D'autres s'occupent de leurs affaires :

— Je viens payer ma caution;
— Je viens payer ma contravention.

Enfin, probablement un futur millionnaire :

— On paye quand on est en retard ? Est-ce que vous payez quand on les rapporte avant ?

Pour ce qui est de notre connaissance des livres, certains nous surestiment :

— Faut-tu avoir lu tous les livres pour travailler ici ?

D'autres mettent rudement à l'épreuve nos talents de référence :

— Je veux le livre en noir et blanc;
— Avez-vous le livre qui passe à la TV ?
— Où il est le livre de monstres que c'est vrai ?

Certains livres nous reviennent dans un drôle d'état. Mais pourquoi poser des questions quand les réponses sont évidentes...

— Pourquoi ton livre est plein de chocolat ?
Parce que j'avais faim...
— Pourquoi tu as colorié dans le livre?
Parce qu'y était pas beau...

A la Centrale-Enfants, les abonnés sont curieux et vigilants...

— Ça m'a l'air bien faite.

William, 10 ans, demande sa carte d'abonné. On ne trouve pas son dossier. En pensant à certains enfants qui ont changé de nom ou de prénom après s'être abonnés, je lui demande :

— As-tu un autre nom ?

William répond :

— Non, mais y'en a un que j'ai rasé d'avoir...

Véronique, 4 ans :

— C'est quoi le film demain ?
— Les Aventuriers de l'Arche perdue.
— Pour tout l'temps ?

Une petite fille de 4 ans regarde notre oiseau :

— C'est quoi ton oiseau, c'est un perroquet ?
— Non, c'est une colombe, c'est Poukabou.
— Ah! c'est une colombe vertébrale !

Un garçon de 5 ans fait inscrire ses livres sur sa carte. Il va vite rejoindre sa mère qui lui demande :

— As-tu dis merci ?
— Oui, dans ma tête !

Madame Tremblay, installée à une table de la Bibliothèque, répare des livres. Une petite fille lui demande :

— C'est qui qui va faire ça quand tu vas mourir?

Et, le mot de la fin...

— «Ah... vous êtes fermé dimanche ? Où est-ce que vous allez ?» ▲

MERCI À NOS PARTENAIRES!!!

BRAULT ET BOUTHILLIER
COMMUNICATION-JEUNE 5SE
DICTIONNAIRES ROBERT
DIFFUSION PERIODICA
DIFFUSION DIMEDIA
DIFFUSION PROLOGUE
DIFFUSION QUÉBEC-LIVRES
ÉDITIONS FRANÇAISES
ÉDITIONS CHOUETTE
ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE
ÉDITIONS QUÉBEC-AMÉRIQUE
ÉDITIONS TOUNDRA
ÉDITIONS MICHEL QUINTIN
ÉDITIONS PAULINES
ÉDITIONS FLAMMARION
ÉDITIONS BOREAL
ÉDITIONS HÉRITAGE
ÉDITIONS DU RATON LAVEUR
ÉDITIONS LA COURTE ÉCHELLE
LIBRAIRIE SCOLAIRE CANADIENNE
LIBRAIRIE RAFFIN
LIBRAIRIE DEMARC
LIBRAIRIE PARAGRAPHE
LIBRAIRIE MONET
VIDÉO-PRESSE ▲

Ville de Montréal

Avec la collaboration du journal LE DEVOIR

le plaisir des Livres

L'éternel retour du refoulé

BANDES DESSINÉES

BRUSEL
Benoît Peeters et François Schuiten
Casterman

Pierre Lefebvre

CONSTANT ABEELS est fleuriste. Mais, pas n'importe lequel. Il se spécialise dans les fleurs et les plantes en plastique, en homme tourné vers l'avenir. Il est abonné à *Demain la science*, et croit dur comme fer que les nombreuses découvertes faites dans ce domaine arracheront enfin l'humanité à sa préhistoire. Il vit à Brüsel, nouvellement nommé Capitale des Cités obscures qui, très bientôt, sera le décor de terribles événements.

Benoît Peeters et François Schuiten ne sont plus des inconnus. Bien que leur série *Les Cités obscures* ne constitue pas à proprement parler un succès populaire, ils ont su, au cours des années, rallier à leur oeuvre un noyau de fidèles, qui s'étoffe de plus en plus.

Chaque album de la série, qui en compte désormais neuf, explore, d'une façon ou d'une autre, une problématique reliée au thème de la ville. Le scénariste Benoît Peeters se refuse, comme c'est la loi généralement en BD, à exploiter un personnage. *Les Cités obscures* changent, en effet, du tout au tout à chaque parution. Non seulement les personnages et les lieux diffèrent-ils, mais certains titres n'appartiennent même pas à la bande dessinée. Roman illustré, fausses encyclopédies, disque compact (!) ont tour à tour fait leur apparition dans la série.

Brüsel marque le retour de la BD pour *Les Cités obscures*, la première depuis *La Tour*, datant de 1987, et la plus réussie, à mon avis, depuis le formidable *Fièvre d'Urbicande*.

Brüsel, on l'aura deviné, c'est Bruxelles, mais une Bruxelles mythique, à la fois passéiste et futuriste. Le dessinateur Schuiten a su lui donner une touche étrange la situant hors du temps. Rappelant les illustrations populaires des éditions Hetzel, Brüsel est une ville européenne du 19e d'où surgissent, ça et là, des éléments issus de la science-fiction de l'époque. Tout à fait le genre d'endroit où Jules Verne se serait plu.

Afin de rendre leur ville digne de son titre de capitale, les dirigeants, entraînés par un promoteur véreux, ont entrepris de la rénover. Très vite pourtant, cet exercice tourne au carnage, car l'opération consiste en fait à carrément raser la ville pour en édifier une nouvelle. Ce ne sont pas bien sûr tous les habitants de Brüsel qui voient ce projet d'un bon oeil et, peu à peu, une résistance s'organise. De chantier, la ville devient champ de bataille.

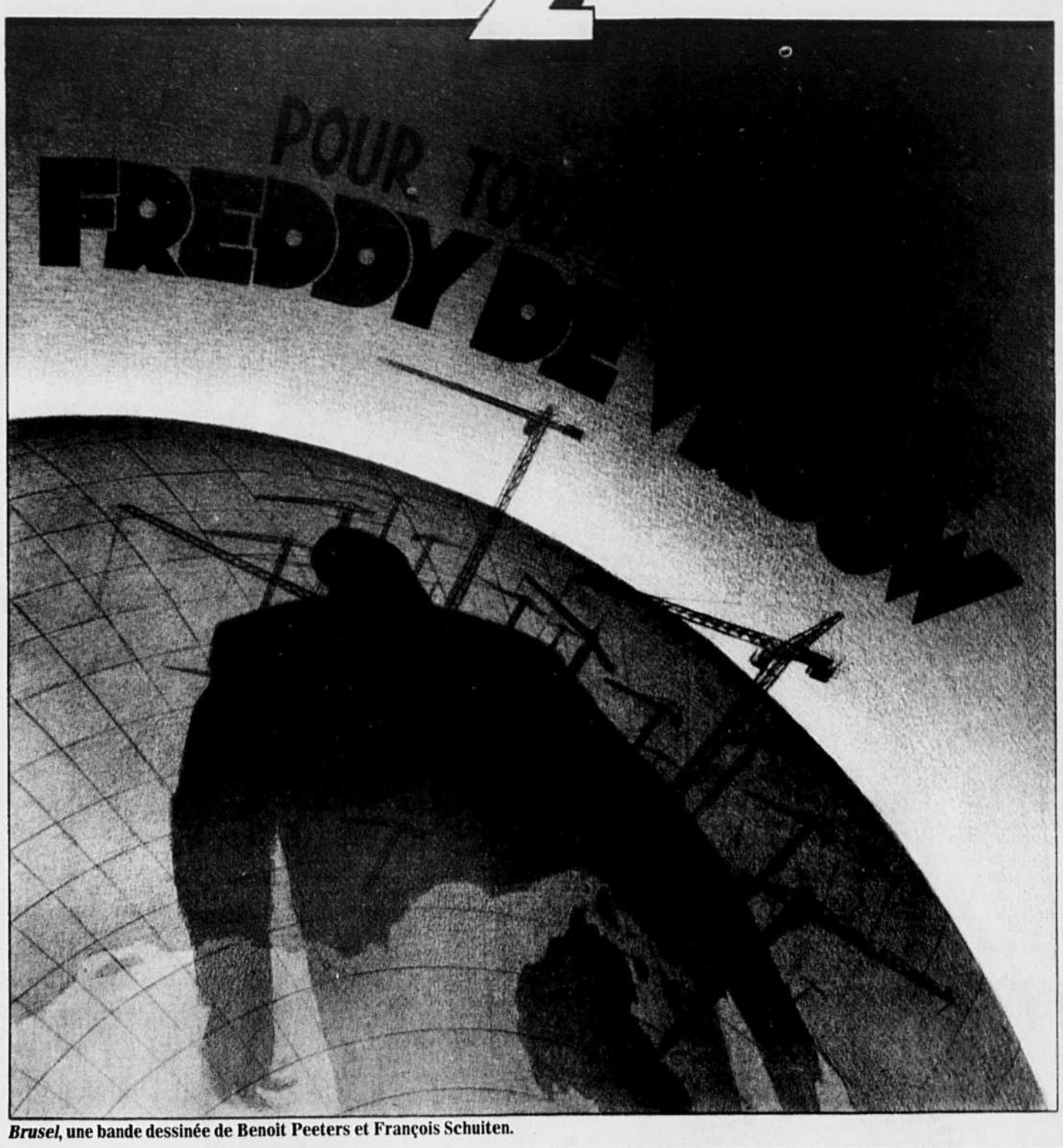
À travers cette histoire où s'entrechoquent le renouveau et la tradition, Peeters et Schuiten nous livrent une fable baroque sur le progrès aveugle et la cupidité. Mais, plus que cette variation sur l'éternel conflit des anciens et des modernes, c'est le cauchemar du fleuriste Abeels qui fait tout l'intérêt de cet album.

À la fois attiré par la sensuelle Tina, experte en sabotage, et fasciné par le professeur Dersenval, l'un des instigateurs de la reconstruction, Cosntant se voit tantôt entraîné par l'une, tantôt aspiré par l'autre. Mais, peu importe le camp où il se trouve, Abeels est toujours dépassé. Il est là par erreur et ne comprend ni ce qu'on attend de lui, ni les enjeux en cause. Aveuglé par son désir pour Tina ou par sa passion pour la science, il avance en titubant et ne verra qu'in extremis la machine qui, depuis le tout début, s'affaire à le broyer.

Constant Abeels est le type même de l'homme englouti. À l'instar des édifices autour de lui, ses références et ses acquis s'écroulent un à un. Sa foi en la science chancelle, son commerce est fichu, sa maison en ruines, et même sa santé ne tient plus le coup. Sa vie tout autant que sa ville se trouve démantelée. Envoyé par Tina à l'Hôtel-Dieu pour soigner sa toux, son état dégénère à cause de l'insalubrité des lieux. Dersanval l'y arrache, et il se retrouvera, quelques péripéties plus tard, à la nouvelle clinique. Mais, peu importe, le mal et la dépossession s'agravent toujours. Angoissé par les traitements quasi-déments des médecins, incommodé par les autres patients, il erre dans cet inextricable réseau de corridors où même Dersenval, pourtant concepteur de l'endroit, ne s'y retrouve plus. Cet épisode, où l'on croirait avoir affaire à Joseph K en milieu hospitalier, rappelle, plus que tout autre, Kafka, dont le souffle traverse tout l'ouvrage.

Les villes, avec Peeters et Scuitens, sont des lieux inquiétants et magiques où l'artifice et le porte-à-faux règnent pleinement. Dignes représentantes des plans et maquettes dont elles sont issues, elles fonctionnent par elles-mêmes et pour elles-mêmes, se développant aussi froidement, aussi impitoyablement qu'une équation mathématique. Mais, le grain de sable s'insère dans les meilleurs engrenages. Ces versions urbaines du totalitarisme, bien qu'elles fassent fi de l'humanité, finissent pourtant par être rattrapées par celle-ci. Car, contrairement au *Procès*, où K se retrouve broyé par le système judiciaire, ce sont bien les cités, ici, qui périssent.

L'entreprise de Peeters et Schuiten pourrait très bien se percevoir telle une constante illustration de l'éternel retour du refoulé. Dans ces villes où l'homme est contenu, géré, endigué, la dimension humaine refait, malgré tout, toujours surface. Qu'il s'agisse de la toux du fleuriste, de la sensualité de Rita ou de l'avarice du promoteur de Vrouv dans *Brüsel*, de la négligeance de Thomas ou de l'obsession de Robick dans *La Fièvre d'Urbicande* ou du zèle de Giovanni dans *La Tour*, il surgit toujours un impondérable; une donnée incalculable n'ayant aucun espace pour s'exprimer et qui, par le fait même, se gruge tranquillement une niche qui compromet l'équilibre de l'ensemble et, finalement, le détruit.

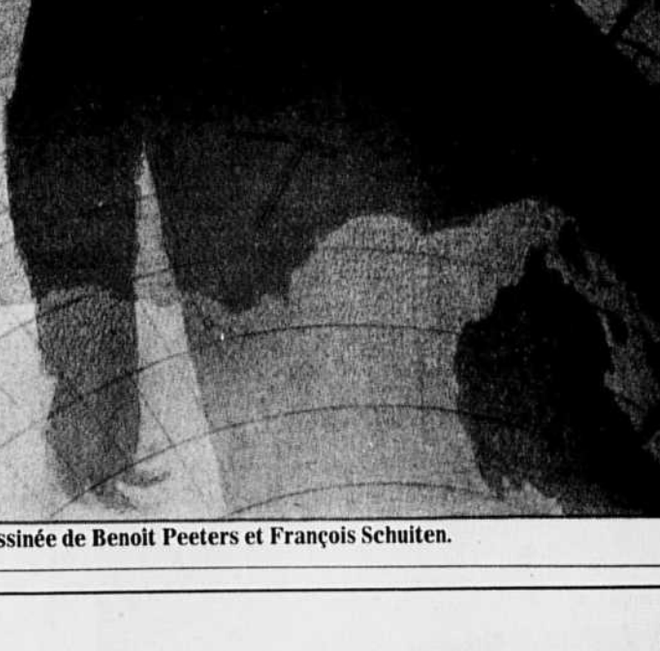


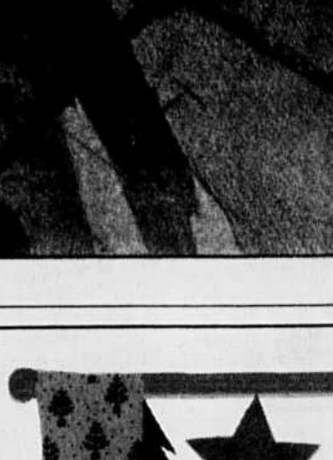
***Brusel*, une bande dessinée de Benoit Peeters et François Schuiten.**

chez
Champigny
un avant-goût de Noël



Coffrets de cinq disques compacts
* Baroque
* Mozart
* Beethoven
* Strauss
24,99$ ch.





MARIE CARMEN
Miel et Venin
17,49$



LA LÉGENDE DE JIMMY
17,99$



PATRICK BRUEL
Si ce soir...
album double
19,99$



RICHARD SÉGUIN
Aux portes du matin
17,49$

offre valable du 7 au 18 novembre 1992



ouvert 7 jours jusqu'à minuit dès le 10 déc.

SURVEILLEZ NOS SPÉCIAUX
DE NOËL SUR LES LIVRES
À COMPTER DU 14 NOVEMBRE

VENEZ NOUS VOIR
STAND 617
INVITATION SPÉCIALE
AUX BIBLIOTHÉCAIRES

MT-ROYAL

Champigny 4380 ST-DENIS, MTL, QC H2J 2L1 TÉL.: (514) 844-2587
stationnement et entrée à l'arrière rue Drolet

Pourquoi pas une dédicace?

À l'occasion du salon du livre de Montréal, XYZ éditeur vous invite à venir rencontrer ses auteurs aux stands 569 et 571.



LES AUTEURS SUIVANTS SERONT PRÉSENTS :

- *Louis Hamelin*
- *Claire St-Onge*
- *Francine Picard*
- *Claude Belcourt*
- *Yves Boisvert*
- *André Vanasse*
- *Flora Balzano*
- *Hugues Corriveau*
- *André Carpentier*
- *Matt Cohen*
- *Pierre Séguin*
- *Noël Masseau*
- *André Brochu*
- *Bernard Andrès*
- *Hélène Monette*

XYZ éditeur

le plaisir des Livres

Une Europe de polyphonie, de monotonie ou de cacophonie ?

LE SOUFFLE DE LA LANGUE
Voies et destins des parlers d'Europe
Claude Hagège
Odile Jacob, 1992, 286 pages

Heinz Weinmann

À L'HEURE OÙ, après le référendum français sur Maastricht, l'Europe s'interroge sur son destin politique, Claude Hagège, célèbre « homme de paroles », réfléchit à la prochaine étape décisive de l'intégration européenne : celle du « destin des parlers d'Europe ». On se rappelle, Claude Hagège a été révélé au grand public par un des moments forts d'*Aspostrophes* où, autre « homme de paroles », Raymond Devos, lui donnait la réplique.

Fièrement et frileusement installés dans leur unilinguisme officiel, les Français avaient de quoi être époustouflés par ce compatriote, certes venu d'ailleurs (Tunis), non content de « posséder » une centaine de langues, qui ne cesse d'en apprendre d'autres (il paraît qu'une fois dépassé la cinquantaine, ça devient un « jeu d'enfant ») et en traque dans le fin fond du globe pour garder en mémoire les langues en voie de disparition dont l'humanité semble moins s'émouvoir que de la disparition de hiboux cendrés ou du condor...

Alors que dans notre tradition occidentale, la perte de l'unité des langues a longtemps été considérée comme châtiment à la construction de la tour de Babel, pour Hagège, à l'inverse, la multiplicité, la variété, la différence des langues deviennent le meilleur antidote contre la menace d'uniformisation, nouveau châtiment postmoderne, postbabélien de la part d'un sabir anglo-américain standardisé, passe-partout, accompagné des « tv dinners » culturels monotones, frustes de la même farine.

Vivra donc Babel ! « Chaque langue disparue du globe est une perte irréparable », nous confiait Claude Hagège dans une entrevue réalisée pour LE DEVOIR en septembre 1987, suite à la sortie de **Le Français et les siècles**, défense et illustration d'un français ouvert généreusement sur l'autre, particulièrement sur la francophonie.

Hagège demandait aux Français cocardiers, tournés nostalgiquement vers le « grand siècle » et le discours **De l'universalité de la langue française** de Rivarol, de mettre leurs cadrans linguistiques français à l'heure internationale. Il montre surtout, comment, ironie du sort, au moment même où Rivarol prononçait son célèbre discours, cette universalité était battue en brèche par les signes certains du déclin de l'empire français, passés complètement inaperçus dans l'Hexagone. Car, « la langue a toujours accompagné la puissance », note Nebrija de façon prémonitoire dans la première grammaire castillane offerte à sa reine en 1492.

Le traité de Paris (1763), qui consomme la perte de l'Amérique française par sa cession à l'Angleterre, somme inéluctablement le glas de l'universalité française. Puis, autre tache aveugle renforçant la myopie hexagonale, 1783, date où Rivarol rédigeait son fameux discours, coïncidait précisément avec la déclaration d'indépendance des États-Unis reconnus internationalement dans le traité de Versailles. Ce dernier jette les bases du futur « empire américain » qui s'affirme officiellement

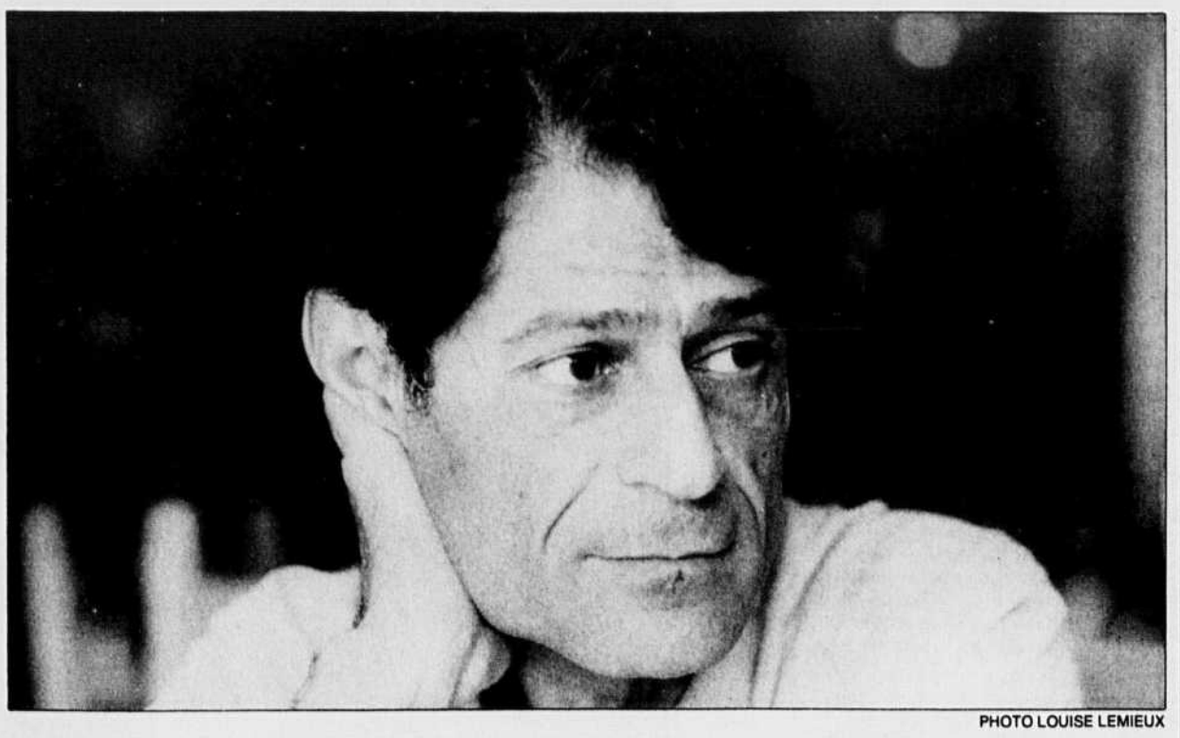


PHOTO LOUISE LEMIEUX

Claude Hagège

dans l'autre traité de Versailles (1919) rédigé en anglais, puis traduit en français.

Ami indéfectible du Québec, Hagège n'a cessé de défendre et défend encore dans son dernier livre la « fameuse loi 101 » face à la « puissance d'absorbtion de l'anglo-américain dont il est environné ». Surtout, dans l'entrevue évoquée, Hagège a mis en cause la conception du bilinguisme canadien sur une base égalitaire, alors que celui-ci y est essentiellement inégalitaire. Car, l'anglais du Québec, bien que minoritaire, bénéficie de la grosse caisse de résonance des 220 millions d'Anglophones qui l'entourent, alors que les « Francophones hors Québec », comme on appelle ces exclus, ne peuvent compter sur le secours d'un Québec velléitaire, hésitant entre sa définition comme « société distincte », comme « peuple » ou comme « nation ».

Le titre de son dernier livre l'indique bien, la langue, loin d'être simplement un instrument pragmatique de communication, est « souffle de vie », *pneuma*, qui anime la culture des peuples et des individus. Alors qu'à la veille de 1993 on nous rebat les oreilles avec des discours de gestionnaires économico-politiques, Hagège nous rappelle que l'un des défis les plus fondamentaux de la future Europe sera celui du statut de ses langues.

La « pulsion diagonale », comme l'auteur l'appelle, c'est-à-dire le désir des différentes nationalités de communiquer dans une langue commune accessible à tous, ne risque-t-elle pas de réduire la soixantaine de langues des 620 millions de locuteurs répertoriés, disséminés sur une superficie de 10 200 000 km ? Ou bien, l'« ivresse d'altérité » qui s'est emparée récemment des nations de l'Europe de l'est libérées du knout soviétique, mais aussi des nations de l'ouest, fermant frileusement leurs frontières à l'Autre avec des velléités de chasse aux sorcières, cette « ivresse d'altérité » donc ne compromet-t-elle pas seulement la constitution d'une *lingua franca* mais la communication, entre les nations tout court ? Entre ces deux excès, entre la monotonie des nations fermées narcissiquement sur elles-mêmes, et une polyphonie qui frise la cacophonie, Hagège cherche un compromis.

Tout d'abord, il faut une analyse spectrale des quatre langues, « langues fédératrices » qui, potentiellement, pourraient prétendre à devenir des langues véhiculaires de la future Europe en insistant sur leur évolution psycho-linguistique : l'espagnol, l'anglais (avec sa variante anglo-américaine), l'allemand, le français.

On s'en doute, ce n'est pas la beauté intrinsèque de ces langues qui les a répandues, plus par exemple que le finnois ou le breton. Ces langues ont franchi leurs frontières nationales grâce au commerce et la conquête des armes, la future Allemagne, dès le Moyen Âge, avec son irrépressible « poussée vers l'Est » (Drang nach Osten), méritant le titre du « tombeau des langues slaves ».

À l'Europe de l'ouest où 80 % des populations sont unilingues, c'est-à-dire où la langue maternelle et la langue nationale coïncident, fait face une bigarrure de langues en Europe de l'est, jamais protégées par un statut national. Le Caucase, appelé justement « mont des langues » par les géographes arabes, comble au plus haut point le « babélisme » de l'auteur qui, au-delà de ossète, de l'abkhze, de tcherkesse, du tchéchène-ingouche nous révèle l'existence de langues aux noms rutilants dont quasiment seul Hagège a connaissance en Occident : avar. bats, dargwa, khinaloug, lak et j'en passe.

En conclusion, pour Claude Hagège, seul un système confédéral européen souple peut arracher les minorités nationales à leur dérive sinon à leur disparition. « Les conflits actuels apparaissent comme des défis à relever par le choix d'une voie européenne originale : celle qui, grâce à l'assouplissement des structures d'autorité par un système confédéral, permettrait de concilier la réponse aux aspirations des minorités avec un certain équilibre de l'État fondé sur le choix de la majorité ».

Marie Laberge
Quelques adieux
❖
ROMAN





Il est des amours irrémédiables

400 pages ◆ 24,95$

Il est des amours lumineux. Il en est d'autres obscurs, irrémédiables, au bord desquels on est pris de vertige et dont on sait qu'ils nous briseront.

«...c'est dans le désir que la romancière atteint les plus hauts sommets dramatiques... On est alors comme aspiré dans l'extrême tension de l'écriture, dans sa foudroyante invasion du vécu imaginaire, dans sa violente subversion de la réalité.»
Réginald Martel, La Presse

Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 14 à 15 heures, les samedi 14 novembre et dimanche 15 novembre, de 15 à 17 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

McGill

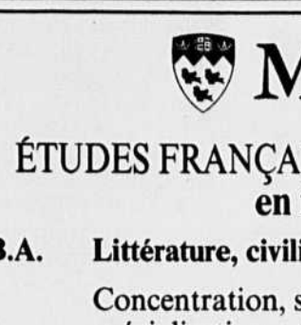
ÉTUDES FRANÇAISES ET QUÉBÉCOISES
en français

B.A. **Littérature, civilisation, traduction**
Concentration, spécialisation, double spécialisation

M.A. & Ph.D. **Littérature, critique**
Options — Maîtrise sans thèse
— Maîtrise en création

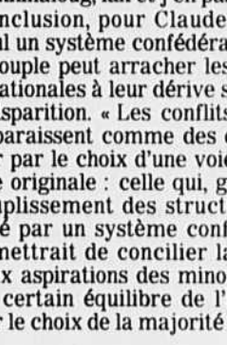
Département de langue & littérature françaises
Université McGill
3460, rue McTavish (514) 398-6883
Montréal H3A 1X9 (514) 398-6885

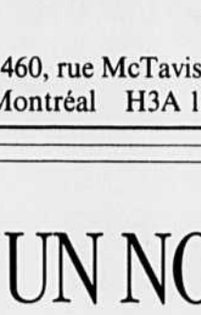
UN NOUVEL ÉDITEUR GRANDIT
[DV] JEUNESSE



LE MONDE SELON JEAN DE...
Un album
Un recueil de 18 fables de La Fontaine qui caractérisent le poète et son époque ainsi que l'actualité de ses textes.
48 pages en couleurs • 22,50 $
Une cassette
18 fables et un texte dramatique d'André Vandal, interprétés par **Jean Besré.**
Album + cassette • 39,95 $

THOMAS ET LA NUIT
Une nuit dans la vie d'un garçon qui veut quitter son enfance.
Un récit merveilleux pour les 10-12 ans.
Par Danièle Simpson, 32 pages en couleurs • 12,95 $

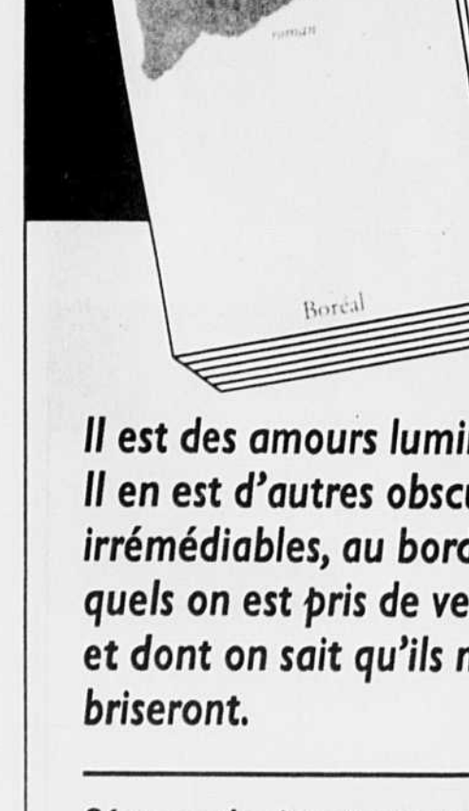


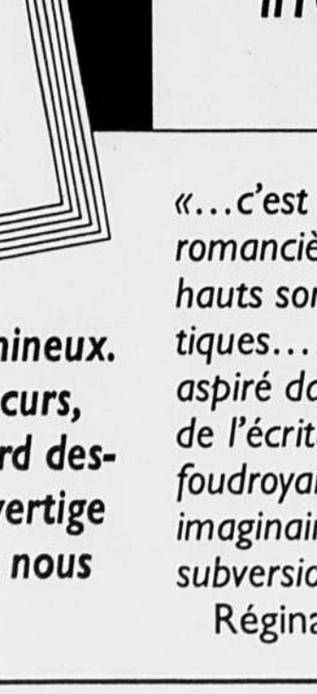


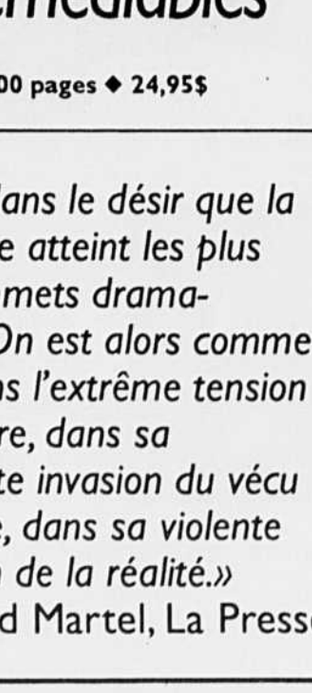
LES ANIMAUX
Un livre-jeu cartonné amusant qui permet de découvrir les mots et leur fonctionnement par association d'images. Pour les 4-6 ans,
24 pages en couleurs • 15,50 $

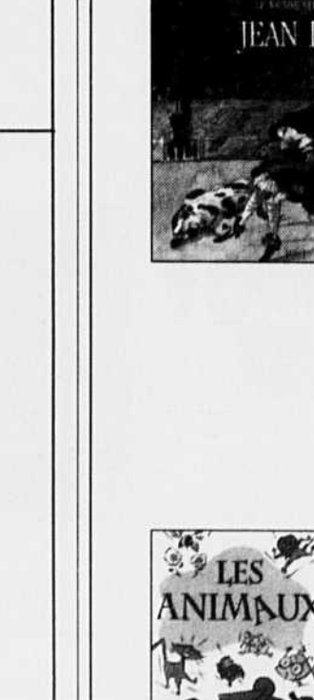
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

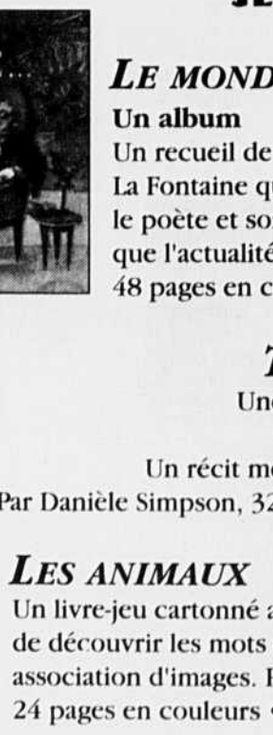
[DV] ÉDITEURS
Doutre et Vandal, Éditeurs
1024, boul. Saint-Joseph, Bureau 2, Montréal H2J 1L1
Téléphone: (514) 522-6050 Télécopieur: (514) 521-0297











MONTRÉAL
CEDILIV
1751 rue Richardson, bureau 7519, Montréal, Qué. H3G 1K6.
☎ 939-2660, 939-4189 Fax 939-2661

M.Maurice Nadeau des Éditions Maurice Nadeau, Mme Françoise Pasquier des Éditions DeuxTemps Tierce ainsi que Mme Liouba Sokolova des Éditions du Griot seront présent-e-s lors du Salon du Livre aux stands **CEDILIV : #302-304-306.**

le plaisir des **Livres**

Féminisme : les héroïnes sont fatiguées

LA GUERRE CONTRE LES FEMMES
Marilyn French
Traduit de l'américain par Françoise Bouillot et Iawa Tate
L'Archipel, 1992, 295 pages

J'AIME À TOI
Luce Irigaray
Grasset, 1992, 243 pages

Francine Bordeleau

VOILÀ donc Marilyn French et Luce Irigaray, deux féministes de la première heure qui reviennent aujourd'hui sur la scène du discours. Autant le dire d'entrée : je ne comprends pa très bien, mes soeurs, ce qui leur est arrivé. Après lecture de ces essais, une triste alternative s'impose : ou bien les hommes qui se sont gaussés du féminisme en l'associant à un mouvement de femmes frustrées avaient raison, ou bien French et Irigaray ont écrit leur bouquin alors qu'elles étaient sérieusement souffrantes.

Où s'en va Marilyn French, celle-là même qui écrivait, avec *Toilettes pour femmes*, le premier vrai best-seller féministe si on fait abstraction du *Deuxième sexe* ? *La guerre contre les femmes* (noter le titre des années 70 ou début 80 de cet essai tout récent) se termine sur cet appel pour le moins décalé : « La guerre séculaire, indomptable des hommes contre les femmes n'a que trop duré. Voici venu le temps de la contre-attaque ». Il aura auparavant fallu lire 270 pages destinées à prouver que, partout sur la terre, les hommes agressent systématiquement les femmes.

L'essai de French, qui apparaît d'abord et avant tout comme une nomenclature des horreurs commises contre les femmes partout sur la terre et depuis la nuit des temps, est dangereusement pervers. Mutilations génitales, infanticide des filles, contrôle des femmes et de leur corps via des institutions créées à cette fin (comme le mariage monogamique) et des lois, et j'en passe une masse : nul — au nulle ? — n'ignore ces systèmes d'oppression qu'ont fini par mettre en lumière les sciences sociales, l'histoire et justement le féminisme. Cette nomenclature est censée mener où ? Si j'ai bien compris madame French, à démontrer que les femmes sont historiquement opprimées et que ça continue.

Exception faite d'un rapide survol de l'Afrique et de l'Asie et d'un petit focus sur notre Marc Lépine national dont le message, « revendiquant 14 meurtres à titre d'homme cultivé, sain s'esprit, doit être pris au sérieux », c'est essentiellement aux États-Unis que French trouve des manifestations de cette guerre qui serait toujours à l'oeuvre. Du monde du travail au système juridique, des hommes violents au discours de la moral majority, la récession est encore ici d'une remarquable exhaustivité. À partir de cette logorrhée d'exemples, French vérifie son a priori : l'oppression des femmes perdure et celles-ci, en majorité des employées subalternes sous-payées, ne disposent pas des moyens financiers et intellectuels qui leur permettraient de se défendre.

À l'insulte de présenter des femmes une image misérabiliste qui ne saurait aujourd'hui se passer de nuances, l'auteure joint l'injure, pour ses lecteurs, de ne procéder à aucune analyse de la société des années 90, à aucune mise en conteste de ces exemples particuliers présentés comme des généralités, et voilà qui ne laisse pas d'être étrange de la part d'une prof de Harvard : les femmes continuent d'être exploitées à cause d'une phallocratie crasse, point final. Une position insignifiante signée par la féministe française Françoise Ducout prétend dresser en cinq pages « l'état des lieux » dans l'Hexagone. Outre la promotion éhontée de *XY*, le dernier essai d'Élizabeth Badinter, ces quelques pages dénoncent encore l'image des femmes dans la pub alors que ce discours, à une époque où le commerce fait de tout le monde l'objet de qui on voudra, est synonyme de cliché obsolète.

Aux antipodes de l'essai tout à fait inutile de Marilyn French, *J'aime à toi*, de Luce Irigaray, prône la réconciliation de l'homme et de la femme, proclame les vertus du couple hétérosexuel... et dérape complètement. Mais, c'est justement son dérapage qui constitue le principal intérêt de cet essai.

Psychanalyste française, féministe radicale, Luce Irigaray a accompli, à partir des années 70, un travail théorique méritoire consistant grosso modo en une tentative d'élaboration d'une culture féminine : autrement dit — la culture étant, pour la psychanalyse, le discours, et située du côté du masculin —, il s'agissait de concevoir comment les femmes pourraient devenir productrices de discours à part entière. Dans la foulée, Irigaray a tenté de définir une identité féminine et a interrogé la psychanalyse, le langage et le rapport hétérosexuel en fonction de la place qu'ils ont ménagé au féminin.

Et voici maintenant *J'aime à toi*. Irigaray explique qu'il a été inspiré par sa rencontre (coup de foudre ?), en 1989, avec Renzo Imbeni, maire de Bologne, politicien de gauche et, à l'époque, nouvel élu au Parlement italien. Révélation : pour la première fois, la féministe de choc constate, parce qu'elle le vit, qu'un homme et une femme peuvent se parler et s'écouter vraiment. Elle est troublée, madame Irigaray. Et finit par balancer ses thèses les plus radicales pour conserver cette idée, qui lui tient à coeur depuis toujours et qui revient ici de façon un peu plus élaborée, d'une nouvelle syntaxe. Elle qui revendiquait le « droit à la virginité » tente ainsi d'établir, avec *J'aime à toi*, les fondements théoriques d'un dialogue respectueux de l'autre et des différences entre les sexes (car l'homme et la femme ne sont pas égaux, mais différents, insiste Irigaray qui a d'ailleurs écrit *Éthique de la différence sexuelle*). Pour y parvenir, il faut mettre à bas la vieille structure phallique de la langue — car le féminin ne peut s'y dire totalement — et se doter d'une nouvelle syntaxe, « sexuée », qui laisse à l'autre tout ce que son altérité a d'irréductible. Ainsi, du titre de cet essai. Pour Irigaray, le *J'aime à toi*, « à » étant le « lieu de non-réduction de la personne à l'objet », remplace le « je t'aime » et l'idée de possession que suggère la locution.

« La guerre séculaire, indomptable des hommes contre les femmes, n'a que trop duré. »

Mais Luce Irigaray, donc, dérape. Elle fait du couple (stable et hétérosexuel) et de son rejeton, le seul fondement du sens de l'existence. Elle se dépense terriblement à échafauder une théorie « acceptable » qui collerait à la Vierge Marie. Elle dit gentiment aux lesbiennes qu'elles se trompent... Bref, Irigaray renie nombre de ses anciens combats. Parce que sa vie privée a changé ? C'est ce que laissent croire toutes ces pages lyriques et ronflantes consacrées à Imbeni — l'homme — à propos de qui on lira, entre autres inepties, que « même à leur insu, ses citoyen(ne)s le chantent, car ils manifestent une joie qu'on ne trouve pas dans beaucoup de cités ».

À force, l'ouvrage finit par tenir davantage du journal intime que du roman. D'autant que Luce Irigaray confie beaucoup d'elle-même. C'est parfois juste en passant, comme ces allusions fugitives à ses « fidèles » toujours radicales, refusant d'accepter qu'elle soit passée du côté de la mixité, mais on n'a guère besoin de plus pour comprendre que le « clan » n'est pas tout à fait un lieu de liberté. Ailleurs, Irigaray révèle son amertume et sa déception, souligne, mais sans prétention, que l'importance de ses livres aurait mérité davantage de reconnaissance, explique une démarche et des idées qui, croit-elle, n'ont pas été comprises.

L'ultime message que livre toutefois *J'aime à toi*, c'est que le féminisme a aujourd'hui plus ou moins sa place. Investissons dans le couple, dit Luce Irigaray, tout est là. Décidément, les héroïnes sont fatiguées.



PHOTO ARCHIVES
Marilyn French

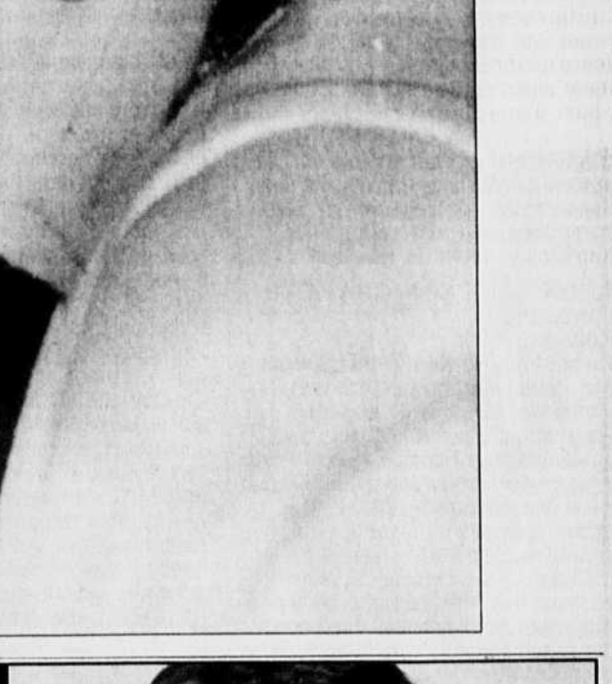
EDMOND ORBAN
LE FÉDÉRALISME ?
Super état fédéral? Association d'états souverains?
174 pages / 14,95 $
LE FÉDÉRALISME ?
EDMOND ORBAN
Un livre actuel pour un débat ponctuel : celui du référendum.
Un livre de réflexion sur un système politique mal connu : le fédéralisme.
Le Fédéralisme ? Une lecture utile. Une lecture nécessaire. Par l'auteur de *Un modèle de souveraineté-association ? Le Conseil nordique.*

Thierry Sauer
L'ostidchoix
96 pages / 9,35 $
L'OSTIDCHOIX
THIERRY SAUER
Robert Bourassa à l'heure du choix...
Des caricatures mordantes et un portrait implacable de notre premier ministre par Thierry Sauer !

Claudie Stanke
L'Anse-Pleureuse
130 pages / 16,95 $
L'ANSE-PLEUREUSE
CLAUDIE STANKÉ
Roman fragile et mélancolique, ***L'Anse-Pleureuse*** laisse couler entre ses pages la pénétrante musique de la solitude

Venez vous les procurer au kiosque HURTUBISE HMH (nº 135) pendant le Salon du livre de Montréal !

Lise Bissonnette
Marie suivait l'été
❖
ROMAN


Un récit qui mènera l'innocence jusqu'à ses dernières frontières.
128 pages ◆ 15,75$
«Le premier roman de cette journaliste qui jongle depuis vingt ans avec les idées porte les marques distinctives d'une œuvre achevée... Ce livre-là fera son chemin dans l'imaginaire... Il s'offrira aux Fêtes et aux anniversaires. Il gagnera des cœurs et des prix, c'est certain.»
Marie-Claude Fortin, Voir
«Autant le dire d'entrée de jeu, ce premier roman de la directrice du Devoir contentera tous les vrais amateurs.»
Jacques Allard, Le Devoir
«Avec Marie suivait l'été, *Mme Lise Bissonnette nous donne plus qu'un livre; elle nous donne une œuvre, c'est-à-dire la rencontre heureuse d'un style et d'un propos.»* **Réginald Martel, La Presse**
Séances de signatures stand Boréal #123
les samedi 14 novembre et dimanche 15 novembre, de 13 à 15 heures
Boréal
au rendez-vous de la littérature

le plaisir des Livres

L'art de toucher la fibre sensible

CES ENFANTS D'AILLEURS
Tome 1 : Même les oiseaux se sont tus
Arlette Cousture
Libre Expression, 1992, 599 pages.

Francine Bordeleau

APRÈS *Les filles de Caleb*, le défi, pour Arlette Cousture, était non pas de faire mieux que son roman, mais de dépasser la télésérie, si on voit ce que je veux dire. Elle a réussi, le premier tome de cette fresque intitulée *Ces enfants d'ailleurs* charriant la juste dose d'émotion, de tragédie, de dépaysement et de personnages qui font un bon roman populaire.

L'histoire d'Élizabeth, Jan et Jerzy, « ces enfants d'ailleurs », commence à Cracovie, en 1939. On vit à travers eux, dans une Europe triste et sombre, les premières années de la Seconde Guerre mondiale. Après la mort de leurs parents — Tomascz le professeur d'histoire et Zofia la musicienne —, Élizabeth, Jan et Jerzy traversent l'Atlantique et se fixent à Montréal.

Reconnaissons à Cousture ce talent de bien camper ses personnages, de nous embarquer dans leurs rêves et leur destin, de faire en sorte, en somme, que le lecteur se les approprie et vibre à leurs déboires et à leurs bonheurs. Et n'est-ce pas d'abord à cela, dans cette faculté d'établir entre le lecteur et les personnages de fiction une relation « affective », voire osmotique, que tient l'art du roman populaire ? En abordant de grands thèmes universaux — la guerre, le fascisme, l'exil, elle donne en outre à son récit une ampleur, une densité (ce sont les conditions *sine qua non* de la fresque) auxquelles ne pourra jamais prétendre *Les filles de Caleb*, la référence obligée dès qu'il est question de Cousture.

Nonobstant le nom de l'auteure, ce roman a donc tout pour être un grand succès. Le style et l'écriture, corrects, lisibles, efficaces — je dirais « minimaux » — ne désarçonneront personne. L'éditeur semble aussi avoir fait son travail, comme ce ne fut pas le cas avec *Les ailes du destin*, son dernier gros best-seller; on ne reprochera par conséquent à ce récit aucune faute grave, aucune aberration.

Cela dit, la fresque populaire est un genre qui a les défauts de ses qualités. Il y a ainsi dans *Ces enfants d'ailleurs* un côté un peu mélo, grands sentiments et bonnes intentions, un désir par trop ostentatoire de toucher la fibre sensible du lecteur. De plus la tragédie et la gravité, rendues accessibles et supportables, sont forcément édulcorées, en quelque sorte « traduites » dans une langue banale. L'horreur et le malheur oui, mais adaptés au sens commun, d'autant que tout au bout la souffrance, censée conférer à celui qui la vit un caractère d'exception, une richesse incontestable, trouve sa consolation, souvent dans l'amour comme par hasard.

Bien fait, dépaysant, manichéen juste ce qu'il faut, facile à lire comme on dit, *Ces enfants d'ailleurs* a tout pour séduire.


PHOTO JACQUES GRENIER
Arlette Cousture

LA VITRINE JEUNESSE

RACOMPTINES
Cécile Gagnon,
illustré par Béatrice Leclercq.
Éd. du Raton Laveur (3 à 8 ans)
Au fait pourquoi a-t-on toujours chanté « À cheval, à cheval, sur la queue d'un orignal... »? Tout simplement parce qu'Alexis le messager ne pouvait pas emprunter les charettes ni les carosses pour apporter sa missive et qu'il a dû partir à cheval... Avec les Racomptines, Cécile Gagné a donné un sens à toutes les chansonnettes que les enfants anonnent. Élégamment illustrées grâce aux dessins de Béatrice Leclercq qui ne sont pas sans rappeler la texture « coup de crayon » d'un Frédéric Bach, les Racomptines nous plongent dans un univers vieillot dans lequel chaque détail est à sa place. Et, de l'histoire du trésor à celle de Pinpandor qui a un chapeau d'épinette et un ventre rebondi, les deux auteures nous fournissent une bonne raison de redécouvrir les comptines sans pour autant nous fournir les notes de musique.

LÉON SANS SON CHAPEAU
Pierre Pratt.
Édition Annick.
En hommage à Rémy Simard à qui l'on devait notamment *La B.D. donne des boutons* et nombre illustrations dans le T.V. Hebdo ou publicités pour Provigo. Pierre Pratt nous emporte avec son personnage Léon dans un monde dessiné. Des lignes épaisses et fuyantes qui simplifient le détail à son essence même dans des couleurs appliquées au crayon de cire. Le texte, réduit au minimum, nous apprend que Léon a perdu son chapeau et qu'il part à travers le monde pour le retrouver. Des jeux de mots loufoques, des clichés éhontés dont Pratt se moque éperdument avec un album dont les enfants se saisiront sûrement pas la subtilité. De quoi se demander à qui Pierre Pratt a-t-il voulu faire plaisir !

SAHARASARA
Gillian Johnson. Éd. Annick.
Si vous voulez dérouter vos enfants, *Saharasara* est probablement l'album à leur offrir. Le livre raconte comment O-Stefaniefanie et sa soeur Saharasara vont traverser - au sens propre - le monde en tombant dans le trou qu'elles creusaient sur une plage. L'ouvrage de Gillian Johnson est une allégorie qui associe le rêve à la *Alice aux pays des merveilles*, gémelité fraternelle - les deux soeurs se retrouvent collées par la tête - et apologie du cycle puisque d'une chute dans un sens, les gamines retomberont dans l'autre sens sans dessus-dessous. Les surprises se multiplient. L'album se lit dans le sens de la longueur, les textes s'enchainent dans un montage variable. Un élément demeure toutefois très dérangeant : l'agressivité du dessin. Dans un style qui n'est pas sans rappeler celui des illustrations à la plume du début du siècle, les petites filles apparaissent sous des traits violents. On sent un total cynisme qui crée un malaise plus qu'il n'amuse. Certaines illustrations s'apparentent facilement à celle d'Alice plongée dans son monde irréel. Les enfants - aussi peu sensibles soient-ils - seront probablement étonnés par ce conte.

— Pascale Pontoreau

La revanche des mammifères puants

LITTÉRATURE JEUNESSE

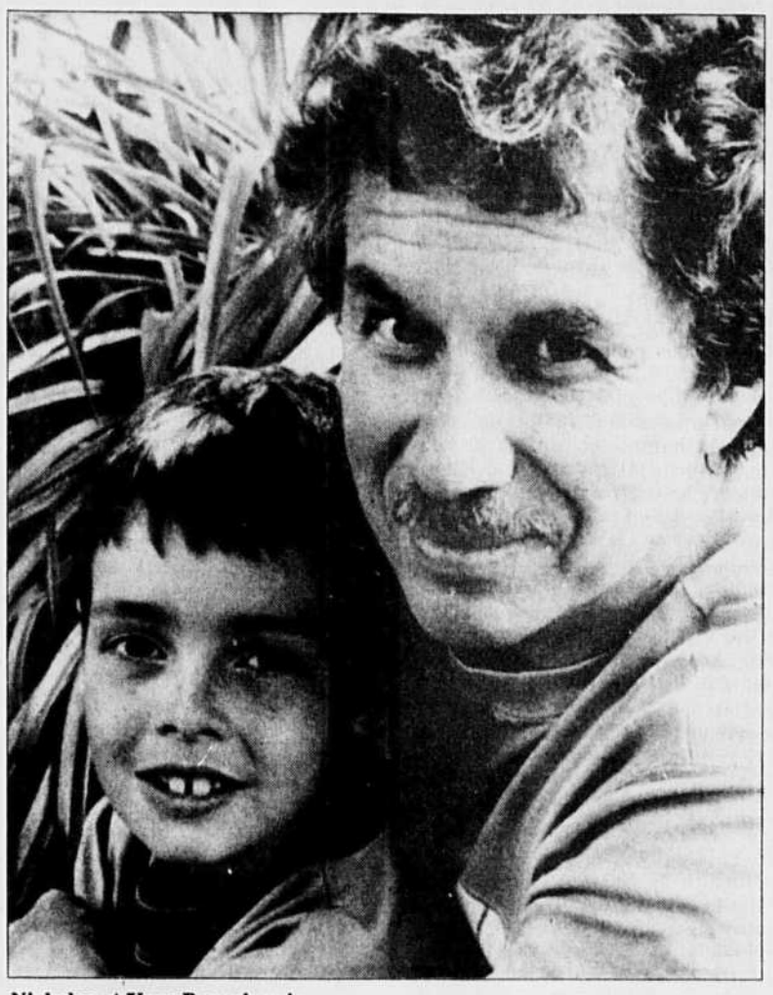
ANTOINE ET ALFRED
Yves Beauchemin
Éditions Québec/Amérique.
À partir de 8 ans

Pascale Pontoreau

QUE PEUVENT bien avoir en commun une baleine, une mouffette et un rat d'égout ? Tous ces animaux, longtemps répudiés dans l'imaginaire collectif parce qu'ils tuaient les marins en péril, sentaient mauvais ou mordaient les bons passants, ont passé sans difficulté le cap de la réhabilitation grâce à des auteurs épuisés d'entendre qu'il ne manquait que la parole à au moins 98 % des chiens de la planète et à autant de leurs ennemis félins domestiques !

Heureusement, les mammifères de mauvaise réputation deviennent parfois des héros le temps d'un livre ou d'un film.

Dans la lignée des *Contes pour tous* de Noël, mis en images par Rock Demers et avec le même esprit chaleureux, Yves Beauchemin signe *Antoine et Alfred* son second roman pour enfants. L'ouvrage est le fruit d'une amitié entre un auteur fort de son passé matousien et un garçonnet atteint de leucémie. Pour aider l'enfant, l'adulte a taillé sa plus belle plume, sorti son plus beau papier et lui a écrit quelque soixante lignes quotidiennes.


Nicholas et Yves Beauchemin

De cette délicate attention est né un ouvrage tout aussi touchant qui fait la leçon sur fond d'humour. Leçon d'amitié s'entend ! Antoine est un joyeux petit luron persécuté par son grand frère Alain et assommé par les gémissements de sa petite soeur Judith. Et voici que survient Alfred, un rat d'égout, plus digne d'une bibliothèque que d'un fond de poubelle, plus digne surtout de respect que de dégoût. Alfred, dont on ne saura jamais d'où il sort ni où il va, se cramponne à son orgueil fort de son caractère de cochon, ce qui, somme toute, est assez rare pour un rat.

Dans cette histoire, les parents ne constituent pas un problème - famille idéale quand tu nous tiens ! Après avoir surmonté leur haut-le-coeur et autres réprimandes spontanées, ils adoptent Alfred comme membre à part entière de la famille. La mère l'emmène chez le vétérinaire. La soeur lui donne vite une fonction de poupée. Jusqu'au père qui devient fou d'angoisse quand Alfred disparaît, enfermé dans la salle de conseil de l'hôtel de ville.

Qui aurait cru qu'un jour un rat eut pu faire l'unanimité ? Mais attention, Alfred n'est pas un vulgaire rongeur. D'ailleurs, comme il refuse de parler en public sous prétexte de vouloir garder le secret de sa verbomotricité, il y a de quoi se demander s'il ne choisit pas les humains avec qui il cause pour leur degré d'ouverture.

Tout au long du roman, Beauchemin accorde une place prépondérante au rôle de la communication, la parole devenant la clef qui ouvre toutes les portes. Le roman n'est pas que l'éloge du langage, il fouette tout autant les préjugés. Et si l'on ne croit pas en l'innocence du rat, il suffit de le remplacer par une métaphore sur n'importe quel individu - humain ou animal - marginalisé par sa condition.

Antoine et Alfred touche le lecteur, quel que soit son âge, comme l'ont fait avant lui *La grenouille et la baleine* ou *Bach et bottine*, parce qu'il ne défend que le bon sens humaniste en mettant relativement de côté la morale traditionnelle de la bonne société. Un message qui, s'il est à nouveau traduit en images, fera pleurer dans les chaumières !

Haut comme trois petits poètes

MADEMOISELLE LUNE
Marie-Louise Gay,
Éditions Héritage. À partir de 3 ans

Pascale Pontoreau



JE POURRAIS vous donnez mille et une raisons d'acheter *Mademoiselle Lune*. Non seulement je vous fournirais des motifs honnêtes mais je vous donnerais toutes les excuses du monde pour subtiliser discrètement l'album à votre petit dernier. Parce que *Mademoiselle Lune* s'adresse aux plus jeunes, ceux qui découvrent d'un seul regard les images sans comprendre tous les préjugés subliminaux qu'on y glisse. Mais ce sont les grands qui le dévorent !

Marie-Louise Gay vit à cent lieues des sentiers battus en littérature jeunesse. Non seulement l'histoire d'amour qu'elle tisse entre le soleil et la lune est des plus insolites mais elle semble imperméable à tous les impératifs actuels en matière de transmision de la « bonne » valeur. Elle qui a écrit et illustré *Mademoiselle Lune* s'inscrit dans une veine poétique bien en marge du « politically correct » en vigueur.

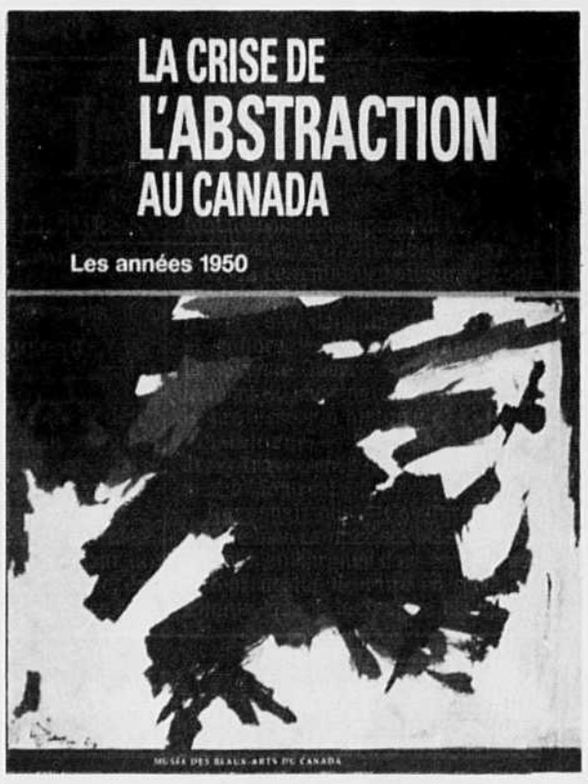
Mademoiselle Lune raconte l'amitié entre l'astre de la nuit et celui qui illumine nos jours. Un jour de brouillard, Mademoiselle Lune, toute chagrine, explique à son ami qu'une nouvelle lune va bientôt la remplacer et qu'elle ne saura plus comment occuper ses nuits. Monsieur Soleil, tout empreint d'émotion, trouvera une solution.

Comment une histoire pareille peut elle être délicieuse - parce qu'elle est délicieuse - sans tomber dans le romantisme primaire ? Tout simplement grâce au talent de Marie-Louise Gay qui fait preuve d'humour et de délicatesse autant dans ses textes que dans ses illustrations.

L'image d'une Lune tout en rondeur qui se fait bronzer sur une plage attendant le soleil qui glisse dans l'océan en crawl pour aller se coucher à l'horizon me fait fondre. Quant à la tempête qui fait tout voler dans les airs - poissons compris! - sur son passage, elle s'apparente à des scènes de bandes dessinées. Le dessin tout en courbe n'est pas sans rappeler F'Murr et ses intellos de moutons. Que dire encore du portrait de Mademoiselle Lune qui patine gracieusement sur un lac gelé rempli de poissons rouges !

N'ayez aucun complexe si vous craquez devant la Mademoiselle : d'autres ont succombé avant vous !

NOUVELLES PARUTIONS 1992



La crise de l'abstraction au Canada. Les années 1950
Denise Leclerc
comprenant une analyse technique par Marion H. Barclay
Ce catalogue impressionnant présente un aperçu de l'art abstrait pratiqué au cours des années 1950 à Montréal, à Toronto et dans plusieurs grandes villes de l'Ouest, à Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary et Vancouver. L'auteur analyse la contribution dynamique des artistes canadiens à l'enrichissement du langage de l'abstraction et examine l'influence des modèles européens et américains sur leur production.
Novembre 1992 ISBN 0-88884-623-1
240 pages, 20 repr. couleurs et 185 noir et blanc
39,95 $

Morrice
Un don à la patrie : La collection G. Blair Laing
Charles C. Hill
1992 ISBN 0-88884-619-3
192 pages, 30 repr. couleurs et 170 noir et blanc 39,95 $





Terre, esprit, pouvoir
Les premières nations au Musée des beaux-arts du Canada
Diana Nemiroff, Robert Houle, Charlotte Townsend-Gault
Septembre 1992
ISBN 0-88884-651-7
232 pages, 20 repr. couleurs et 92 noir et blanc 44,95 $

Un lieu pour l'art
L'architecture du Musée des beaux-arts du Canada
Witold Rybczynski
Décembre 1992
ISBN 0-88884-621-5
97 pages, 32 repr. couleurs et 32 noir et blanc prov. 25 $


Carnet 31 1983


Photographie tirée de *The Lull Before the Storm*

Sara Diamond
Mémoires ravivées, histoire narrée
Jean Gagnon, avec la collaboration de Karen Knights
1992 Bilingue
ISBN 0-88884-622-3
94 pages, 2 repr. couleurs et 17 noir et blanc 19,95 $

En vente chez votre libraire. Distributeur : Diffusion Prologue Inc., 1650, boul. Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) J7H 1N7 Stand 629–639, 728–738

Musée des beaux-arts du Canada | National Gallery of Canada

Canada

AVIS AUX ÉDITEURS
RÉVOLUTION DANS L'ÉDITION ÉLECTRONIQUE
TEL-IMAGES
est un puissant système de gestion d'images numériques comprimées qui vous permettra de créer vos propres CD ROM niveau II contenant jusqu'à 100,000 photos couleurs et leurs textes.
Convivialité. Recherche instantanée par champs indexés ou descripteurs. Qualité photo plein écran
Peut gérer, cataloguer, emmagasiner - visionner, imprimer ou transmettre jusqu'à 100,000 images, option son et vidéo numériques.
Démonstration sur demande à
4524 de La Roche, Montréal, Qc H2J 3J6
Tél.: (514) 842-3639 / Fax: (514) 521-8728

le plaisir des **Livres**

Comment rater le métro

CHRONIQUES DU MÉTRO
Louise Champagne
Triptyque, Montréal, 1992, 134 pages
Pierre Salducci



UN RECUEIL de nouvelles entièrement inspiré par le métro de Montréal, quelle bonne idée... Depuis 25 ans que Montréal a son réseau souterrain, il était bien temps de lui consacrer un livre ! C'est précisément le projet de ces *Chroniques du métro*, premier recueil de Louise Champagne. L'auteur propose ici 11 récits, plus une petite variation en vers, plus ou moins situés dans les détours de cet univers souterrain. Il faut dire « plus ou moins » car certaines nouvelles n'ont qu'un vague rapport avec le métro. « Couple », « L'échange », « Les souliers » et « Le dernier métro » pourraient tout aussi bien se passer ailleurs, le métro n'étant dans ces récits qu'un lieu comme un autre.

Néanmoins, dans la plupart des cas, Louise Champagne tient son pari et se plie aux exigences du décor qu'elle s'est imposé. Elle observe les gens, dissèque certaines de leurs habitudes, ce qui donne lieu à quelques peintures bien senties. Les voyageurs se dévisagent jusqu'au malaise, se bousculent ou se courtisent. Des insultes et des réflexions viennent à l'esprit, certaines seront formulées d'autres pas. Des couples se font des scènes de ménage, quelques-uns se forment ou se séparent. La violence rôde. La mort et le suicide s'installent. La peur, le sexe et l'argent sont présents comme partout ailleurs. Tout cela est vrai et se devait d'intervenir dans un tel ouvrage. Mais pourquoi faut-il toujours que Louise Champagne aille trop loin dans la démesure ? On passe en permanence d'excès en excès. Trop de situations sont invraisemblables. La violence prend souvent la même forme, elle est exagérée, voire injustifiée, ce qui réduit son impact. Les scènes de sexe relèvent du pur fantasme, franchement inconcevables. La psychologie des personnages n'est pas crédible et les dialogues se révèlent la plupart du temps mal ficelés.

Le métro est un univers trop quotidien et trop familier à beaucoup d'entre nous pour pouvoir échapper au réalisme. Ce n'est ni un monde surnaturel, ni rêvé, ni imaginé. Mais le réalisme est absent du recueil de Louise Champagne, quand lui seul pouvait nous atteindre et nous interpeller. *Chroniques du métro* ne nous parle ni des musiciens dans les couloirs installés sous les lyres prévues à cet effet, ni des quêteux, ni des pénibles chauds et froids en hiver... Autant d'éléments qui font pourtant la spécificité du métro de Montréal. D'autres points sont évoqués mais à peine exploités comme le fameux « effet piston » ou les incontournables pannes qui surgissent toujours à l'improviste.

Décevantes dans l'exploitation du thème, ces chroniques le sont aussi dans leur forme. Le style laisse à désirer. En témoigne des phrases biscornues comme « On viendra peut-être à bout un jour de comprendre notre univers » et des constructions erronées comme « sous peine que » au lieu de « sous peine de ». Finalement, ces chroniques du transport souterrain nous donne bien plus le sentiment d'avoir raté le métro que d'en avoir fait le tour.

Père et fille : les paravents du désir

A VANT D'OUBLIER
Lise Lacasse
Roman, Montréal, Trois, 1992, 178 p.
Jacques Allard

À QUARANTE-TROIS ans, Catharina Vermuller accourt à Vienne où vient de mourir son mystérieux père, Stephan. Elle y retrouve Anita, sa marraine, qu'elle n'a pas vue depuis 25 ans. Ainsi démarre le récit des retrouvailles d'un père et de sa fille, dite Cathie. Ce thème bien actuel, déjà signalé dans le dernier roman de Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités* (voir LE DEVOIR du 3 octobre), se présente ici sous le point de vue de la fille, dite Cathie. Les connaisseurs de la prose sobre de Lise Lacasse y reconnaîtront l'univers familial évoqué depuis *Au défaut de la cuirasse* (Quinze, 1977), son premier ouvrage.

C'est un peu l'enfant repoussée par le père présent dans « *Qui voyage ?* », l'une des nouvelles du recueil cité, que l'on retrouve maintenant dans *Avant d'oublier*. Mais cette fois, la mise à distance aura été brutale, puisque c'est à la naissance que le père est disparu. Cathie le découvrira à 22 ans, alors que lui en a 51. Le beau soldat autrichien qui avait séduit sa mère pendant l'occupation de la Norvège en 1941 est apparemment devenu un riche homme d'affaires, toujours en voyage. Elle en deviendra amoureuse jusqu'à l'imaginer dans son propre lit : scène très explicite, comme on dit, où les chansons de l'enfance bercent les corps sans qu'intervienne la censure habituelle du tabou. Dans la vie amoureuse de cette abandonnique, le discours du plaisir est d'ailleurs aussi direct que dans le roman récent d'André Vanasse (*Avenue de Lorimier*, XYZ) ou celui de Hugues Corriveau (*La maison rouge du bord de mer*. XYZ.

Si, au vu du roman québécois récent (disons même depuis plusieurs années), l'érotisme doux-amer de Lise Lacasse ne risque guère de faire scandale, il étonnera tout de même par la force du discours incestueux qui le fonde. D'autant qu'« écrire dans la maison du père », pour reprendre l'heureuse formule de Patricia Smart (Québec/Amérique 1988), se révèle chez L. Lacasse une entreprise très significative : ce père n'a justement pas la maison attendue, forgée par sa légende et ses mensonges. Tout n'était chez lui qu'apparences : fils renié par sa mère, cet homme tant aimé n'est finalement qu'un coureur, un usurpateur d'identité, celle de Franz, un jeune ami, propriétaire de casino. C'est donc ce joueur mythomane, couvert de dettes, que découvre finalement sa fille, inventoriant son minable appartement de location.


PHOTO JACQUES GRENIER
Lise Lacasse

Réussira-t-elle à l'oublier, comme le promet le titre ? Sa liaison avec le riche Franz le laisse croire. Ne vont-ils pas ensemble dénicher la maison de leurs rêves en Bavière ? Cette fin veut nous le faire croire, qui apparente le roman au florissant genre industriel. Harlequinade ? N'est-ce pas une tentation à laquelle succombe de plus en plus le roman québécois actuel, si désireux de se conserver des lecteurs ?

Les mérites de cet ouvrage de L. Lacasse sont tout de même à signaler : la richesse des remous intimes de Cathie, la complexité de la narration qui sait ménager (par lettres et notations de journal) la levée progressive de l'énigme, la crudité même des rapports amoureux, tout cela dessine une histoire intéressante, surtout à partir de la deuxième moitié du livre. Mais si l'on s'attache à ce thème central de la maison absente (celle du père mais aussi celle de la mère, bonne logée avec sa fille dans une maison de Londres), cette maison que Cathie semble trouver à la fin, on questionnera le destin de Cathie ou la facture du roman.

C'est qu'il y a, hors les intérieurs (les chambres), une curieuse déficience de la représentation des lieux. Au terme de la vie écartillée de cette orpheline norvégienne, grandissant à Londres et vivant à Paris, séjournant à Vienne ou dans la Californie de sa mère remariée, on doute de la réalité de cette fiction, de ce qui s'appelle la vraisemblance. On a du mal à croire à tous ces lieux interchangeables que le discours ne rend pas présents. Même si l'on acquiesce à la schizophrénie possible de Cathie (elle fréquente un psy pendant trois ans), les cartes postales narratives sont décidément insufisantes : navrant, ce motif insistant de la tour Effel pour évoquer Paris; pauvre, celui du parlement pour Londres, etc. Où sont les odeurs, les conversations, l'ambiance propres à tous ces lieux ? Est-il croyable que chez Cathie le croisement inévitable des langues et des cultures ne soit pas marqué ? Rappelant celui si souvent décharné de notre roman psychologique d'avant 1960, l'espace est facilement réduit à ces chambres à paravent que traverse la narratrice.

Cathie est en ce sens un peu trop la fille de son père : elle triche, elle aussi, en jouant pour nous lecteurs la grande voyageuse, alors qu'elle reste confinée à l'espace intime, cachée derrière tous les paravents où brûle son insatiable désir. Il est aussi des livres que l'on voudrait aimer.

CATHERINE ARNOULT
LECTRICE
"LIRE EN ÉCOUTANT"
(514) 942-1389

Lecture à domicile, en institution ou pour de petits groupes, d'oeuvres classiques ou contemporaines, de poèmes, de revues ou de journaux.

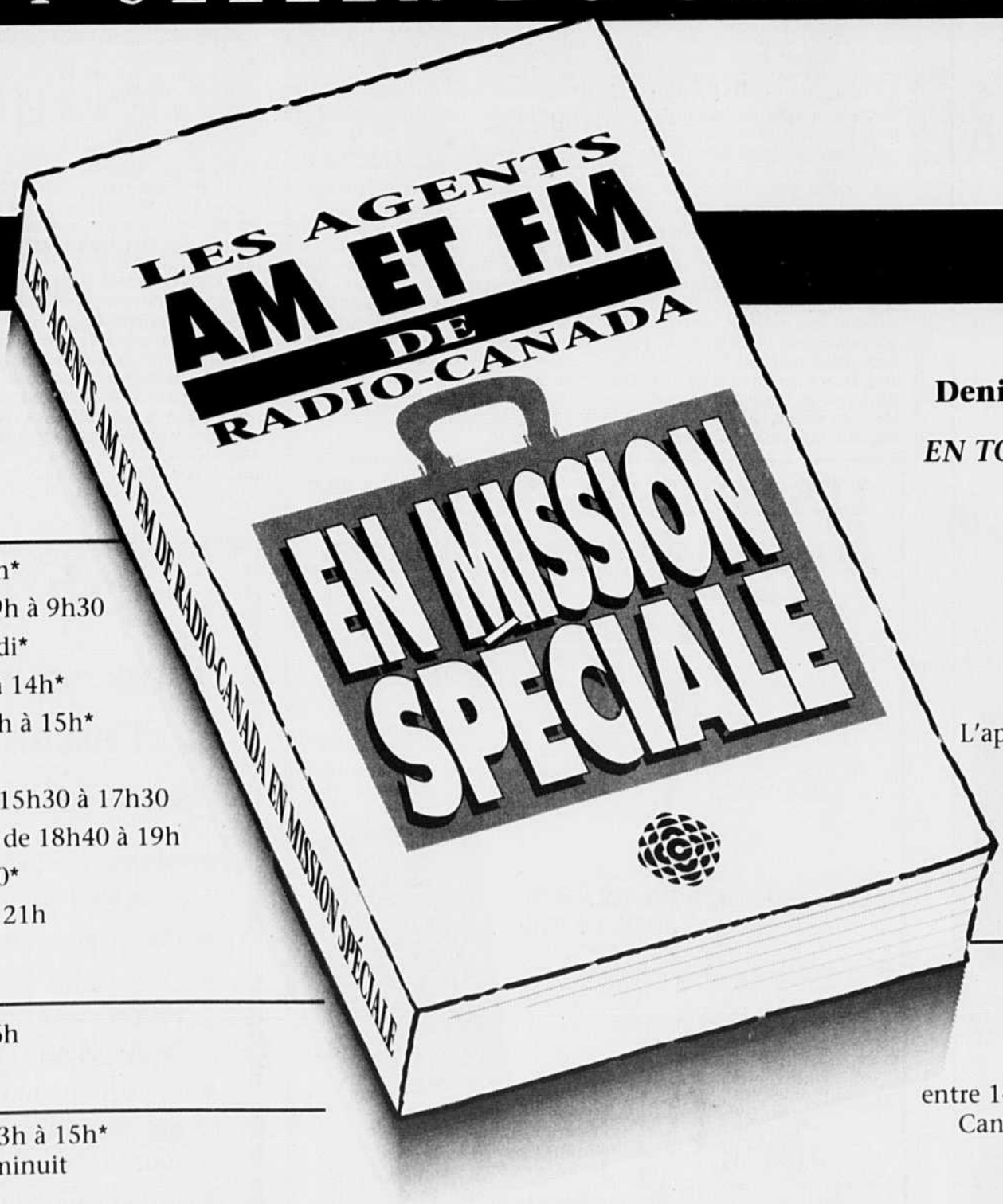


Un cadeau unique à celles et ceux de vos proches, qui souhaiteraient pouvoir lire avec les yeux d'une autre et échanger de belles pensées sur des intérêt communs.

Dans le cadre du Salon du livre je lirai, chaque jour, des extraits de nouvelles parutions littéraires.
Voir l'horaire dans le programme officiel.

(Montréal et les environs – en français seulement)

LE BEST-SELLER DU SALON DU LIVRE



À la radio AM
La bande AM débarque au Salon

Vendredi 13 novembre

VSD-BONJOUR de 6h à 9h*
TOUT COMPTE FAIT de 9h à 9h30
EN DIRECT de 9h30 à midi*
PAR 4 CHEMINS de 13h à 14h*
ET QUOI ENCORE! de 14h à 15h*
RADAR de 15h à 15h30*
MONTRÉAL-EXPRESS de 15h30 à 17h30
D'UN SOLEIL À L'AUTRE de 18h40 à 19h
275-ALLÔ de 19h à 19h30*
L'AVENTURE de 19h30 à 21h

Samedi 14 novembre

NOSTALGIES de 14h à 16h

Dimanche 15 novembre

DOUBLE EXPRESSO de 13h à 15h*
ÉMERGENCES de 22h à minuit

À la radio FM
Denise Bombardier reçoit au Salon

EN TOUTES LETTRES de 12 h 10 à 13 h

Vendredi 13 novembre*
Les journalistes écrivains; avec Georges-Hébert Germain.

Lundi 16 novembre*
La littérature jeunesse; avec entre autres Raymond Plante et Daniel Sernine.

Mardi 17 novembre*
L'apport des autres cultures; avec entre autres Marco Micone et Anne-Marie Alonzo.

Mercredi 18 novembre
La littérature francophone hors France; avec entre autres Louis Hamelin et Pierre Mertens.

Et aussi à l'émission
LITTÉRATURES ACTUELLES

Dimanche 15 novembre
entre 14h30 et 16h30; portrait du lauréat du prix Canada / Communauté française de Belgique.

* En direct du Salon du livre de Montréal

SRC RADIO

le plaisir des Livres

Louis Laberge, entre le cognac et la matraque

LOUIS LABERGE,
Le syndicalisme c'est ma vie
Louis Fournier,
Québec /Amérique, 418 pages

LES SYNDICATS FACE AU POUVOIR
Roch Denis et Serge Denis,
Les Éditions du Vermillon, 193 pages

Pierre Cayouette



LOUIS LABERGE est un défi à la médecine moderne. S'il fallait ne s'en remettre qu'à tous les cardiologues de ce monde, il serait mort depuis longtemps.

Entre le cognac et la matraque, il a pourtant survécu à 50 dures années de syndicalisme. Il a encaissé des centaines de coups, travaillé de 14 à 15 heures par jour y compris la fin de semaine, dormi à peine cinq heures par nuit — quand il ne jouait pas au poker — et fumé comme une cheminée toute sa vie. Il s'est noyé dans le cognac ou le Mouton Cadet au restaurant de Butch Bouchard, a multiplié les colères, s'est fait écraser le gros orteil par un camion chargé de scabs et n'a pas raté une seule occasion de monter au front, hiver comme été. Le parfait candidat à l'infarctus, quoi.

D'autres n'auraient pas survécu à ce train d'enfer. Louis Laberge, lui, se porte bien. C'est une force de la nature, disent ses proches. Il a la couenne dure. C'est surtout, estiment-ils, un homme de grand coeur, animé par une seule et grande passion : la solidarité.

Malgré ses 68 ans, il préside toujours le conseil d'administration du Fonds de solidarité de la FTQ, une institution unique, son « bébé », après avoir dirigé pendant 27 ans les destinées de la plus grande centrale syndicale québécoise, la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ).

Le journaliste Louis Fournier, qui a aussi été vice-président aux communications du Fonds de solidarité, vient de publier la biographie de ce personnage public québécois important.

Pour ce faire, M. Fournier a colligé, dans un style vivant et journalistique, les témoignages de plus de soixante syndicalistes, hommes d'affaires, hommes politiques et autres personnes qui ont connu Louis Laberge au cours de sa longue et mouvementée carrière.

À lire l'ouvrage, on comprend un peu mieux pourquoi les Québécois ont adopté Louis Laberge. Pourquoi ils en ont fait une sorte de héros populaire, quelqu'un de la famille, un peu comme l'était René Lévesque.

Au Québec, les diminutifs donnés aux hommes public cachent toujours une grande affection, un grand attachement. C'est le privilège de ceux qui sont du côté du peuple. Les Québécois ont d'ailleurs baptisé Louis Laberge « Ti-Louis », comme ils appelaient René Lévesque « Ti-poil ».

Débonnaire, bougon, coloré, Louis Laberge fait maintenant partie du folklore québécois. On se plaît toujours d'ailleurs, à l'imiter dans les nombreuses émissions d'humour.

La preuve de cette affection peu commune dont il jouit, c'est le malaise qui s'est emparé des Québécois le 5 novembre 1989. Ce soir-là, Laberge participait à la soirée de clôture du *Forum pour l'emploi*, une immense entreprise de concertation réunissant au Palais des congrès toutes les forces vives du Québec.

Flanqué de Marcel Dutil, de Canam Manac, et de Serge Racine, de Shermag, M. Laberge était manifestement ivre. Il tenait des propos incohérents. Puis, la fatigue aidant, il tomba bruyamment de sa chaise.

L'événement, rapporte Louis Fournier, a provoqué la consternation et la tristesse dans la salle. Tous ont ressenti une blessure, à cause de l'affection et du respect qu'ils vouaient à Louis Laberge. D'autres hommes publics ne se seraient jamais remis de pareille bavure.

Après l'incident, Louis Laberge s'est engagé publiquement à ne plus prendre une goutte d'alcool. Dans une de ses célèbres boutades, il a admis que « ça ne me fera sans doute pas vivre plus longtemps, mais le temps va me paraître plus long ».

Depuis cet incident, M. Laberge oeuvre régulièrement au sein d'un comité de la FTQ qui vient en aide aux alcooliques et toxicomanes.

L'ouvrage de Louis Fournier se révèle par ailleurs comme un précieux document sur des années capitales de l'histoire du syndicalisme québécois.

On y revit les plus grandes batailles : la grève à *La Presse*, en 1970, et l'intervention d'un jeune avocat « fringant »... Brian Mulroney ; la grève dans le secteur public en 1972 qui a mené à l'emprisonnement des trois chefs syndicaux, dont Louis Laberge qui, à l'époque, voulait « casser le régime » ; la grève longue et pénible à United Aircraft et d'autres épisodes historiques.



Le chapitre sur la commission Cliche contient des aveux importants. « Ce fut la période la plus noire, la plus douloureuse de ma vie syndicale », admet Louis Laberge. Après le saccage stupéfiant survenu sur le chantier de la Baie James, cette commission avait mis en lumière « la corruption et le banditisme » qui s'étaient installés au plus haut niveau du Conseil des métiers de la Construction (FTQ) que dirigeait André « Dédé » Desjardins.

Dans un autre ordre, l'ouvrage de Fournier démontre qu'il a fallu bien des années avant que Louis Laberge devienne souverainiste. Ce n'est qu'au mitan des années 80, à la suite des « pressions » de ses fils, qu'il a finalement adhéré à cette option. Sur ce terrain, Fernand Daoust l'avait prédécédé dès les années 60. D'ailleurs, on raconte que M. Daoust a perdu l'élection à la présidence de la FTQ, en 1964, justement parce qu'il s'affichait séparatiste.

Après ses 15 ans de journalisme, Louis Fournier a longtemps fait partie de la famille de la FTQ. Malgré lui, il n'a pas peut-être pas toute la distance critique voulue. Mais il a quand même su éviter le piège de sombrer dans l'hommage complaisant. Le journaliste en lui l'a emporté.

☆☆☆

CEUX qui voudront poursuivre leur approfondissement de l'histoire syndicale québécoise liront avec intérêt *Les syndicats face au pouvoir*, publié aux Éditions du Vermillon. Sur un tout autre registre, deux professeurs de sciences politiques, MM. Roch Denis (de l'UQAM) et Serge Denis (de l'Université d'Ottawa), dressent le bilan du syndicalisme québécois sur le plan organisationnel et politique au cours des 30 dernières années. Les auteurs s'interrogent notamment sur le sens à donner à l'implication des syndicats québécois en faveur de l'indépendance du Québec.

Monde sans homme

GALIA QU'ELLE NOMMAIT AMOUR
Anne-Marie Alonzo
Éditions Trois, Laval
1992, 109 pages.

Pierre Salducci

GALIA qu'elle nommait amour, de Anne-Marie Alonzo, est un texte écrit sur le ton de la confidence, comme un journal intime. Même si le récit n'est qu'exceptionnellement rédigé au JE, on sent en permanence la présence de l'auteure derrière tous les états d'âme et les sentiments évoqués. Anne-Marie Alonzo se livre ici à une introspection, elle explore son intériorité et raconte en s'y attardant l'éloignement, l'absence, le départ mais aussi le retour de l'être aimé. Il s'agit donc d'un livre sur l'attente, la solitude et la quête d'amour. Peut-on pour autant parler d'un conte, comme le suggère Anne-Marie Alonzo ? Loin s'en faut.

Par définition, le conte évolue dans un univers concret, même s'il est transposé, avec des repères dans lesquels on peut se reconnaître. Sur bien des plans, le conte nous guide et nous sert d'enseignement à travers sa morale. Il n'y a rien de tout cela dans *Galia qu'elle nommait amour*. Au contraire. Le récit de Anne-Marie Alonzo fait appel à des abstractions et n'est relié à aucun contexte réel. Les seuls lieux évoqués sont le désert et la tente qui ont ici valeur métaphorique. Les personnages symbolisent des notions, comme Galia qui représente l'amour, et à ce titre demeurent indéfinis et non identifiables. Ils sont neutres et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'essentiel du récit est écrit à la 3ème personne du singulier, avec une prédominence du ELLE. De plus, ces personnages n'agissent pas et n'interviennent dans aucun monde connu. Pour toutes ces raisons, mieux vaudrait donc parler d'un récit poétique que d'un conte.

Le style de l'ouvrage possède une dimension poétique. Les phrases sont articulées autour de mots refrain (le nom Galia et le pronom ELLE sont répétés très souvent) et se construisent à partir de longues successions de verbes où le sujet n'est pas répété comme par exemple : « Elle n'avait cessé de regarder son amour manger, boire et dormir, elle la regardait, se gavait de toute image venant d'elle, l'observait, lui parlait, l'écoutait, se couchait tout contre elle pour dormir, ne dormait pas, la regardait dormir, la humait, la sentait, respirait en elle tant elle l'entendait respirer ». Sur le plan thématique, en plus de la quête amoureuse, on retrouvera ici des thèmes propres et chers à l'auteure comme celui de l'immobilité et du corps abimé, avec l'image de la marche inaccessible en toile de fond.

Galia qu'elle nommait amour est une oeuvre très personnelle et très particulière qui n'est pas facilement accessible. Anne-Marie Alonzo semble nous tenir volontairement à l'écart de son récit, si bien qu'on se sent rapidement étranger à l'histoire, ou simple voyeur, ce qui constitue une position parfois gênante. Non seulement l'univers de Anne-Marie Alonzo exclue-t-il l'homme, ce qui déjà n'est pas très invitant, mais même l'exploration des relations féminines se fait à huis clos et à mots couverts. Ainsi, même sans douter de la sincérité de l'auteure, il est à craindre que son récit ne s'adresse qu'à un tout petit cercle d'intimes et d'initiés.

Avez-vous dit « Montréal » ?

NOUVELLES DE MONTRÉAL
Collectif sous la direction
de Micheline La France
Les éditions l'Hexagone,
coll. Typo, numéro 68,
Montréal, 1992, 252 pages.

Pierre Salducci

QUAND on vous dit « Montréal », à quoi pensez-vous ? « Au stade, à la montagne, au port, au fleuve, aux rues, aux escaliers extérieurs... », me répondrez-vous. Forcément, puisque c'est ça Montréal. Alors, quand on a demandé à 30 écrivains montréalais (pas tous nouvellistes d'ailleurs) de produire une nouvelle sur leur ville, ils ont observé, comparé, et en sont pour la plupart venus à raconter le stade, la montagne, le port, le fleuve, les rues, les escaliers extérieurs... Comment leur en vouloir ? Seulement, entendre évoquer si souvent, et à la suite, des mêmes points de repère... à la fin, évidemment, c'est un peu lassant. Mais ne soyons pas réducteurs. Certains auteurs, pour éviter de tomber dans le panneau, ont décidé de parler de tout sauf du stade, etc. Résultat ? Des textes où Montréal apparaît à peine en toile de fond, et des histoires qui pourraient se passer n'importe où ailleurs qu'ici. Étonnant !

En acceptant de participer au recueil collectif *Nouvelles de Montréal*, les auteurs étaient piégés de toute façon, leur marge de manoeuvre se trouvant effectivement plutôt réduite. Comment réussir à étonner ou à séduire avec un thème si restrictif, surtout quand les textes si nombreux se font tous concurrence ? 30 textes, c'est beaucoup pour un recueil, voire trop.

Pourtant les vraies déceptions sont rares dans ces *Nouvelles de Montréal*. Les textes proposés sont d'un bon niveau, honnête, ce qui ne suffit pas vraiment en bout de ligne. La lassitude s'instaure et Micheline La France, Suzanne Robert et Roch Poisson qui sélectionnaient les nouvelles auraient dû se résoudre à ne conserver que les plus percutantes ou les plus originales. Seules une dizaine d'entre elles retiennent vraiment l'attention. *L'exposition* de Monique Larue est sans doute la meilleure, sur son décor d'expo 67. On se laisse porter par l'humour de Jean-François Chassay dans *La mort de Gary Sheppard* et de Gaétan Brulotte dans *Devenir Montréalais*. Hélène Rioux avec *Retour* et André Major avec *La stratégie de la surprise* proposent deux beaux textes, mûrs et réfléchis. Au rayon de la nostalgie, Denise Boucher avec *Fille des lilas* et Claude Jasmin avec *La Montréalaise* savent émouvoir sans excès.

Pour des raisons différentes, mais tout aussi prenantes, *Satan de Montréal* d'André Brochu et *Avant de tout détruire* de Danielle Fournier troublent et impressionnent par une plongée dans la nature humaine. On retiendra enfin *L'objet d'art* de Jean-Paul Daoust, *Parthenais* de Louise Desjardins, *Montreale* de Francine D'Amour (sympathique) et même le texte de François Piazza, quoiqu'il s'éloigne un peu du thème de Montréal. Pour tous ces auteurs, *Nouvelles de Montréal* mérite sûrement un petit détour, mais un détour seulement.

Éditions Balzac
22, av. Balzac • Candiac, Qc • J5R 2A7
Tél.: (514) 444-8650 • Fax: (514) 659-9710

LES BEST-SELLERS DE L'AUTOMNE

MORDECAI RICHLER
OH CANADA!
OH QUÉBEC!
Requiem pour un pays divisé

CHARLES GAGNON
NE DITES PAS À MON PÈRE QUE JE SUIS QUÉBÉCOIS
IL ME CROIT CANADIEN DANS UN QUÉBEC LIBRE
Chroniques perdues et retrouvées d'une décennie morose

Collection L'Univers des discours

Production linguistique et idéologie sociale
A. Ponzio

Spectacle et signification
T. Kowzan

Confluences littéraires
M. Peterson, Z. Bernd

La contradiction du poème
P. Popovic

Voir et savoir
P. Ouellet

Collection Babylone

L'auberge espagnole
J.-F. Bonin

La bière étrangère
N. Descheneaux

Collection L'Impossible

L'autobiographie du monde
R. Richard

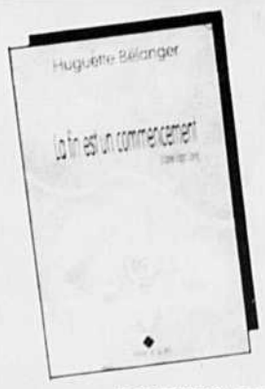
Collection Grands Romans

Le Voyage en Indochine
J. Montbarbut

Revue L'Impossible, nº 1

des idées et des livres, passionnément •

LES ÉDITIONS DE LA PAIX
au Salon du livre de Montréal



LA FIN EST UN COMMENCEMENT
Huguette Bélanger
La RÉINCARNATION, la naissance, la mort. Spiritualité et paix par une médium, de Edgar Cayce.
340 pages dont 32 en couleurs sur l'au-delà. 28,95 $



PETITS PROBLÈMES AMUSANTS
Robert Larin
Testez votre attention, logique et SENS DE L'HUMOUR.
91 pages en couleurs. 9,95 $



... MAIS AMOUR
Émile Roberge
Poésie libre, engagée, compréhensible.
113 pages 14,95 $



PAR LES FENÊTRES DU COEUR
Monique Plante
Quatre femmes modernes en pleine vie quotidienne.
Roman, 297 pages 19,95 $

En librairie
Aux Éditions de la Paix

pluralisme

Une nouvelle collection d'essais polémiques aux éditions l'Étincelle

Pluralisme, c'est cinq nouveaux livres québécois publiés en trois mois, et là-dessus :

- deux coiffent les listes de nos best-sellers ;
- trois seront traduits en anglais et seront diffusés au Canada, aux États-Unis et en Angleterre / Écosse / Irlande ;
- un, déjà traduit, se trouve en tête de la liste des best-sellers du *Globe & Mail*, à travers *tout* le Canada ;
- un est considéré si intéressant par *l'Actualité* que cette revue en publie des extraits dans le numéro actuel.

Vous avez des idées fortes? Vous cherchez un éditeur capable de vous proposer d'être publié en deux langues et sur deux continents?
Une synergie de rêve. Pensez-y. Pensez à nous.
L'ÉTINCELLE ÉDITEUR
☎ [514]-933-5568 Salon du livre #312

le plaisir des
Livres

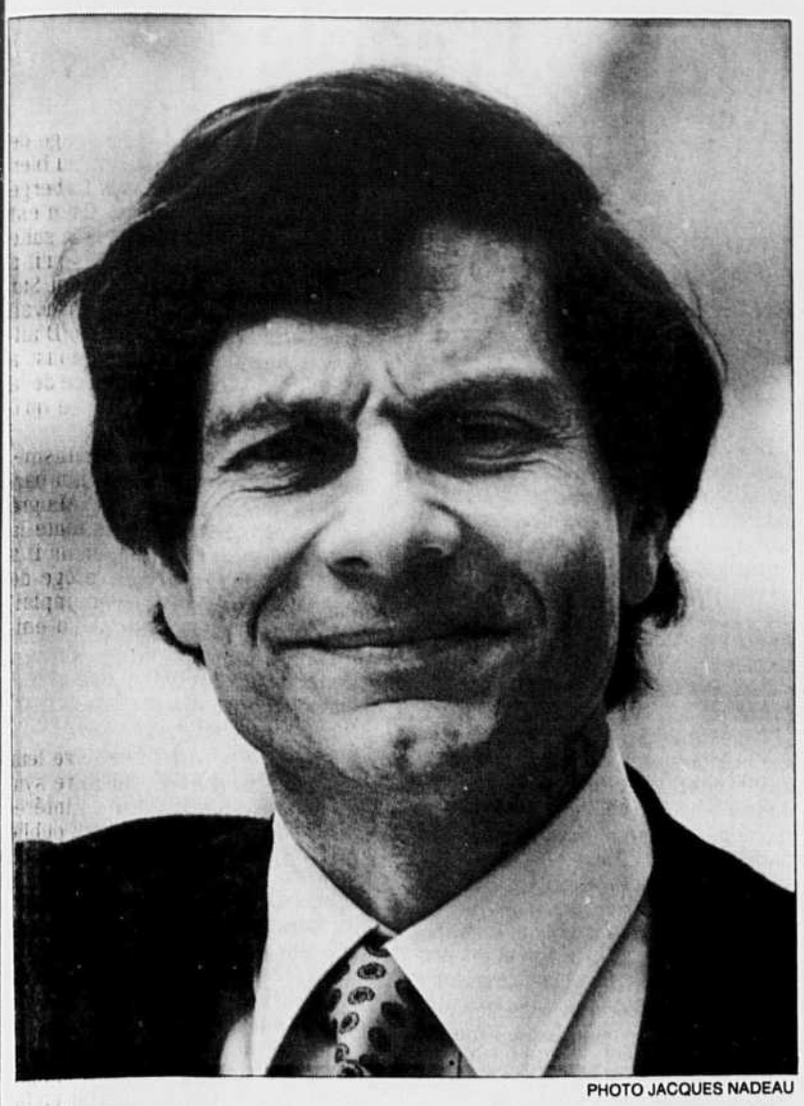


PHOTO JACQUES NADEAU

Guy Sorman

Sus aux envahisseurs

EN ATTENDANT LES BARBARES
Guy Sorman,
Éditions Fayard, 1992, 374 pages
Jocelyn Coulon

L'IMMIGRÉ et le drogué ont-ils quelque chose en commun ? Oui, répond Guy Sorman, écrivain français et chantre du libéralisme économique. « Les crimes et délits relatifs à la drogue remplissent la moitié des prisons occidentales et la quasi-totalité de ces délinquants sont des immigrés clandestins », écrit-il dans ce nouvel essai percutant qui ne fera pas que des heureux.

Ne croyez pas que Guy Sorman soit devenu un adepte de Jean-Marie Le Pen. Bien au contraire. L'auteur a cherché à comprendre pourquoi les immigrés et les drogués sont devenus, pour les citoyens occidentaux, les « nouveaux barbares » qui assiègent les sociétés bourgeoises, privés de ses ennemis traditionnels à gauche et à l'Est. De Paris à Washington et Pékin, d'Amsterdam à Tokyo, de Berlin à Liverpool, Rabat et Los Angeles, l'auteur a mené l'enquête. Avec sa méthode bien connue des entrevues et des visites sur le terrain, colligeant les thèses, pour les adopter ou les démolir, décrivant les expériences pour en montrer les bienfaits ou les absurdités, Sorman dresse avec courage un constat implacable sur le sort de l'immigré et du drogué dans nos sociétés. Ce n'est pas toujours flatteur, ni pour les bonnes âmes ni pour les partisans de la répression.

L'immigration est devenue la préoccupation majeure des Occidentaux. Mais Sorman n'a trouvé nulle part de solution simple ou équitable pour satisfaire tant les immigrés que la population locale. Le multiculturalisme et la tolérance aux Pays Bas se sont détraqués ; le droit du sang attire en Allemagne des Européens de l'Est de plus en plus d'« indésirables », le Japon s'inquiète du « péril jaune » en provenance de Chine et du Sud-Est asiatique ; aux États-Unis, la défense jusqu'à l'absurde des ethnies a éclipsé le melting-pot. Dans aucun de ces pays, les problèmes de base des immigrés — intégration sociale, promotion économique, chômage, délinquance — n'ont été réglés. Au contraire. Les prisons sont pleines d'immigrés tant aux États-Unis que dans la douce Hollande. Les quotas d'emplois sont un échec en Grande-Bretagne. En Allemagne, le droit d'asile permet à n'importe qui de s'installer définitivement, provoquant une réaction xénophobe qui dévaste plusieurs villes de l'Est.

Que faire ? Le verrouillage des frontières étant exclu, Sorman propose des solutions économiques pour contrer la montée du racisme et de l'intolérance : d'abord, investir dans le développement des pays du Sud pour garder les candidats à l'immigration chez eux ; puis, supprimer les avantages sociaux aux illégaux mais offrir des emplois, même mal rémunérés, aux vrais immigrés. C'est par l'emploi, donc l'enrichissement, qu'on fera reculer la xénophobie. Fini l'assistance sociale, qui satisfait les bonnes âmes mais enferme souvent l'immigré dans une dépendance aliénante.

« La drogue est un fléau et le toxicomane un malheureux », écrit l'auteur. Mais la diabolisation de la drogue et sa transformation en menace planétaire sont des inventions de l'État. « La guerre contre la drogue, indifférente aux souffrances réelles du toxicomane, n'est pas un remède, mais une légitimité de substitution pour ces gouvernements affaiblis par leur inutilité économique et leur inefficacité sociale », écrit-il.

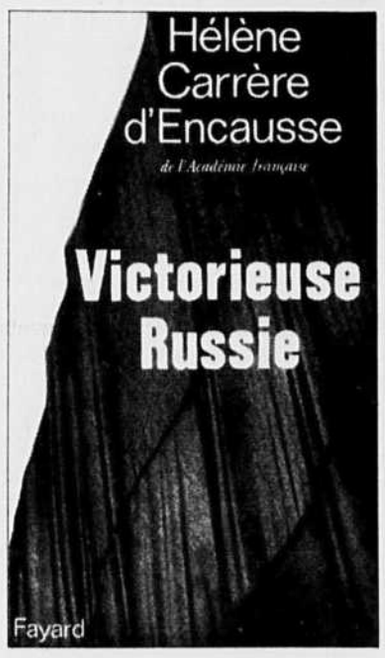
Sorman est impitoyable. La guerre contre la drogue coûte très cher, ne produit aucun résultat, dresse le Nord, consommateur, contre le Sud, producteur, et a souvent pour prix une répression intolérable. Et ceux qui en profitent ce sont le policier et le trafiquant « qui tous les deux ont intérêt à la criminalisation, aux prix élevés et aux bénéfices, personnels ou statutaires, qu'ils en retirent ».

L'auteur ne plaide pas pour la libéralisation complète mais suggère plutôt de légaliser certaines drogues. Cela ferait chuter les prix, donc la criminalité, et permettrait aux États de consacrer l'argent de la répression à des activités d'éducation, de recherche, de soins et de réintégration sociale et économique.

En conclusion, bouclant la boucle, Sorman revient sur son amalgame immigré-drogué. « Qui sont les barbares ? » Les immigrés et les toxicomanes sont perçus comme tels, mais le sont-ils réellement ? Ils tendent à le devenir, parce qu'ils sont étrangers à l'ordre bourgeois ou étranges, mais aussi parce que nous les excluons ou les réprimons, faute de les comprendre », écrit-il. Reste à savoir si les solutions de Sorman réussiront là où toutes les autres semblent avoir échoué.

Une nouvelle chance pour la Russie

VICTORIEUSE RUSSIE
Hélène Carrère d'Encausse
Éditions Fayard, 1992, 439 p.
Jocelyn Coulon



LA DEUXIÈME révolution russe qui a bouleversé l'Union soviétique et le monde en août 1991 marque le début d'une nouvelle ère pour la Russie. Elle permet enfin à ce pays d'entrer dans la « communauté des États civilisés » et d'exorciser un passé tragique. C'est cette vision optimiste qu'entrevoit Hélène Carrère d'Encausse dans ce passionnant ouvrage sur la renaissance de la Russie.

L'académicienne française, qui s'est rendue célèbre pour avoir si justement pronostiqué en 1978 l'éclatement de l'empire soviétique, écrit que « cette révolution, qui a tout balayé du communisme instauré en 1917, place la Russie devant une table rase. (...) En 1992, la Russie paraît mieux préparée qu'elle ne le fut jadis à relever le défi que son histoire tragique lui lance. Et sans doute sera-t-elle mieux à même de faire de cette table rase un moment décisif de la reconquête de son destin. La chance, en effet, paraît être cette fois de son côté ». Pourquoi donc cet optimisme ?

C'est que la Russie est maintenant débarrassée d'une idéologie qui traumatisa tout son peuple et d'un empire qui lui coûta cher, tant sur le plan intérieur que dans ses relations avec le monde extérieur. La révolution bolchévique avait fait disparaître la Russie au profit d'une construction idéologique qui faisait de l'Union soviétique, la patrie, et du prolétariat, la nation. Tout ce qui était russe fut gommé au nom de la grande fraternité des nations. Cela n'avait pas que des désavantages. Les Russes ont colonisé l'empire et y ont occupé les principaux postes de responsabilité. Mais les nations opprimées n'allaient pas l'oublier.

Dans les années 70 et 80, la montée du nationalisme dans toutes les républiques et l'effondrement de l'économie socialiste vont donner le coup de grâce à l'Union soviétique. Toutefois, le mouvement pour s'arracher à l'URSS sera plus lent en Russie, que la nomenklatura communiste tente toujours d'amarrer au grand rêve bolchévique. Peine perdue. Surpris par le démembrement rapide du pays et humiliés par les nouvelles républiques qui n'hésitent pas à bafouer les droits de leurs concitoyens, les Russes vont s'engager dans le même processus. Et c'est Boris Eltsine qui mènera la charge, lui qui a compris avant Mikhaïl Gorbatchev que le destin de la Russie était dans sa renaissance.

Hélène Carrère d'Encausse ne fait pas silence sur les énormes problèmes qu'affronte la Russie : économie dévastée, démocratie fragile ; relations troubles avec les ex-peuples frères ; réintégration dans la communauté internationale ; sort des 25 millions de Russes vivant à la périphérie. Mais elle tire son optimisme quant à l'avenir de ce pays de trois certitudes qui forgent maintenant la conscience collective : jamais plus le fusil au détriment de l'urne ; le choix de la démocratie et de la liberté ; et, enfin, le rejet de l'*homo sovieticus*, cet être idéal rêvé par tous les inventeurs d'utopies, qui acceptait son destin d'oppression. Ces victoires psychologiques et politiques sont irréversibles écrit l'académicienne. Il faut espérer que ce nouveau constat dressé par Hélène Carrère d'Encausse se révélera aussi juste que celui qu'elle fit il y a quinze ans.

Venez rencontrer au Salon du livre de Montréal



Simonne Monet-Chartrand
jeudi, 19 à 21 h
vendredi, 19 à 20 h
samedi, 15 à 17 h et 19 à 21 h
dimanche, 14 à 16 h



Marguerite Andersen
dimanche, 13 à 14 h



Ninon Larochelle
vendredi, 20 à 21 h



Louise Lafortune
Hélène Kayler
samedi, 14 à 15 h

les éditions remue-ménage - stand Dimedia 322

Venez célébrer avec nous la grande fête du livre!
Venez découvrir nos fonds, plus de 1300 titres littéraires et des auteurs parmi les meilleurs au Québec

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal

Marie-Andrée Beaudet, Claude Beausoleil, France Boisvert, Jacques Boulerice, Joseph Bonenfant, Andrée Ferretti, Nathalie Fredette, Claude Jasmin, Micheline La France, Claire Lejeune, Jean Marcel, Gaston Miron, Fernand Ouellette, Pierre Perrault, Rober Racine, Jean Royer, Claire Tourigny et de nombreux autres.

l'Hexagone



Fernand Ouellette
COMMENCEMENTS
Essais sur la peinture
164 pages — 16,95 $



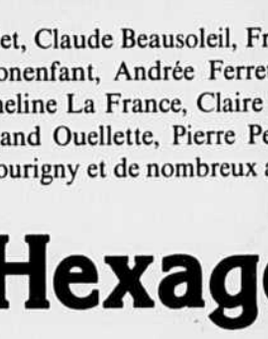
Rober Racine
LE MAL DE VIENNE
Roman
194 pages — 19,95 $



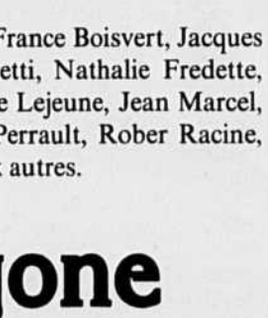
NOUVELLES DE MONTRÉAL
Sous la direction de Micheline La France
Coll. TYPO
252 pages — 14,95 $



Claude Jasmin
COMME UN FOU
Récit Coll. «Itinéraires»
104 pages — 16,95 $



Micheline La France
VOL DE VIE
Nouvelles
104 pages — 14,95 $



Claude Beausoleil
MONTRÉAL
EST UNE VILLE DE POÈMES VOUS SAVEZ
Anthologie
316 pages — 21,95 $

Dany Laferrière, Marie Gaudreau, Marcel Godin, Jean Potvin, Roger Delisle, Michel Butler, Denise La Frenière, Anton Risco, André Smith, François Rocher et Alain-G. Gagnon, Charles E. Caouette, Philippe Laframboise, Michel Garneau, Carole Michaud, Marc Drouin, Hélène Pedneault, Richard Lachaine, Louky Bersianik, Michel Dorais et de nombreux autres.

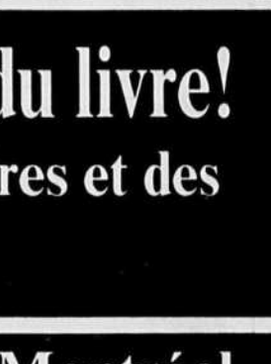
vlb éditeur



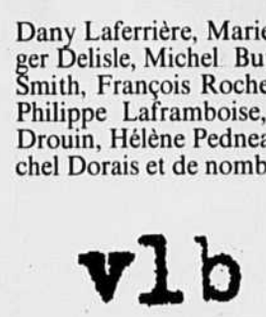
Carole Michaud
UNE VIE, RIEN DE PLUS
récit
166 pages — 16,95 $



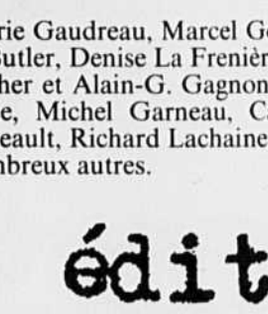
Marcel Godin
LE CHEMIN DE LA LUNE
roman
288 pages — 19,95 $



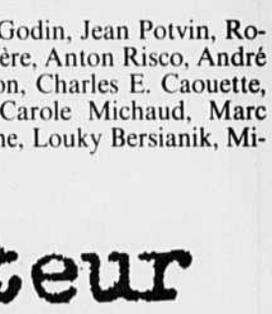
Pablo Urbanyl
UN REVOLVER POUR MACK
coll. «Cahier noir»
363 pages — 21,95 $



Dany Laferrière
LE GOÛT DES JEUNES FILLES
roman
224 pages — 16,95 $



Roger Delisle
JAKE, L'ENVOL DU ROBOT
coll. «Cahier noir»
264 pages — 18,95 $



Michel Garneau
LE PHÉNIX DE NEIGE
poésie
144 pages — 12,95 $

Venez rencontrer

Robert Blondin
pour son nouveau roman
LE SABOT DE BREL
352 pages — 22,95 $



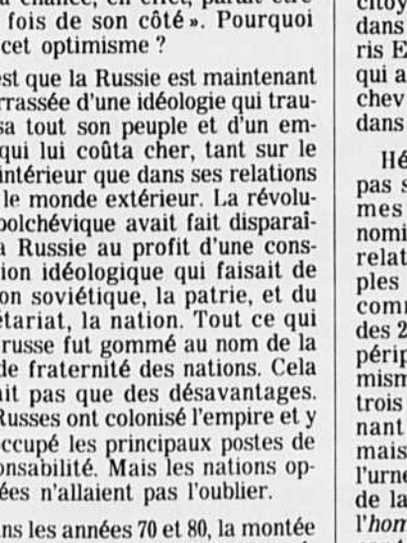
Quinze

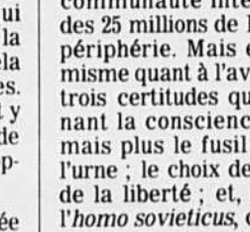


ainsi que la gagnante du prix de La Plume d'argent

Régine Nantel
NATASHQUAN PAYS PERDU
200 pages — 16,95 $

La piste des turquoises





Catherine Hermary-Vieille dédicacera son nouveau roman le samedi **14 nov.** de **14h à 15h** au stand Flammarion #563

Flammarion

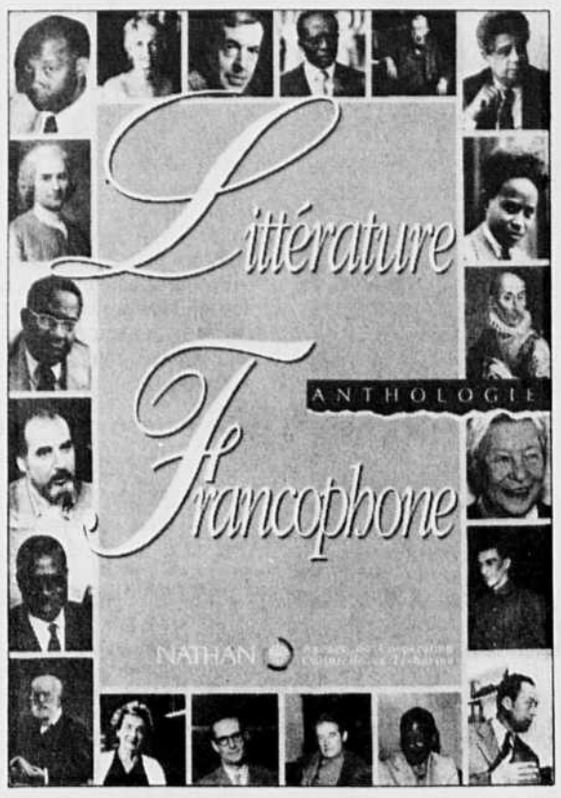
le plaisir des Livres

Francophonie : le mot et la chose

LETTRES FRANCOPHONES

LITTÉRATURE FRANCOPHONE, ANTHOLOGIE
Par un ensemble de professeurs francophones sous la direction de Jean-Louis Joubert Nathan, ACCT, Paris, 1992, 448 pages

Lise Gauvin



LE MOT FRANCOPHONIE aurait été « inventé », dit-on, par un certain géographe Onésime Reclus (sic) dans les années 1870, puis relancé par la revue *Esprit* en 1962. La chose, elle, est plus complexe et ce n'est pas le moindre des mérites de cette anthologie que de ne pas chercher à la simplifier et d'amener ainsi le lecteur à réfléchir en même temps que l'auteur sur l'objet de son enquête.

Rarement aura-t-on vu autant de mises en garde et de précisions visant à apporter les nuances nécessaires à la compréhension de la question. Le titre au singulier pourrait, de prime abord, laisser croire à une synthèse un peu hâtive des disparités. Mais dès l'introduction, on prend la peine de distinguer « quatre visages particuliers de la francophonie : les pays de français langue maternelle (Europe et Canada francophones); les pays créoles (où le français est langue seconde, mais parente; les pays de français langue officielle ou langue d'usage (qui ont été, pour la plupart, colonies françaises); les pays de français langue étrangère privilégiée (comme parfois en Europe centrale et orientale). » Chacun de ces visages ou de ces zones francophones est représenté dans le livre. Celui-ci porte à la fois sur la littérature francophone, soit les textes qui s'écrivent en français, et les littératures francophones, soit « les ensembles de textes qui ont une circulation littéraire dans des pays particuliers ». À ce titre, la littérature qui s'écrit en France devient une littérature francophone parmi d'autres.

L'originalité du projet tient ici à la perspective très large, qui fait commencer au 16e siècle, avec Montaigne et Rabelais, les premiers textes de la francophonie. Elle tient aussi au découpage choisi, à la fois chronologique et thématique. Ce qui n'en permet que mieux de faire ressortir « l'étrange étrangeté francophone, cette subtile différence dans le partage d'une même langue ».

On a retenu de la littérature française, en plus des classiques, des auteurs qui, tels Apollinaire ou Segalen, furent eux-mêmes en contact avec la mixité des cultures et « explorateurs des limites ». Pour chaque littérature, des perspectives d'ensemble rappellent, de façon succinte, les caractères particuliers de son développement. Le vingtième siècle occupe à lui seul la moitié du livre. Il est divisé en rubriques telles : la prise de la parole, l'écriture du réel, la modernité, l'oralité et l'écriture, la voix des femmes, les théâtres francophones, la poésie. On constate que ces littératures très jeunes possèdent beaucoup des points communs.

Ce livre se veut à la fois outil pédagogique et ouvrage de référence. Il bénéficie d'une présentation extrêmement séduisante, avec de nombreuses photos et un élégant montage des textes. Les notices consacrées aux auteurs sont rapides et justes. On sent la présence d'un guide très sûr, donnant les renseignements nécessaires sans alourdir son texte de détails inutiles. La littérature du Québec y est représentée par une vingtaine d'auteurs, de Aubert de Gaspé à Godbout, de Nelligan à Miron, en passant par Roy, Hébert, Lasnier et Blais. Seules quelques erreurs minimes se glissent, comme par exemple le fait de situer la maison d'édition Leméac à Ottawa ou le fait de chapeauter Aquin par la rubrique Canada seul et non « Canada Québec », comme les autres. Mais cela est inévitable dans une entreprise de pareille envergure.

On remarque cependant que la plupart des extraits choisis sont tirés d'oeuvres éditées en France, comme s'il s'agissait là d'un détour — presque — obligé pour accéder à la francophonie. Mais, exception étonnante, l'extrait cité de *l'Homme rapaillé* de Miron est attribué aux éditions de l'Hexagone alors que celui de *Volkswagen Blues* de Poulin est donné dans son édition française. On s'étonne aussi de la formulation laconique attribuant le mérite de l'ouvrage à « un ensemble de professeurs francophones sous la direction de Jean-Louis Joubert. » S'agit-il d'un excès de modestie de la part de ce dernier ? N'est-ce pas plutôt une manière discrète de rendre hommage aux travaux antérieurs sur lesquels s'appuie ce bouquin ?

Par sa façon d'harmoniser les textes des auteurs de France avec ceux des écrivains des autres aires francophones, mais aussi par la manière de donner à chacun des auteurs choisis un même traitement, cet ouvrage colossal fera date dans l'histoire des lettres en langue française.

L'école sans boussole

ÉCOLE ET JUSTICE
De l'égalité des chances aux compromis locaux ?
Jean-Louis Derouet, Paris, Éditions Métailié, 297 p.

Marcel Fournier

CRISE, malaise, impasse, échec, autant d'expressions pour qualifier la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui le système d'enseignement. Les incertitudes sont grandes et les contradictions nombreuses. Nous avons perdu quelques grands repères. L'École sans boussole disent certains. Et pourtant le système tient : il y a toujours des professeurs qui enseignent et des élèves qui apprennent. Un miracle ?

Directeur du groupe d'études sociologiques de l'Institut national de recherche pédagogique (Paris), Jean-Louis Derouet ne croit pas au miracle : les gens sont toujours capables de faire face à de nouvelles situations et de se bricoler des systèmes de justification. Que s'est-il passé depuis 30 ans dans le domaine de l'éducation ? On a introduit plusieurs changements, on s'est paré aussi de nouvelles justifications plus complexes. Pour la période qui va de 1960 à aujourd'hui, Derouet observe trois grands mouvements : avant 1968, l'égalité des chances est la référence absolue; entre 1968 et 1975, les dénonciations politiques se multiplient et la critique tient le « haut du pavé »; depuis 1980, la recherche d'autres références conduit à la décentralisation. On est donc passé d'une pensée systématique, où l'État se voyait confier une mission d'égalité des chances à une conception plus pragmatique, qui implique des réajustements au coup par coup et des actions au plan local.

L'intention de Jean-Louis Derouet n'est pas d'abord de faire l'histoire du système d'enseignement français depuis 30 ans mais, en adoptant la grille d'analyse de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (**De la justification. Les économies de la grandeur, Gallimard, 1991**), d'observer les comportements des acteurs face aux nouvelles situations et les interprétations qu'ils en donnent. L'école est-elle affaire d'État ou d'amour ? Doit-on privilégier l'intérêt général (service public) ou l'enracinement local et communautaire ? Faut-il maximiser l'efficacité et répondre aux demandes du marché ou favoriser la créativité et le bonheur de l'enfant ?

La période des critiques et des dénonciations politiques étant révolue, chacun cherche aujourd'hui plutôt des compromis : certes, l'égalité des chances mais avec de la sélection; certes des objectifs et des programmes nationaux mais aussi l'autonomie des établissements. L'intérêt de la démarche de Derouet est qu'il quitte rapidement la discussion générale — un peu scolaire, un peu guindée — pour étudier des situations concrètes; des professeurs en quête d'une identité professionnelle, des établissements à la recherche de projets, des élèves durant les heures de cours, etc. Quel métier ! Il n'est pas facile pour les enseignants de donner un sens à leur travail. L'on comprend que le projet de plusieurs d'entre eux soit le suivant : « Rester dans l'enseignement, mais aménager aussi, ailleurs, un temps et un lieu où l'on exprimerait ses goûts et ses compétences plus directement qu'en présence des élèves » (p. 217).

Aujourd'hui, l'ancien idéal de l'égalité des chances (et de l'école unique) est mis au rancart; l'État tente de sortir du piège dans lequel il s'est enfermé, car il n'est plus en mesure d'assumer totalement les obligations que lui impose un système éducatif standardisé. Une plus grande décentralisation est indispensable. Par ailleurs, de nouvelles préoccupations apparaissent qui risquent de modifier l'organisation de la vie scolaire : l'intégration à une culture commune; l'adaptation de l'école aux demandes de la communauté et des jeunes à leur environnement local; la reconnaissance des droits des enfants. Que faut-il faire ? Jena-Louis Derouet ne donne pas de réponses mais il propose deux attitudes : d'abord, ne pas demander à l'école de tout faire; ensuite, ne pas chercher de réponses simples. Le monde dans lequel nous vivons est devenu complexe : il y a plusieurs manières de conguguer école et justice.

Prix du livre pour l'adolescence 12/17

CONCOURS
Lisons en tandem
Une initiative de la FOIRE DU LIVRE DE BRIVE et du SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



BRIVE/MONTRÉAL

REMISE DU PRIX ET DÉVOILEMENT DES NOMS DES GAGNANTS
LE SAMEDI 14 NOVEMBRE
À 16H30
À LA PLACE ALCAN / HYDRO-QUÉBEC

Hydro-Québec

EDF Électricité de France



LES HERBES ROUGES
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 314

Rencontre avec les auteurs

Vendredi 13

CLAUDE PARÉ : 14h à 15h
ANDRÉ ROY : 18h à 19h
MICHEL MORIN : 19h à 21h

Samedi 14

FRANÇOIS CHARRON : 15h à 16h
HUGUES CORRIVEAU : 17h à 18h
PAULINE HARVEY : 19h à 20h

Dimanche 15

YVES ROY : 14h à 15h
ROGER DES ROCHES : 15h à 16h
ROLAND MARQUIS : 16h à 17h
ANDRÉ MARTIN : 17h à 18h



Une culture de l'équivoque
auteur: Bruno Roy
210 p., 16.5 cm x 24.2 cm
ISBN: 2-7606-1565-0, 32 $
Coédition: Champion-Slatkine, Paris

PUM
(Les Presses de l'Université de Montréal)
30 ans d'édition universitaire

Les outils de l'image du cinématographe au caméscope
auteur: Patrick J. Brunet
176 p., 15 cm x 23 cm
ISBN: 2-7606-1568-5, 19 $



Venez nous rencontrer au Salon du Livre de Montréal • Nouveaux stands 819-821-823-918-920-922, du 12 au 17 novembre 1992

le plaisir des Livres

Beau comme la mort



Gilles ARCHAMBAULT

▲ LIVRES JAUNIS

LE HÉRON
Giorgio Bassani
Paris, Gallimard, 1971

LE CINÉMA s'est inspiré au moins deux fois de l'oeuvre de Giorgio Bassani. On se souviendra peut-être des *Lunettes d'or* et de la troublante composition de Philippe Noiret, mais sûrement du *Jardin des Finzi-Contini* qui fit son tour du monde.

Le monde romanesque de Bassani est circonscrit dans les murs de Ferrare. La ville a connu son heure de gloire à la Renaissance et vit depuis longtemps dans l'ombre de Bologne, c'est une ville entourée de remparts. Toutes les intrigues imaginées par Bassani ont à voir avec l'enfermement, l'exclusion. On y parle de bourgeoisie déchue, de lois raciales affligeant les Juifs italiens, d'amours impossibles.

Le héron n'a qu'un sujet, la mort. Edgardo Limentani, propriétaire terrien ruiné, part à la chasse, un dimanche matin. Pourquoi ? Il l'ignore lui-même. Ce qu'il sait, c'est qu'il n'a plus aucun désir. L'amour qu'il a brièvement ressenti pour sa femme n'est plus que souvenir. Une mère omni-présente, une fille dont il s'occupe peu, rien ne le retient à la vie. On est en 1946, les Communistes sont menaçants pour les possédants de sa trempe, il n'en a cure.

« Comme ils étaient tranquilles et béats, les autres, tous les autres ! se répétait-il encore, baissant de nouveau la tête sur son assiette. Comme ils savaient jouir de la vie ! Quant à lui, c'était visible, il était d'une pâte différente, incurablement différente de celle des gens normaux, qui, une fois qu'ils ont mangé et bu, ne songent qu'à digérer ».

Cette journée de chasse dans la campagne ferraraise sera une longue fuite. Il quitte son domicile au petit matin comme un voleur, ne se rend pas à un rendez-vous dont il avait lui-même pris l'initiative parce qu'au téléphone il lui semble qu'il se dirige vers un appartement habité par des gens trop bien dans leur peau. Il s'oblige à parler à des êtres qu'il estime vulgaires et finit par retrouver le garde-chasse.

On n'est pas un bon chasseur quan on n'a pas d'appétit de vivre. Limentani n'est que spectateur. Un spectateur que fascine très bientôt la vue d'un héron qui mourra sous ses yeux. « Le héron, avant que, à force de perdre son sang, il avait eu les yeux qui se voilaient, avait dû se sentir à peu près comme lui maintenant : cerné de toutes parts, sans la moindre possibilité de s'en sortir ».

Limentani voit dans le héron, qui fait partie de ces oiseaux que l'on empaille volontiers, le symbole de la mort et de la beauté esthétique. Il ne trouvera l'apaisement, la sérénité que dans la conscience d'être déjà mort. Alors seulement il parviendra à regarder sa fille avec amour. Il sait qu'il mettra bientôt fin à ses jours, qu'il atteindra à la paix finale, celle qu'à connue le héron quelques heures plus tôt.

Roman du triomphe de la mort, *Le héron* est une oeuvre exigeante, traversée par des puissants courants d'absurde et de tragi-comédie. Lente méditation sur la mort et le processus de la création, il s'agit également d'un cri désespéré. La libération de Limentani ne vient que lorsqu'il a décidé de se supprimer. « Il avait le sentiment d'être incroyablement riche, généreux, prêt à donner : en proie à une sorte d'ivresse. Néanmoins, il le savait, oh ! s'il le savait ! il eût suffi qu'à cause de cela, il se soit persuadé de penser à survivre un jour de plus, pour que le bonheur que, depuis une heure, il portait en lui comme un trésor, s'évanouisse d'un coup... »

Il est des livres vraiment inquiétants.



En mal d'interlocuteur

▲ Poésie

LE POÈTE JETÉ AUX CHIENS
Yves Roy, Montréal,
Les Herbes Rouges, 1992

DIMANCHE
Claude Paré,
Montréal, Les Herbes Rouges, 1992

Lucie Bourassa

« LA POÉSIE est manifestement à la recherche d'un interlocuteur ». Ces deux vers d'Yves Roy, sérieux dans le contexte, sont l'ironique symptôme d'un malaise qui ronge la production québécoise depuis quelques années. Remplacez le mot poésie par poète, et vous aurez compris que des âmes écorchées cherchent par la plume une oreille compatissante comme la jeune fille d'un film récent est à la recherche d'une colocataire par les petites annonces. Désirer la communication n'est pas un mal en soi mais, lorsque ce voeu se transforme en besoin d'approbation, on risque de voir la poésie prendre le large et son interlocuteur avec elle...

Le titre *Le poète jeté aux chiens* dessine la silhouette sombre de l'incompris, méprisé et rejeté, qui subit « le réel comme outrage ». On pourrait y voir l'humour de celui qui « ironis(e) sur ses morsures », dans un monde où la poésie n'a que peu de place. Mais, tout cela est sérieux, comme le montre dès la page couverture la reproduction du douloureux « Poète » d'Egon Schiele. Pourtant, rien n'est plus éloigné de l'expressionnisme grinçant du peintre autrichien que les courts textes d'Yves Roy, qui visent le lyrime simple et immédiat. De leur interrogation sur la condition de l'écrivain, se dégage une conception de la poésie comme rêve, fuite et repli sur soi : « Alors je reviendrai en écrivant/sur les murs de la ville; Il n'y a de bonheur/ qu'en sortant de ce monde. »

Une relation conflictuelle au monde est parfois annoncée, comme dans ce sous-titre grevé d'une faute de grammaire (un conditionnel après « si ») et d'une tautologie : « Et si la révolte eut été (sic) le premier sentiment ressenti ». Mais, nulle tension dans l'écriture ne vient *tordre* la parole, au point de la rendre « aussi irrecevable que le monde ». En dépit des bonnes intentions de celui qui « s'élève contre une existence sans conscience », la révolte ne déborde guère la blessure narcissique : « un poème n'est rien/ qu'une bouteille lancée à la mer ». Dommage : on aurait aimé qu'il fût autre chose. Yves Roy, avec une sensibilité et une langue assez fines, une syntaxe moins monotone que celle de bien d'autres, pourrait sans doute arracher son poème à cet état : encore lui faudrait-il consentir au risque.

Il n'est pas seul en cause : notre poésie, depuis quelques années, regorge de belles émotions qui restent sur la page, sans s'incarner dans un véritable travail de parole. Hélas, comme le dit Roy, « ensemble, nous versons des larmes/ nous ne savons que nous émouvoir », et encore, sur un ton qui rappellera le dernier François Charron : « Tant que la terre n'accueillera pas les anges, nous existerons sans l'intelligence du désir ». Que faire si les anges n'arrivent pas ?

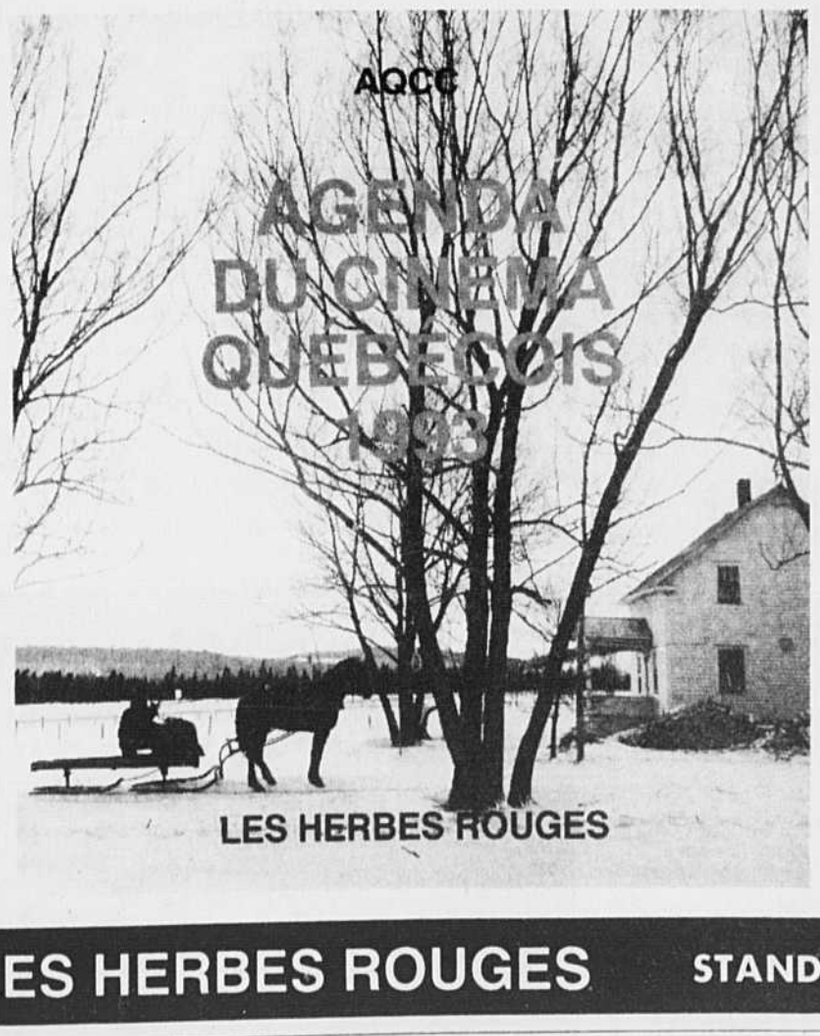
Le livre de Claude Paré semble échapper à cette tendance au repli. Ce volumineux *Dimanche* veut au contraire déborder l'expérience personnelle et renouer avec les grands mythes occidentaux, sacrés (*La Genèse*), ou profanes (*Ulysse*) et avec un souffle épique. L'épreuve d'une paternité future forme la trame centrale du texte et donne lieu à une interrogation sur le sens, la reproduction et la création. Malheureusement, on a l'impression que le recours aux mythes, au lieu de transcender la particularité de l'expérience du futur père avec ses sentiments d'exclusion, d'angoisse et d'émerveillement, le gonfle.

Cela tient sans doute à l'usage excessif d'une lourde symbolique, parfois convenue, parfois idiolectale et sibylline, qui donne au propos une allure vaguement ésotérique. L'écriture paraît complexe mais, en fait, elle est confuse et un peu grandiloquente : « Ainsi l'un naquit et fut/ mais ne fut pas poème/ Alors si Adan pose la question de cet oeuf/ Oui ! de cet oeuf/ Qu'en est-il de moi ? ». On le regrette, car le projet est original dans le contexte québécois. L'auteur lit autre chose que ce qui se publie ici-maintenant, et se soucie d'inscrire son discours dans une tradition culturelle vaste. Mais, les références et l'expression du moi ne s'intègrent pas suffisamment pour fonder une parole autre : « Il (Kafka) met le livre à la place de sa descendance. // Au nom de ma descendance, je mets en jeu ma poésie ». Certaines pages de la section « Le navigateur » sont toutefois mieux venues : « Votre pensée est corrompue par le bruit de la vague et puis la marée monte et efface tout. »

Ni trop de facilité (à ne pas confondre avec la simplicité), ni trop de touffeur (qui n'est pas la riche complexité) ne retiendront longtemps l'interlocuteur de la poésie. Pourtant, il existe ! Ces deux jeunes poètes, non dépourvus de talent, le retrouveront sans doute, l'un à oser, l'autre à élaguer, les deux à réécrire, reprendre, refaire, inlassablement.

AGENDA DU CINÉMA QUÉBÉCOIS 1993

tout le cinéma québécois tous les jours

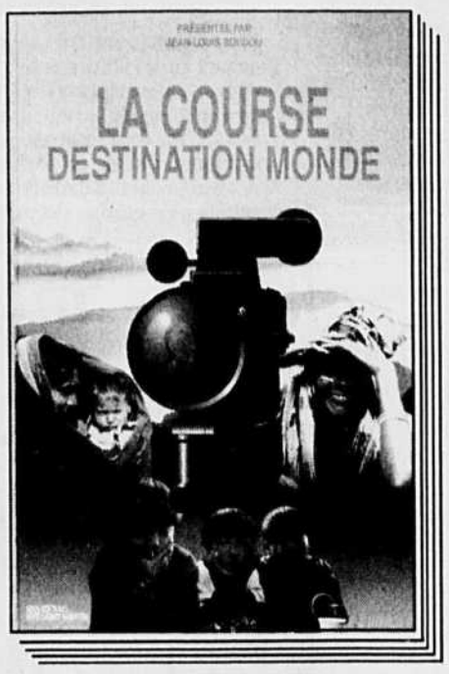


228 pages
14,95 $

LES HERBES ROUGES STAND 314

Les personnes qui ont une maladie mentale,
les accepter, c'est fondamental.

Les Éditions Saint-Martin



COMMUNICATION

LA COURSE DESTINATION MONDE

En 1991-1992, ils étaient huit à faire le tour du monde en 182 jours. Ils nous livrent ici leurs impressions, leurs joies, leurs peurs. À la suite de leur périple, voici un dernier regard sur les visages qu'ils ont croisés et un premier diagnostic de leur rêve devenu réalité.

Avant de partir, les participants de cette année nous disent ce que représente, pour eux, cette folle aventure.

218 pages, 19,95 $

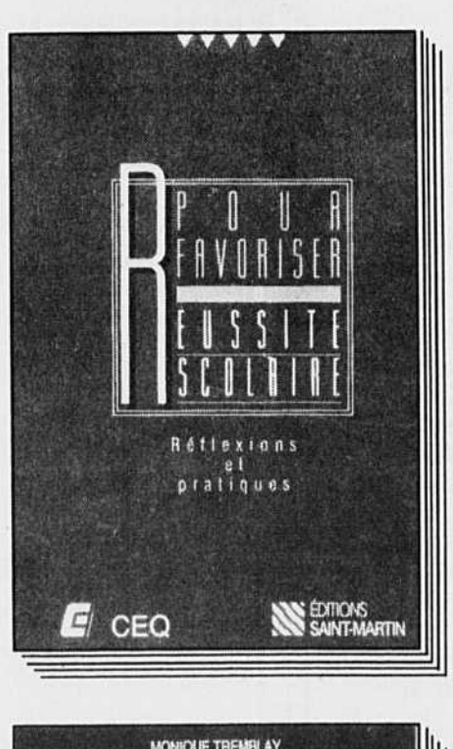


ADMINISTRATION

TINTIN ET LE MERCHANDISING
Jean-Claude Jouret

À la lumière d'un exemple concret et célèbre, *Les aventures de Tintin*, l'auteur, dans un style vivant et accessible, nous fait découvrir toutes les dimensions de la gestion des droits dérivés d'une oeuvre. Car les activités de merchandising ont atteint un tel niveau de développement, qu'elles exigent une démarche qui intègre dans sa gestion, en plus de principes juridiques, économiques et commerciaux, des critères éthiques.

92 pages, 19,95 $



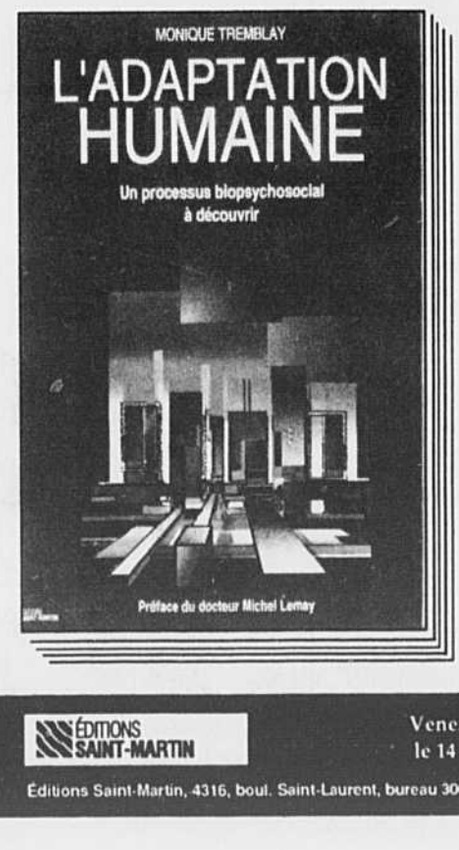
ÉDUCATION

POUR FAVORISER LA RÉUSSITE SCOLAIRE

Cet ouvrage s'adresse à toute personne préoccupée par l'échec et l'abandon scolaires et qui s'interroge sur les meilleurs moyens à mettre en place pour relever le défi de la réussite.

Des spécialistes de l'éducation ont réuni leurs efforts pour présenter un ensemble d'analyses et de propositions susceptibles de relancer l'école québécoise sur la voie de la réussite.

347 pages, 24,95 $
En collaboration avec la CEQ et le CRIRES



ÉDUCATION SPÉCIALISÉE

L'ADAPTATION HUMAINE
Monique Tremblay

L'auteure sait nous interpeller sur des questions fondamentales qui nous touchent tous et toutes. Quels drames mais aussi quelles richesses peuvent signifier un handicap, le poids d'une enfance malheureuse, etc. ?
L'objet du livre est de cerner le concept d'adaptation et de fournir un cadre de référence pour l'analyse des difficultés d'adaptation auxquelles sont confrontés les êtres humains.

425 pages, 35 $

ÉDITIONS SAINT-MARTIN

Venez rencontrer les participants de La Course Destination Monde le 14 et le 15 novembre à 14 h au Salon du livre, stands 529 et 531.

Éditions Saint-Martin, 4316, boul. Saint-Laurent, bureau 300, Montréal H1W 1Z3 Tél. : (514) 845-1695

le plaisir des Livres

L'île fantasmagorique



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

TLACUILO
Michel Rio
Paris, 1992, Le Seuil,
199 pages.

L'AN DERNIER, presque à la même date, je découvrais Michel Rio, avec *Faux pas*. Que je qualifiais, sans doute un peu trop légèrement, de « polar rédigé par un intellectuel et pour des lecteurs dits intellectuels » . . .

Peu après, fasciné par cet écrivain hors du commun, je lus successivement, dans un enthousiasme croissant, *Merlin* (1989), *Archipel* (1987), l'ordre chronologique des parutions ne nuisant en rien à l'intérêt de la lecture.

Or, voici que Rio, dans ce roman au titre imprononçable mais au contenu tout à fait lisible, nous emmène en croisière. Avec le narrateur, qui est le collégien vieilli (de *Merlin* ou d'*Archipel* ?) de Hamilton School, ce collège jerseyais où il fut le protégé de Mrs Alexandre Hamilton, et l'élève d'un professeur à la laideur presque repoussante mais à l'esprit admirablement équilibré. C'est d'ailleurs ce Léonard Wilde qui est le déclencheur de toute l'histoire que raconte *Tlacuilo* : érudit, traducteur émérite de langues disparues, qui se retrouve dans une île baptisée Extasis, à quelques milles marins du Mexique, colonisée et dominée par un despote démoniaque mais féru d'architecture et de littératures européennes, appâté, ce Wilde, par un mystérieux manuscrit qu'on lui propose de déchiffrer.

La virtuosité de Michel Rio est extrême. Mais son style d'une rare qualité, l'abondance de ses références historiques et livresques, n'alourdissent en rien le récit. On va d'un frêle voilier, construit en deux ans par le narrateur, naufragé d'une mer du sud, baptisé *Rêve-de-Suzanne*, au super-yacht, propriété d'Alan Stewart, autre condisciple multimillionnaire de Hamilton School, dont l'équipage, composé de cinq frères irlandais, habiles navigateurs autant que musiciens folkloristes de grand talent, n'est pas le moindre attrait de ce roman dont l'intérêt ne faiblit pas un instant. Bien qu'il soit difficile de croire en ce paradis de lucre et de stupre — comme définissait autrefois l'Église le lupanar de la Belle Époque — l'imagination de l'auteur est si bien nourrie, sa langue émaillée de tant de mots rares qu'il nous sert comme si de rien n'était (le dictionnaire est fait pour cela, en chercher la vraie signification quand on a eu la précaution de les noter . . .), que lire *Tlacuilo* est un véritable délice.

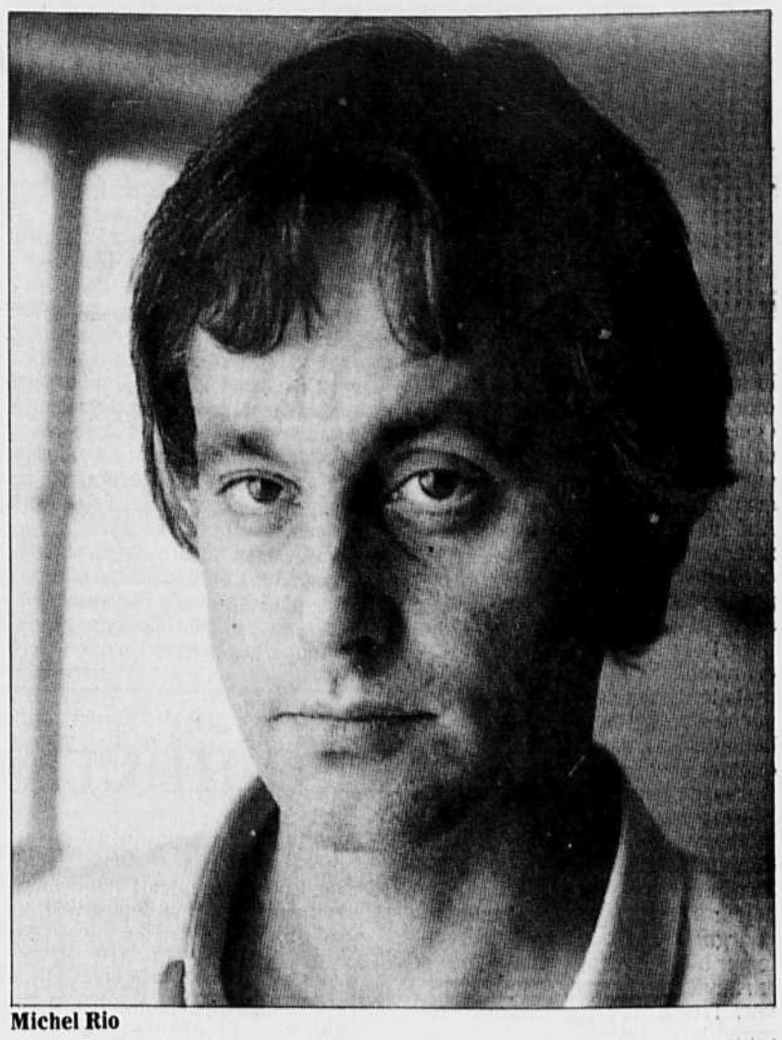
S'y retrouveront très à l'aise les heureux propriétaires de beaux voiliers, la description du *Lady-Mary*, le luxueux bateau d'Alan Stewart, en fera même, je le soupçonne, baver d'admiration envieuse plusieurs d'entre eux. La tempête qu'il essuie, racontée avec toutes les apparences de la vérité, est un morceau de bravoure mais en même temps une véritable leçon pour un navigateur confronté à « la houle forcissante de l'Atlantique » quand elle montre « ses crocs d'écume ».

Un livre de Rio comporte toujours de très beaux personnages de femmes. la cousine-amante d'Alan Stewart, Laura, qui n'est pas avare de ses bontés envers quelques amis bien choisis, la *Madame Claude* du *El Jardin de la Delicia*, d'*Extasis*, prénommée Célestina, comme de bien entendu, et même les jolies et érudites prostituées de l'île, ne sont pas le moindre ornement de ce roman qui ne se refuse rien : ni l'abondante culture de son auteur ni la grâce de ses interludes sexuels . . . plutôt torrides !

En 200 pages, moins une, Michel Rio se gagnera sans aucun doute de nombreux nouveaux lecteurs et même encore plus de lectrices, sa séduction d'écrivain me paraissant, à bien égards, plus apte à lui attacher un lectorat féminin.

En tout cas, déjà traduit en plusieurs langues, les romans de Michel Rio sont parus en édition de poche. Ce tout dernier n'échappera certainement pas soit à la collection Points Romans ou à Folio de Gallimard.

Quant à ses chances auprès des jurys littéraires, elles sont sans doute peu probables. Mais ce romancier déjà aguerri a-t-il vraiment besoin d'un prix ?



Michel Rio

ÉDITIONS TROIS 3
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND PROLOGUE

Sylvie Tremblay



Chansons illustrées
16,95 $ — 109 pages

Nicole Brossard



Fictions
16,95 $ — 64 pages

Anne-Marie Alonzo



Un conte
19,95 $ — 109 pages

Patrick Coppens



Préface de Jacques Brault
16,95 $ — 104 pages

Lise Lacasse



Roman
24,95 $ — 178 pages

Germaine Dugas



Chansons illusrées
16,95 $ — 104 pages

HUMANITAS

NOUVEAUTES
AUTOMNE 1992

ECRITS DE LA TOUR
Jean-Louis Le SCOUARNEC
essais
Un regard tantôt tendre, tantôt désespéré mais toujours intelligent sur le quotidien.
182 pages *17,95 $*

LES AILES DU SONGE
Pierre BERTRAND
essai
Une démarche unique dans le champ des multiples questions qui importent à l'être humain.
130 pages *14,95 $*

AARON HART, SIEUR DE BECANCOUR
Michel SOLOMON
roman
La vie mouvementée du premier Juif établi au Québec au XVIII^e siècle. Un mariage idéale entre la réalité, la fiction et l'inédit.
280 pages *22,95 $*

AFFAIRE CLASSEE
Lisa CARDUCCI
nouvelles
De l'humour subtil et parfois grinçant, de la fantaisie pure, de l'hyper-réalisme et du romantisme envolé.
100 pages *14,95 $*

LETTRES DE SURVIE
Concours Pauline-Cadieux 1992
nouvelles
Les cinq meilleurs textes présentés au premier Concours littéraire Pauline-Cadieux organisé par le Salon du livre de la Gaspésie et des Iles-de-la-Madeleine.
86 pages *14,95 $*

ORACLES DU VISIBLE
Saint-Valentin KAUSS
poèmes
Parfois murmure, parfois supplication chargée de révolte...
100 pages *14,95 $*

SEANCES DE SIGNATURE:

Bernard Antoun *(A une absence, poème);* **- Gervais Pomerleau** *(Tison-Ardent, roman);* **- Sylvain Rivière/ Marcel Gagnon** *(Le Pays de Chair-Ame, poésie et illustrations);* **- Réal-Gabriel Bujold** *(L'Indien qui ne regardait jamais la mer, théâtre);* **- Sylvain Rivière** *(Le Pays dégolfé, théâtre)* **- Constantin Stoiciu** *(Le roman du retour);* **- Hommage à Gérald Robitaille** *(Itinéraire anti-littéraire, essais)*

Salon du livre de Montréal
kiosque 532
Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

Entre deux histoires de sang

TRUFO ▲ MISTO

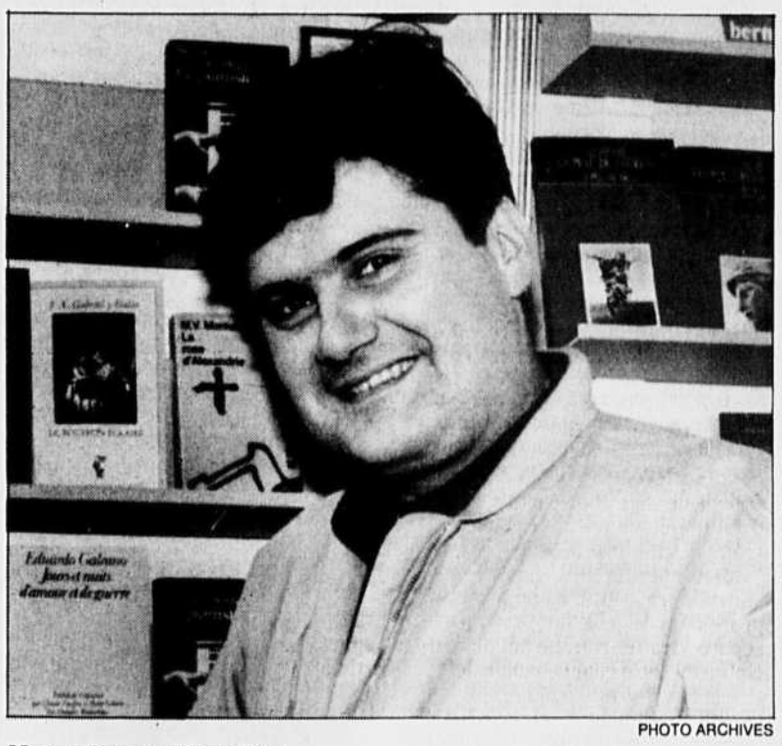


PHOTO ARCHIVES

Manuel Vazquez Montalban

MANUEL VAZQUEZ MONTALBAN est le digne, le très distingué héritier de Rex Stout. Citoyen américain, le second a été un Maître ès policiers doublé d'un fin gourmet. Entre deux histoires de sang, il aura imposé avec doigté la recette des *Crevettes Pompadour* comme il nous aura enseigné l'art de couver, à l'aide de fins ciseaux, la beauté des orchidées.

Catalan de coeur et d'esprit, le sieur Montalban est aussi prolixe en « trucs » culinaires qu'en vices oenologiques. Son alter ego, son détective, son privé, son Pepe Carvalho est un cabotin qui nous séduit davantage par la richesse de son palais que par sa science en techniques policières. Suivre Carvalho dans les bas-fonds de Barcelone, c'est goûter des amuse-gueule aussi pimentés que colorés comme c'est attendre avec impatience que son cuistot, l'admirable Biscuter, nous refile son secret du fond de veau.

Comme *Les oiseaux de Bangkok* et *Meurtre au comité central*, le dernier roman de Montalban traduit en français — *Le labyrinthe grec* chez *Christian Bourgois* — est plein de petites recettes et de grands crus. Bien au fait de la gourmandise de ses lecteurs, Montalban, un peu racoleur sur les bords, nous amène rapidement sur le front alimentaire et viticole.

À la page 19, Carvalho interpelle Biscuter comme suit : « Nos clients aimeraient quelque chose qui évoque leur patrie, à part ton excellent français. C'est l'heure idéale pour un vin blanc frappé. Nous avons des vins français au frais ?
— Oui : Pouilly-Fumé 1983, Sancerre 1984 et Chablis 1985.

Carvalho, quelques lignes plus loin : « Si vous appréciez le vin blanc en dehors des repas, ce qui me semble être le cas, car vous êtes aussi littéraire l'un que l'autre, je vous conseille un Meursault, un Sancerre ou un Pouilly. Le Chablis exigerait d'être épaulé par des fruits de mer ou par un casse-croûte d'une saveur plutôt agressive. »

Ils vont opter pour un Pouilly. Pour un Pouilly qu'ils vont déguster entre deux bouchées de . . . tarama ! Ils boivent français mais bouffent grec car la cliente de Pepe Carvalho, Claire Demas, vit une tragédie grecque. Son cavalier, l'amour de sa vie, son amant, a pris la poudre d'escampette avec un jeune éphèbe en direction de l'Espagne. Aussi passionnée qu'avide de petites morts freudiennes, la belle Claire demande à Pepe de retrouver Alexos, histoire de « lobotomiser » ces cellules qui l'ont détourné des plaisirs de la féminité. L'objectif est limpide.

Et comme notre Pepe est tombé raide amoureux de cette française qui a le chic des tailleurs Chanel, il va partir en chasse. Il va aller à la rencontre de Alexos en faisant la navette entre les différents bars gays sur fond de construction des infrastructures olympiques. Et nous, même si l'histoire est mince, on se bidonne et on se régale car les bons mots se conjuguent fréquemment avec les appellations contrôlées.

La clé du livre ? « Un Grec qui pleure ! C'est un tableau orientaliste peint par Delacroix et décrit par Lord Byron. Si, lors de ta formation littéraire, on avait davantage insisté sur Artaud, Genet ou Céline, tu n'auras pas fait une description pareille. La littérature et le cinéma nous aident à imaginer et à reconstituer notre vie et notre mémoire. Sors de cette époque et décris-nous la même chose vue par Robbe-Grillet, par exemple. Si tu avais lu Robbe-Brillet, tu ne cavalerais pas après un Grec aussi ringard. »

Si Russell H. Greenan n'a pas la science culinaire d'un Montalban, il n'est pas moins un grand, un très grand du « polar. » Jamais il ne déçoit. Toujours il nous surprend. La Surprise, c'est le truc, c'est la singularité de Greenan qui est le type même de romancier dont on se demande souvent comment il se fait qu'il ne bénéficie pas d'une notoriété aussi vaste que celle, par exemple, d'un Montalban ou du duo Fruttero-Luccentini. En tout cas, ce diable d'écrivain mériterait d'être aussi célébré qu'une P.D James.

Pour s'en convaincre, ceux qui n'ont pas encore savouré — les chanceux ! —, les petits chefs-d'oeuvre de ce bostonnais vivant aujourd'hui à Rome après avoir travaillé dans les banques, les chemins de fer et les antiquités, auraient intérêt à faire l'acquisition de deux rééditions. La première s'intitule *Sombres crapules* chez *Rivages*. Et la seconde ? *La Reine d'Amérique*, no 2304 de la *Série noire*.

Sombres crapules, c'est l'histoire du sénateur Phil Delaunay. D'un politicard de Boston qui n'aime pas, mais pas du tout, que sa soeur Missy s'envoie en l'air avec qui elle veut, quand elle veut et où elle veut. Notre épicier en votes fait appel à un flic irlandais, Kevin Reedy, afin qu'il ferme le caquet à Harold Gilman qui détient des photos de Missy. En cours d'enquête, en cours de route, cette histoire de fesses va tourner en eaux de boudin . . .

La Reine d'Amérique, c'est une histoire d'adolescents ayant la misère familiale, la misère affective et non économique, comme dénominateur commun. C'est Ignacio, c'est Knoxy, c'est Betty qui seront plongés, qui seront pris dans les violents tourments qui ébranlèrent l'Amérique des années 60. Dans cette *Reine d'Amérique*, il y a du Zola. C'est beaucoup. C'est admirable.

Lire Russell H. Greenan est une nécessité. Une obligation.

☆☆☆

Le labyrinthe grec de M.V. Montalban. Éd. Bourgois. 191 pages.

La Reine d'Amérique de R.H. Greenan. No 2304 de la Série noire. 199 pages.

Sombres crapules de R.H. Greenan. Éd. Rivages.

"Si je tente de vous aimer, ou plutôt de faire en sorte que vous m'aimiez, c'est que je vous sens corruptible."



SAMEDI 14 NOVEMBRE, 15 H ET 20 H
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL - STAND 971

VIENT DE PARAÎTRE:

PHILOSOPHER

Numéro 13, novembre 1992, 300 pages

DOSSIER: Quel avenir pour la philosophie au collégial?

DOSSIER: L'Euthanasie.

Articles, conférences, analyses, comptes rendus, parutions, complètent ce numéro. Avec sa prise de parti pour l'accessibilité et la lisibilité, Philosopher n'est pas que pour spécialistes.

Abonnements: PERIODICA, C.P. 444, Outremont, Qc, H2V 4R6. Téléphone: (514) 274-5468.

Lancement du livre cassette

MAIGRET À VICHY
38,95 $

Salon du livre de Montréal
Stand 08
Comptoir de diffusion du livre

le plaisir des
Livres

Nullement apte à la mort



Robert LÉVESQUE
Le ▲Bloc-notes

DANS *Mesure pour mesure*, lorsqu'on mène un criminel ivre mort à l'échafaud, un noble arrête le bourreau : « Nullement préparé, nullement apte à la mort; et l'y envoyer dans cet état d'esprit serait criminel ». Il a donc la vie sauve. Antique loi non écrite, à laquelle référait Shakespeare, qui veut qu'un condamné soit frais et dispos, en pleine possession de ses esprits pour qu'on l'expédie dans l'autre monde.

Le Polonais Jan Kott n'était ni criminel ni ivre mort, mais juif et malade, durant la guerre 39-45 qu'il a vécue dans l'un des coins les plus bouleversés d'Europe, sa Pologne. À quelques reprises, comme ce Bernardin sauvé par le vin dans *Mesure pour mesure*, il a échappé à la mort à cause d'une santé défaillante; une fièvre paralysante lui a sauvé la vie dans le maquis, un séjour à l'hôpital de Cracovie lui a épargné la déportation, la chance et le pur hasard, sur le quai d'une gare, le sauvèrent in extremis du départ vers Treblinka. Celui qui deviendra après la guerre un « shakespearologue » a su d'expérience ce que c'est que d'être « nullement apte à la mort ».

Jan Kott, tous les amateurs de théâtre en général et de Shakespeare en particulier le connaissent. C'est un essayiste remarquable, un intellectuel qui a consacré sa vie à la réflexion sur la littérature et le théâtre, mais sans jamais en faire lui-même. Au début des années 60, il a publié un ouvrage qui aujourd'hui encore fait autorité, et demeure la référence. *Shakespeare notre contemporain* est la plus fantastique relecture des oeuvres du barde anglais au 20e siècle.

C'est que Jan Kott a su lire Shakespeare à la lumière du siècle « de bruit et de fureur » qui est le nôtre, siècle de guerres commencé par un assassinat d'archiduc à Sarajevo en 1914 et qui se continue à Sarajevo en 1992, dans l'horreur nazie qu'il a traversée dans les caches souterraines de Varsovie, et l'aura sanglante d'une époque qui avec Hitler, Staline, Ceaucescu, n'a rien à envier aux Macbeth et autres Richard III du siècle de Shakespeare. Kott a bien défini « le grand mécanisme » du pouvoir dans les tragédies de Shakespeare, cet escalier que l'on grimpe pour déloger le roi avant d'être délogé à son tour par le suivant qui monte. Cet escalier a tellement séduit qu'il y eut un temps dans les années 60 où plus personne ne mettait en scène Shakespeare autrement que dans de vastes et longs escaliers semblables à celui de Eisenstein dans *Le cuirassé Potemkine*.



Jan Kott, qui a aujourd'hui 79 ans, qui vit aux États-Unis depuis 1966, qui a subi cinq infarctus sérieux qui ne l'ont pas rendu apte à la mort, publiait l'an dernier ce qu'il appelle des « esquisses pour une biographie ». Lecture fascinante. Non seulement parce qu'il s'agit, pour les amateurs de théâtre, d'un des grands esprits shakespeariens de notre temps, mais parce que l'homme, d'une grande générosité, d'une totale franchise, avec humour, refait pour nous le traçé d'une vie dans le siècle du communisme.

À Paris, avant la guerre, étudiant logé rue de Vaugirard, Jan Kott avait eu tout juste le temps de commencer une « éducation européenne », d'entreprendre sa thèse sur « Apollinaire, éditeur de Sade », de jouer aux boules avec celui qui sera l'assassin de Trotski en 40, qu'il revenait en Pologne, en août 1939, mobilisé, happé par la guerre, c'est l'invasion de la Pologne par les Soviétiques puis par les troupes d'Hitler, bref ce sera la *Shoah*.

Jan Kott souligne qu'il y a très peu d'écrits ou d'oeuvres littéraires qui ont témoigné de ce qui s'est passé en Pologne durant la guerre, l'insurrection de Varsovie, le ghetto. Son récit à lui, ses souvenirs de cette époque de sang et de cendre, sont d'autant plus importants pour la mémoire. On réalise, sans que l'auteur appuie ou souligne, ce que pouvait être le drame épouvantable de milliers de gens, juifs, traqués, séparés, traités comme bétail. Jan Kott a eu cette chance inouïe de traverser 39-45 en Pologne, alors qu'il est juif, communiste, intellectuel, pacifiste, sans être anéanti, pour être ensuite un des penseurs étroitement surveillés par Moscou.

Souvenirs écrits 45 ans plus tard, la guerre de Jan Kott est demeurée dans son esprit une blessure ouverte. Il sait qu'à l'époque l'important était de sauver sa peau, devant toute injustice. Il gardera toujours ce « parfum désespéré de trahison » en pensant à une fille inconnue avec qui il vécut caché quatre jours dans une cave humide, emmenée un matin avec lui sur un quai de gare, et qu'il perdra de vue, pour être aller chercher un peu d'eau. Le train est parti. Direction extermination. Alors que lui, grâce à un ami qui lui refile un manteau de cheminot allemand, fera semblant de ramasser les papiers gras le long de la voie...

Étiqueté SP, suspect politiquement, Jan Kott n'a d'autre activités secrètes que ses travaux littéraires, durant la guerre. Il travaille Joseph Conrad, André Malraux. Il relit le *Candide* de Voltaire. Et il ne s'en cache pas dans ses mémoires. Il n'avait pas l'âme du héros, ni la tête du maquisard, déménageait constamment, lisait, écrivait. Il n'était ni communiste convaincu, ni collaborateur, ni traître, comme il n'était pas un juif pratiquant et que le fait qu'il ne soit pas circoncis lui ait aussi sauvé la vie.

Lorsque Jan Kott parle des années d'après-guerre, et qu'il dit qu'il n'a pu assumer la culture communiste (il a quitté la Pologne en 1966) parce que « le dégoût des dénonciations et une impossibilité absolue de répéter les conversations privées » l'en empêchait, on entre dans le plus vif des portraits du monde communiste. Il parle des boursiers que la Pologne envoyait hors frontières, à Paris puis à Moscou. « Les jeunes gens revenaient de France farcis de Sartre et plein de mépris pour l'Occident pourri. Ils adhéraient rapidement au parti. Ceux qui rentraient de Moscou rapportaient des poèmes, recopiés à la main, d'Ahkmatova et de Mandelstam. Ils avaient des amis parmi les premiers dissidents russes. Ils étaient guéris du communisme pour toujours ».

Jan Kott ne parle pas de sa vie aux États-Unis. Il concentre ses souvenirs sur sa vie en Pologne, parce qu'il aima son pays, parce qu'il fut, en 1956, artisan de l'Octobre polonais, et principal critique du réalisme socialiste; parce que sa vie américaine n'a sans doute pas cette richesse européenne qui l'a formé. Et puis fatigue d'un vieil homme. La phrase sur laquelle je vous laisse est la plus triste qui soit. Il parle d'un ami poète, Puzyna, qui lui rend visite à Stony Brook. Ils ne parlent jamais sérieusement, dit-il. « Sauf de théâtre parfois, mais depuis longtemps le théâtre n'était plus important ni pour lui ni pour moi. Et si nous parlions de Grotowski, ce n'était pas en tant qu'homme de théâtre ».

☆☆☆

La vie en sursis, Jan Kott, Éditions Solin, 1991, 388 pages.

Football et corrida de salon

ONZE HISTOIRES DE FOOTBALL
Camilo José Cela. Traduit de l'espagnol par André Gabastou, Critérion, Paris, 98 p.

TOREROS DE SALON
Camilo José Cela. Traduit de l'espagnol par Antoine Martin, Verdier, 1989, 91 p.

Hervé Guay

POUR REPRENDRE une catégorie au hockey, parce que la situation s'y prête, je place l'écrivain espagnol Camilo José Cela parmi les meilleurs francs-tireurs des majeures. Comprenne qui pourra.

Or, en français, son oeuvre est publié au compte-gouttes — si on excepte les romans — de telle sorte que ses nouvelles brèvissimes se retrouvent éparpillées chez divers petits éditeurs en minces fascicules. Raison pour laquelle la critique laisse échapper un titre de temps à autre. Aujourd'hui, j'en rattrappe un au passage d'un autre.

Du reste, les deux recueils ont en commun le sport que Cela présente dans les deux cas comme une métaphore du désir de vivre qui anime chacun. Ainsi, à un journaliste qui considère les sportifs comme des dilettantes millionnaires, un des personnages de Cela rétorque : « Oisif, moi qui consume ma vie dans la recherche de l'absolu ! C'est toi qui est un oisif, petit journaliste courbé toute la nuit sur une table ». C'est donc à cette enseigne qu'il faut lire ces courts récits de football et de corrida.

Dans sa préface « légèrement didactique », Antoine Martin explique que les portraits de Camilo José Cela illustrent bien la tradition du « grotesque tragique ». Expression juste pour caractériser l'art de la nouvelle selon Cela et sous laquelle on pourrait rassembler tout l'oeuvre du prix Nobel 1989.

À la rigueur, dans le genre bref, Cela se fait moins nouvelliste que portraitiste, rendant à grand traits une existence ou deux en quelques paragraphes où les noms des protagonistes portent à conséquence. Leurs destins sont scellés par quelque manie ou excès. Tel torero de salon « dessine chaque passe en y mettant sa vie », tel footballeur étoile est si attaché à sa ville qu'il ne peut performer loin de ses remparts.

Ces passions exposées comme autant de raisons de vivre, voilà ce qu'il fait bon lire chez Cela. Bien entendu, tout n'est pas à mettre au même niveau dans ces recueils. Le début des *Onze histoires de football* traîne certes un peu, encore que ce soit là que l'auteur de *La famille de Pascal Duarte* réserve ses meilleurs moments. Je pense en particulier aux deux moutons gardiens de buts de « Haute école », une nouvelle irrésistible de drôlerie et à « Nostalgie d'Avila-des-Chevaliers », dans un tout autre ton.

Cependant, s'il est une chose constante chez l'auteur, c'est la qualité de sa prose. Tantôt délirante et musclée, elle flirte parfois avec l'absurde, toujours avec la lucidité essentielle. Un exemple supplémentaire, ces deux phrases à la fois drôles et cruelles : « Il est regrettable que les autorités prennent le salut du gladiateur à la rigolade. Après tout, avec sa grosse tête, il va mourir ». Preuve qu'avec Cela, il y a à boire et à manger et que la valeur n'attend pas le nombre des feuillets.

RENCONTRES D'AUTEURS
AU STAND 831



Que le tintamarre commence !
Jean-Marie Nadeau

Que le tintamarre commence! est avant tout un essai politique sur l'avenir du peuple acadien, écrit sous la forme d'une longue lettre. C'est donc un ouvrage engagé politiquement, qui fait appel à la mobilisation populaire des Acadiens et des Acadiennes comme moyen privilégié d'affirmation nationale. Autonomie et responsabilité en sont les mots clés.

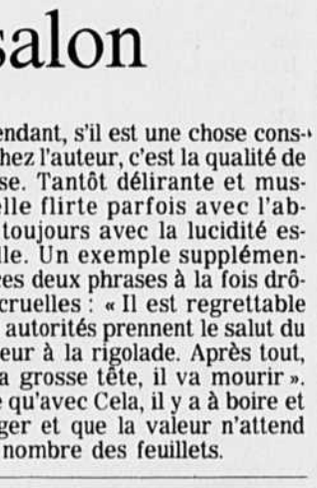
Le samedi 14 novembre de 19 h à 21 h
Le dimanche 15 novembre de 14 h à 16 h

174 p. 16,95 $

Le Cycle de Prague
Serge Patrice Thibodeau

Inspiré tant par le baroque que par l'expressionnisme, tant par l'érotisme et la spiritualité que par la philosophie, ce recueil de poésie réduit à l'échelle de Prague l'image du monde actuel, avec ses beautés et ses déceptions, son raffinement et sa bêtise, son désespoir et sa foi.

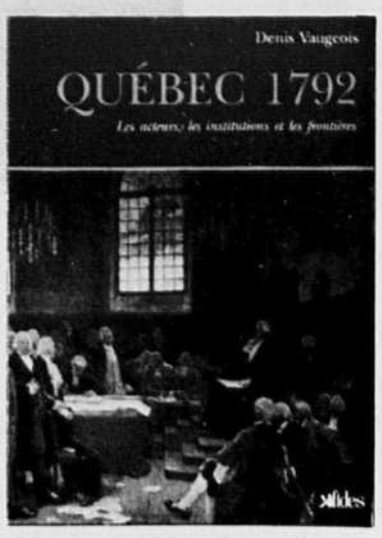
Le vendredi 13 novembre de 19 h à 21 h
Le samedi 14 novembre de 15 h à 17 h
Le dimanche 15 novembre de 14 h à 16 h



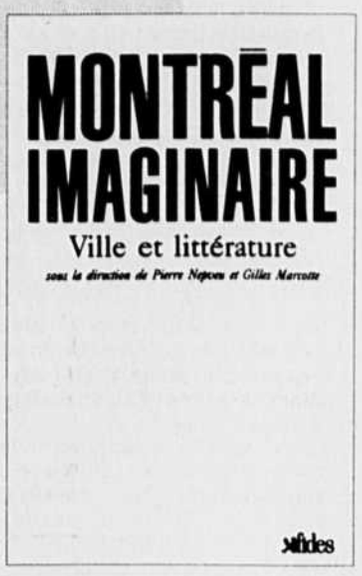
155 p. 15 $

éditions d'acadie
Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.-B.
E1C 8N8
Téléphone: (506) 857-8490
Télécopieur: (506) 857-3070

NOUVEAUTÉS

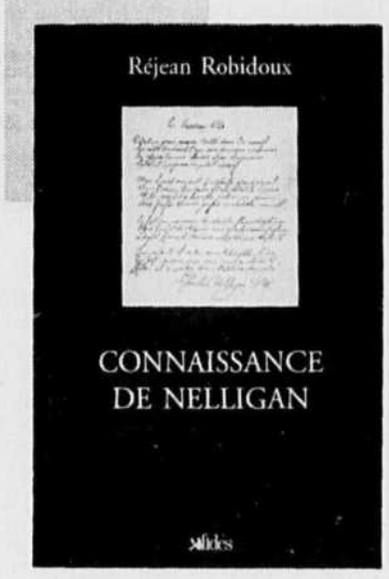


Denis Vaugeois
QUÉBEC 1792
Les acteurs, les institutions et les frontières
Un magnifique album illustré dans lequel l'historien et ex-parlementaire Denis Vaugeois retrace l'avènement du régime parlementaire au Québec. Préfacé par le président de l'Assemblée nationale, Jean-Pierre Saint-Onge, ce livre constitue une contribution importante à une meilleure connaissance de l'histoire du Québec et de ses institutions politiques. *Vol. de 172 pages, abondamment illustré en noir et blanc et en couleur – 29,95$*



Pierre Nepveu et Gilles Marcotte
MONTRÉAL IMAGINAIRE
Ville et littérature
Études sur Montréal et son expression littéraire à travers l'histoire. Textes de: Michel Biron, Jean-François Chassay, Simon Harel, Gilles Marcotte, Ginette Michaud, Pierre Nepveu et Pierre Popovic. *426 p. – 29,95$*

Réjean Robidoux
CONNAISSANCE DE NELLIGAN
Émile Nelligan constitue à proprement parler un phénomène, pour ne pas dire un mythe, dans l'histoire de la littérature québécoise. Le voici enfin revu et présenté dans toutes ses dimensions par l'un de nos plus éminents critiques. *190 p. – 19,95$*



Oxy-Jeunes
FAUDRAIT PAS QUE LA TERRE DEVIENNE PLATE...
On dit parfois que les adolescents sont blasés ou, au contraire, qu'ils sont naïfs et candides jusqu'à l'insouciance. Pourtant, leur enthousiasme et la lucidité de leur regard sur le monde ne font aucun doute lorsqu'une tribune d'expression leur est offerte. À travers les contes, nouvelles, poèmes, photos, bandes dessinées et illustrations de ce recueil, près de 60 jeunes expriment avec force la vision qu'ils ont de l'avenir de la planète. En prime: huit cartes postales couleur. *120 p. – 14,95$*

Michel Dion
ÉTHIQUE OU PROFIT
À l'heure de la mondialisation des marchés, les contraintes de la concurrence internationale et la recherche du profit sont-elles compatibles avec certaines exigences morales? Michel Dion s'appuie sur cinq études de cas (dont Union Carbide à Bhopal et Tylenol aux États-Unis) pour élucider le processus du raisonnement éthique en affaires. Dans un deuxième temps, des leaders du monde des affaires explorent comment les problèmes éthiques se posent concrètement dans leurs secteurs d'activités respectifs. *242 p. – 19,95$*

Guy Durand
et Jean-François Malherbe
VIVRE AVEC LA SOUFFRANCE
La souffrance est-elle compatible avec l'idée d'un Dieu bon et tout-puissant? Comment accepter sa propre souffrance et comment se situer face à celle des autres? Deux spécialistes apportent des éléments de réponses pour éclairer ceux et celles qui relèvent le défi de côtoyer la souffrance au quotidien. *120 p. – 16,95$*



Lisette Désormeau
L'ENVOL BLESSÉ
Atteinte de paralysie cérébrale, l'auteur raconte le chemin qu'elle a dû parcourir au cours des années cruciales de l'adolescence pour conquérir son autonomie. Un exemple peu commun de détermination et de courage. *152 p. – 15,95$*



Yvon Leduc
L'ÉPREUVE DU FEU
Le vibrant témoignage de force intérieure et de courage d'un grand brûlé qui, après des années de réhabilitation, a réussi à retrouver le goût de vivre et à le communiquer aux autres. *128 p. – 12,95$*

Denise Lamarche
NOËL POUR LE MONDE
Un magnifique album illustré en couleur pour toute la famille. Inspirée par les crèches du monde entier exposées chaque année au musée de l'Oratoire Saint-Joseph, Denise Lamarche nous fait participer au vrai mystère de Noël. *Album tout en couleur de 64 pages, 12,95$*

Jean-Marc Charron
L'ÂME À LA DÉRIVE
Culture psychologique et sensibilité thérapeutique
Dans le cadre de la collection «Rencontres d'aujourd'hui», Jean-Marc Charron analyse la tendance de plus en plus prononcée dans la société québécoise à l'individualisme et à l'aspiration de croissance personnelle. Cette «sensibilité thérapeutique» signifie-t-elle l'abandon de tout projet communautaire? *68 p. – 6,95$*



A. Charron, R. Lemieux et Y. Théroux
CROYANCES ET INCROYANCES AU QUÉBEC
Les Québécois sont-ils encore des «croyants»? Ou à l'opposé, l'histoire ne les aurait-elle pas menés à leur insu, ou de leur plein gré, aux portes des «incroyances» d'aujourd'hui? Comment se situer devant ces Québécois qui se disent croyants mais qui pratiquent l'incroyance? *158 p. – 12,95$*

fides

le plaisir des **Livres**

Marie-Claire BLAIS
▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 8

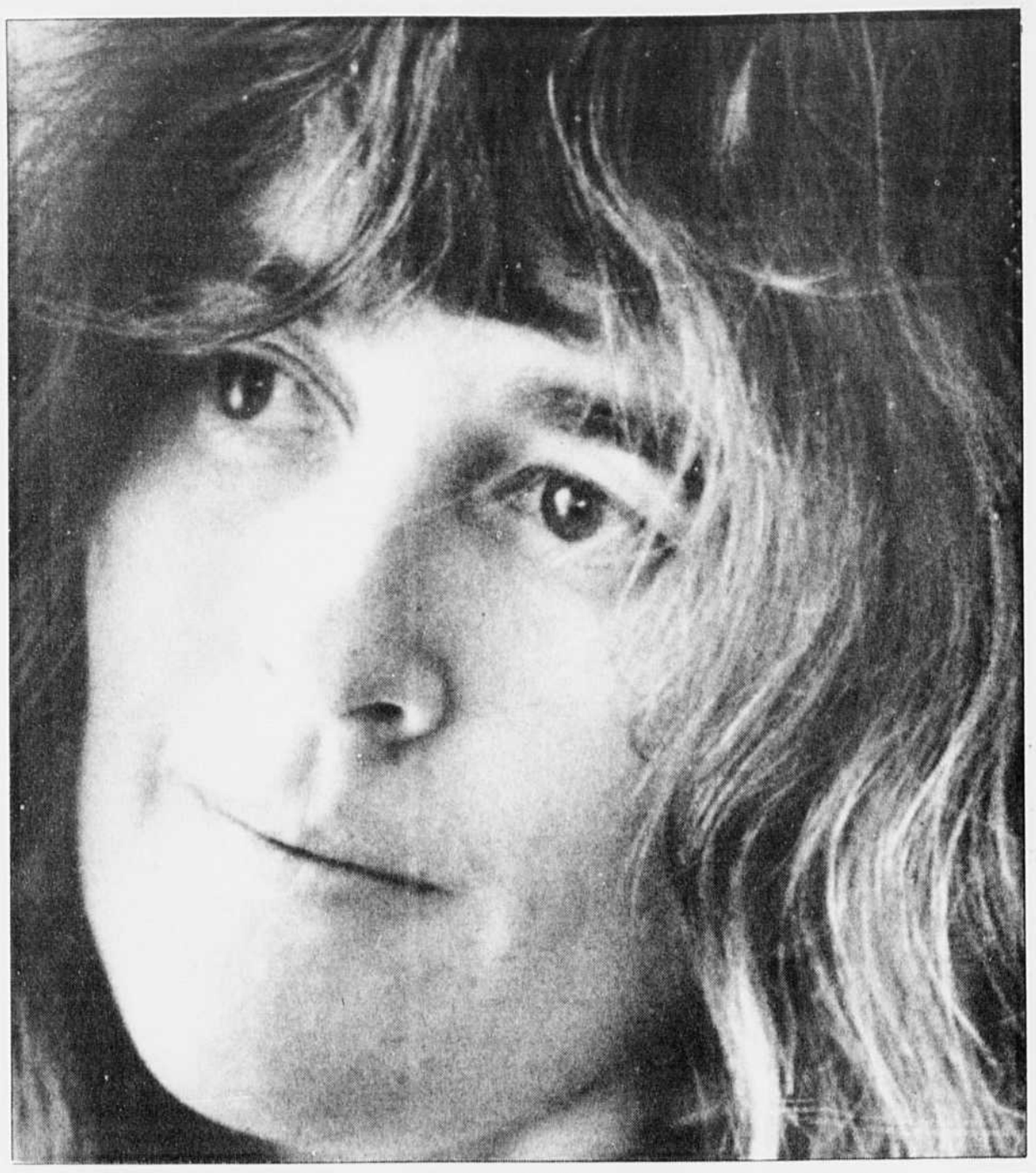
C'EST un jour d'octobre qui a la luminosité des jours de fin d'été à Cape Cod et une lumière rose baigne les champs, les pommiers, derrière cette maison d'Éléna et d'Edmund Wilson, à Wellfleet où je passe quelques jours. On voit, de la grande route qui conduit aux immenses plages de Truro, aux dunes de Provincetown surplombant la mer, la maison de bois blanche (et une maison mitoyenne plus basse qui est la maison des enfants, celle que l'on offre généreusement aussi aux nombreux écrivains qui y viennent pour écrire) c'est une maison dépouillée, un peu austère, dont on referme les volets le soir, à l'heure où le vieux chien gratte à la porte pour rentrer : mais aujourd'hui, on profite encore de l'été qui achève, les volets, comme les rideaux bleus sous les volets, battent dans le vent mou qui vient de la mer et le vieux chien dort au pied d'un arbre devant la maison.

Dans cette maison où je suis seule avec Éléna (sa fille Hélen qu'elle adore vient de partir pour l'Europe, Edmund s'est retiré dans la maison ancestrale très loin de tous pour terminer un livre) j'entends le frottement de nos pas sur le plancher de bois verni dans cette cuisine (qu'on appelle cuisine d'été) où debout près d'une table à la fenêtre d'où l'on voit les pommiers qui fléchissent sous le poids de leurs branches abondantes, Éléna évoque de sa voix rauque, toujours imprégnée d'une toux râpeuse (elle fume encore excessivement pendant qu'elle prépare les whiskys, le dos long et légèrement voûté au-dessus du comptoir de la cuisine) l'Allemagne évanouie de son enfance, ses richesses, ses somptuosités qui sont celles d'un conte, mais Éléna dit qu'il ne faut rien regretter car il est bien que tout cela ait disparu, si sa richissime famille n'eût pas fait faillite, peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale, peut-être n'eût-elle jamais connu la faim, la pauvreté mais elle n'eût jamais compris non plus que la vraie vie est dans le dénuement, que c'est là où se cache la foi en Dieu, que le véritable amour est là aussi, dans ces privations extrêmes.

Et nous, êtres humains, nous sommes tous si lamentables que nous ne pouvons vivre sans aimer, que nous aimions un animal ou un objet (Éléna dit « Une chaise, nous pourrions aimer une chaise quand nous sommes seuls tant cette solitude nous pèse . . . ») nous ne pouvons pas vivre sans amour. Comme elle revient d'un bain glacé dans l'océan, elle frotte ses mains rudes l'une contre l'autre pour se réchauffer, elle a des mains de sculpteur, des doigts vigoureux dont les bouts sont carrés. Ces mains nobles d'Éléna, adroites et efficaces, je me demande si la guerre ne les a pas un peu déformées dans ces tâches inférieures que commande la survie. Ces mains sont rouges comme ses joues que le vent de l'océan a fouettées.

Dans les rayons du soleil couchant qui éblouissent la fenêtre vers laquelle Éléna se tourne parfois pour allumer une cigarette (elle n'est pas longtemps immobile, l'immobilité serait pour elle de la complaisance, elle va en s'affairant à la cuisine, elle sort un pain du four, arrose un bouquet de marguerites qu'elle a cueilli l'après-midi, le long des routes) ses cheveux d'un blond roux ont des reflets argentés sur les tempes, son ample front révèle son élévation morale, mais il ne semble y avoir en elle aucun orgueil. Pendant que nous vidons nos verres de whisky, je ne sais comment répondre à cette affirmation d'Éléna « qu'il faut placer l'homme plus haut que la femme et qu'une politesse que je n'en crois rien, que de pareilles déclarations sont erronnées. (Pourtant auprès de sa fille Hélen qui sera bientôt une hippie flamboyante et une Flower Child révoltée, les idées d'Éléna changeront au cours des années).

Pourtant, ce qui me tourmente, longtemps après cette conversation avec Éléna dans la cuisine d'été, pendant ma première visite à Cape Cod, ce lui qui exerce déjà sur moi ses divines attractions, c'est un récit d'Éléna qu'elle prononce par bribes et que je ne sais comment traduire, tant y persistent des mots venus d'ailleurs que voile l'accent germanique, mais je crois entendre encore cette histoire qui me trouble : un jeune Allemand de 17 ans, redoutant la montée de l'Hitlérisme dans son pays se noie dans un lac, pendant une excursion avec des amis. Éléna ne dit pas qui est ce garçon : un frère, un fils, un ami ? D'aucun de ses malheurs elle n'ose se plaindre et un douloureux mystère l'enveloppe pendant qu'elle me parle, le visage tourné vers la fenêtre, ses étonnants yeux bleus fixant l'horizon. Que savons-nous des êtres que nous rencontrons ? De quels enfers méconnus surgissent-ils ? J'imagine la beauté du garçon blond, telle qu'Éléna me la décrit, c'est un jeune dieu dit-elle, je vois le classicisme de ses traits, la perfection de ce visage sous les boucles des cheveux épars. Est-ce un rêve ? Ai-je bien entendu ? Ce garçon est-il aussi beau que cet autre qui lui ressemble tant (mais qui est vivant celui-là et un Américain) dont j'ai vu la photographie, en entrant dans la salle à dîner aux toiles et aux draperies bleues dont les murs sont couverts ? Éléna me dit d'une voix soumise aux impénétrables lois du destin : « Croyez-moi, avec tout ce qui allait survenir en Europe, ce jeune homme a bien fait de mourir ».



Jeux de salon littéraire



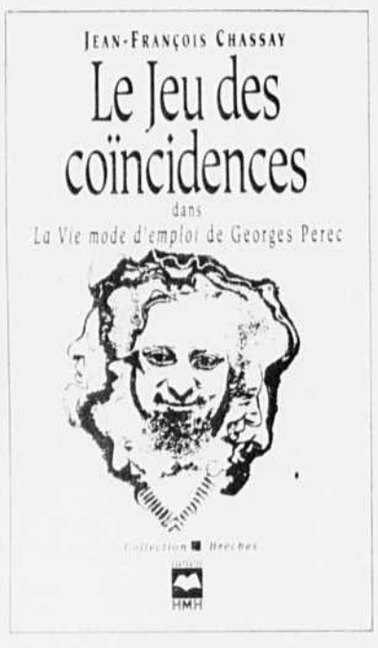
Robert SALETTI
▲ Essais Québécois

MONTRÉAL IMAGINAIRE
Ville et littérature
Sous la direction
de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte,
Fides, 418 pages

MONTRÉAL ET SON DESTIN LITTÉRAIRE
Écrits du Canada français
Vol. 76, 173 pages.

LE JEU DES COÏNCIDENCES
dans
La Vie mode d'emploi
de Georges Perec
Jean-François Chassay,
Hurtubise-HMH, « Brèches », 157 p.

VOICI QUELQUES devinettes à saveur littéraire dont vous pourrez émailler vos conversations galantes. Quel est le premier roman de la littérature québécoise (canadienne française) à traiter du thème, qui deviendra récurrent, de l'arrivée en ville ? De combien de *Mystères de Montréal* notre histoire littéraire peut-elle s'enorgueillir ? Quel est le site montréalais le plus évoqué par les romanciers et romancières ?



Pour y répondre, il faut découvrir le Montréal imaginaire de nos écrivains tel qu'appréhendé dans deux parutions récentes (ou, si vous êtes paresseux, lire cet article jusqu'au bout). Il n'est pas inapproprié, tout compte fait, que cette année festive s'achève avec un Salon où l'on discutera de Montréal et de ses fictions.

Fruit du travail d'un groupe de recherche éponyme sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, *Montréal imaginaire* part du principe que la ville est pour une large part un tissu organisé de métaphores, de références, d'histoires et de discours sociaux. Littérairement parlant, une ville existe lorsqu'elle fait question. Or, soulignent-ils, il y a là un paradoxe entre, d'une part, le fait évident (mais trompeur) que sans Montréal la littérature québécoise n'existe pour ainsi dire pas et, d'autre part, le fait que Montréal n'a commencé à faire question comme phénomène urbain que dans les années soixante. Auparavant, Montréal existait, mais sans forme ni organisation, comme repoussoir idéologique ou attrait exotique. Adoptant une perspective d'ensemble historique allant des récits de fondation de Ville-Marie à la poésie contemporaine, en passant par le roman populaire du XIXe siècle et la présence américaine dans le roman de l'après-guerre, entre autres contributions, l'ouvrage exhibe l'ambivalence des auteurs québécois face à la ville, à leur ville souvent. Cet ouvrage remarquable se lit comme un livre d'histoire et comme un roman, avec en prime une grande profondeur d'analyse. Et ce, malgré une maquette de couverture d'une fadeur exemplaire, comme si l'éditeur avait été paralysé par le croisement suggéré par le titre.

Fait encore plus remarquable, ces textes et ces analyses sont souvent l'oeuvre de jeunes chercheurs et de jeunes professeurs — pour la plupart liés ou ayant été liés à la revue *Spirale* — qui offrent, dans ce domaine au moins, un démenti radical à la présumée morosité de la relève. Comme j'ai été moi-même associé à cette revue pendant assez longtemps, les esprits malins pourront me taxer de parti pris. J'en prends le risque et je dis : allez-y voir. Ceux qui iront et que la sociocritique des textes littéraires séduit en tireront plusieurs bonheurs de lecture. Ils feront connaissance avec les rumeurs de Montréal et avec le plaisir du langage critique. Ils pourront répondre, en sus, à quelques devinettes.

L'intérêt de ce *Montréal imaginaire* devient encore plus évident lorsqu'on le compare au dernier numéro des Écrits du Canada français, bien que la comparaison soit un peu injuste, j'en conviens, l'auguste revue fondée en 1954 ayant des visées plus commémoratives et institutionnelles que critiques. Il reste qu'on y apprend peu du « Destin littéraire de Montréal », titre du colloque à l'origine de ce numéro. On y découvre qu'un décor montréalais habite certaines oeuvres (Jean-Éthier Blais, Robert Choquette, Paul Morin) dont le choix et, manifestement l'approche traditionnelle (du type « l'homme et l'oeuvre ») traduisent, lorsque confrontés à d'autres, un écart proche du conflit de génération. Le ton a un petit goût suranné auquel seules échappent les interventions du migrant Marco Micone, de l'iconoclaste Claude Jasmin et de Jean-François Chassay qui fait montre d'un humour peu fréquent dans le merveilleux monde des lettres québécoises. Il faut un certain culot en effet pour déclarer dans une allocution inaugurale que « le grand roman fondateur qui inscrirait Montréal sur la carte littéraire reste encore à écrire » et que la prétendue urbanité du roman contemporain n'est souvent en réalité qu'un effet de mode.

Cette conclusion surprend, venant de quelqu'un qui peut être considéré comme le spécialiste du roman québécois moderne. Auteur de nombreux articles sur la question, co-auteur avec Monique Larue des *Promenades littéraires dans Montréal*, collaborateur de la première heure à « Montréal imaginaire », lui-même auteur d'un roman à succès (critique), Chassay est le type du jeune chercheur soucieux d'aborder des problématiques nouvelles dans une perspective interdisciplinaire. Son essai, *Le Jeu des coïncidences* en fournit, par ailleurs, une preuve éloquente.

Autre devinette : quel roman français est construit sur le modèle mathématique du bi-carré latinorthogonal d'ordre dix ? Réponse : *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec. Pour Chassay, ce roman extrêmement important de la fin de 20e siècle est prétexte à une exploration des rapports entre science et littérature, deux domaines que la culture parcellaire d'aujourd'hui oppose systématiquement. Publié il y a déjà quelques mois et passé pratiquement inaperçu, *Le Jeu des coïncidences* s'intéresse donc à un auteur qui, mieux que personne, a su conjuguer deux réalités en apparence contradictoires, le jeu et la contrainte, et dont toute l'oeuvre est un démenti à la croyance très actuelle qui veut que liberté, spontanéité, hasard, inspiration et oeuvre d'art soient synonymes. La liberté, y compris créatrice, est d'abord une notion relative.

Ah oui, les réponses aux devinettes du début sont : a) *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846) ; b) 3, soit ceux d'Auguste Fortier, d'Henri-Émile Chevalier et d'Hector Berthelot ; c) L'édifice de Radio-Canada. Avez-vous eu besoin d'un appel à tous ?

Pure aventure



Collection Boréal Junior

Carole Tremblay
La Nuit de l'Halloween
Illustrations: Dominique Jolin
Un fantôme viendrait-il passer la nuit dans les murs de l'école? La nuit de l'Halloween, il faut s'attendre à tout.
96 pages - 7,95$

Raymond Plante
Les Dents de la poule
Illustrations: Pierre Pratt
Qu'arrive-t-il quand on réussit l'impossible? Une histoire qui tient autant des contes de chevalerie que des aventures farfelues d'aujourd'hui.
128 pages - 7,95$

Robert Davidts
Les parfums font du pétard
Illustrations: Philippe Brochard
Une histoire abracadabrante, une écriture aussi sautillante que colorée. Un roman qui fait BOUM!
112 pages - 7,95$

Chantale Landry
Sa Majesté des gouttières
Illustrations: Luc Melanson
Une écriture sensible qui prend la voix d'un animal plein d'esprit.
112 pages - 7,95$

Collection Boréal Inter

Gérald Gagnon
Otish
Les péripéties d'un adolescent à la recherche de ses parents qu'il croyait morts. Une aventure haute en couleurs, au rythme de la curiosité et des émotions.
128 pages - 8,95$

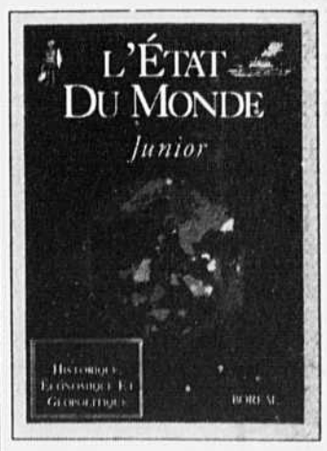


Chantal Cadieux
Samedi trouble
Un samedi trouble où à travers les voix de Sam et de Judith s'entrechoquent la naïveté du rêve et la souffrance de la réalité.
224 pages - 10,95$ - volume double



Collection Dominique

Jean Gervais
Le Nouveau de la classe
Illustrations: Jocelyne Bouchard
Illustrés en couleurs et en noir et blanc, les «Dominique» sont des albums pour la famille, une amorce à un échange plus poussé à partir d'un problème vécu.
48 pages - 9,95$



Enfin, le monde à la portée des jeunes d'aujourd'hui.

Collectif
L'État du monde junior
Encyclopédie géopolitique et économique pour les 12 ans et plus.
Coédition La Découverte - Syros Alternatives
224 pages - abondamment illustré, couleurs - 34,95$

La littérature jeunesse au **Boréal**